This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580457 9

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

NOV
SEP 1 -

form 410

recueil publié par Granval fils contient six pieces.
trois premières sont du célèbre acteur Granval
charles françois Ricot de)

THEATRE DE CAMPAGNE,

OU

LES DÉBAUCHES DE L'ESPRIT:

RECUEIL

Contenant des Piéces plaiſantes, ou eſpéces de Parades jouées ſur des Théâtres Bourgeois.

Avec des Vaudevilles, & les Airs Notés.

NOUVELLE EDITION.

A LONDRES,

Et ſe trouve à Paris,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

M F

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
539201
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1912 L

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

TABLE

Des Piéces contenues dans ce Volume.

L'EUNUQUE, OU LA FIDELLE INFIDELITE', *Parade en Vaudevilles.*

AGATHE, OU LA CHASTE PRINCESSE, *Tragédie.*

LES DEUX BISCUITS, *Tragédie.*

SYROP-AU-CUL, OU L'HEUREUSE DE'LIVRANCE, *Tragédie.*

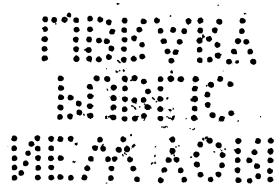
LE POT DE CHAMBRE CASSE', *Tragédie pour rire & Comédie pour pleurer.*

MADAME ENGUEULE, OU LES ACCORDS POISSARDS, *Comédie-Parade.*

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

L'EUNUQUE,
OU
LA FIDELLE INFIDELITE,
PARADE,
en Vaudevilles,
Mêlée de Prose et de Vers,
Par *****
Ton Esprit aisément perce à travers ces Voiles,
Et voit bien que c'est moi, qui suis les cinq Etoiles
A MONTMARTRE,

aa



L'EUNUQUE
OU
LA FIDELE INFIDELITÉ.
PARADE,
Mêlée de Proſe & de Vers.

EPITRE DEDICATOIRE.
L'AUTEUR A SES AMIS.

Air. *Grand Duc de Savoye.*

AGréez l'hommage
De ce Pot-pourri ;
Chez vous, mon Ouvrage
Demande un abri :
Au lieu de ſuffrage,
Si vous dites *Non* ;
Je caſſe, de rage,
Ma Flute à Poignon.

CONSEIL DE L'AUTEUR

A SA MUSE.

Air. *Elle a bien autre choſe qui ſurpaſſe cela.*

SI le Public, ma chére,
Vous reçoit d'un air froid,
Courez chez la Beurriere
Implorer de l'emploi :
Endurez, ſans rien dire,
Le mépris, le dégoût ;
Car, juſqu'à la Satyre,
Le papier ſouffre tout.

L'AUTEUR AU LECTEUR.

Air. La beauté, la rareté, la curioſité.

Je ne vanterai point, de ma burleſque Lyre,
La Beauté.
L'Apollon de Montmartre eſt le Dieu qui m'inſpire ;
La Rareté !
A cet aveu, Lecteur, aurez-vous, de me lire,
La Curioſité ?

APPROBATION DE LA FOLIE.

Air. *Les folies d'Eſpagne.*

Pluſieurs chemins conduiſent au ſublime ;
L'Auteur qui croit ſa Piéce faite au tour,
Juſtifiera notre parfaite eſtime,
En produiſant ſon Ouvrage au grand jour.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, Vieillard.

LE DOCTEUR, Pere ou cru Pere d'Iſabelle.

ISABELLE.

LEANDRE, Neveu de Caſſandre & accordé en mariage à Iſabelle.

COLOMBINE, Suivante d'Iſabelle.

Un Domeſtique.

La Scene eſt à Paris dans le Jardin ou dans la Salle de Compagnie de la Maiſon du Docteur.

L'EUNUQUE,

OU

LA FIDELE INFIDELITE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Air. *Des Fraises.*

TROIS fois j'ai vû le mois d'Août,
Sans retrouver Léandre;
J'ai beau le chercher partout,
Je ne sçai plus par quel bout
M'y prendre; m'y prendre,
M'y prendre.

CASSANDRE.

Air. *De tous les Capucins du monde.*

Il met bien sa famille en peine,
Courant ainsi la pretantaine.

ISABELLE.

Eſt-il mort?

COLOMBINE.

Qu'eſt-il devenu?

CASSANDRE.

Je ne ſçai; mais en conſcience
Je n'ai pas encore entendu
Dans Paris crier ſa Sentence.

Trois ans ſe ſont paſſés, depuis que votre pere,
Fameux Docteur, & moi, nous avons, pour vous plaire,
Arrêté votre hymen avec ce mien Neveu,
Qui paroît aujourd'hui s'en ſoucier fort peu:
Car le Contrat dreſſé, pour un pélérinage,
Notre Docteur forcé de ſe mettre en voyage,
Décampe un beau matin qu'il faiſoit grand brouillard;
Votre futur auſſi, le même jour, fuit, part
Sans faire ſes adieux; & depuis cet eſclandre,
Vous ni moi, n'entendons parler de ce Léandre;
En vain, depuis trois ans, le drôle eſt attendu:
Mais, mignonne, crois-moi, tu n'auras rien perdu.

Air. *Les Pélerins de S. Jacques.*

Léandre, pour chercher fortune
Je ne ſçais où,
Depuis très-longtems, à la Lune
A fait un trou:
Si prendre le titre d'Epoux
Cauſe ſa peine,

A ſa place, voudriez-vous
Souffrir que je le prenne ?

Air. *Un jour paſſé dans les tourmens.*

Craignant de nuire à mon neveu.
J'ai renfermé mon feu
Dix-huit mois, ſix & douze ;
Mais, c'eſt plus fort que jeu,
Souf.... frez que je... vous épouſe ;
En guiſe de mon cher neveu.

COLOMBINE.

Air. *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Avant tout qu'il ſe faſſe donc
Traiter de ſa jauniſſe,
Que ſon aſthme, ſa fluxion,
Son cotére guériſſe :
Après quoi ce vaillant Champion,
Entrera dans la lice.

Air. *Réveillez-vous, belle endormie.*

Que pourriez-vous faire, à votre âge,
D'un homme auſſi caſſé que lui ?
Tenez, écoutez le langage
Que tient toujours un vieux mari ?

Air. *Pour la Baronne.*

J'ai la migraine,
Ma femme, ſans moi, couchez-vous ;
J'ai la migraine,
Cette nuit, paſſez-vous d'époux :
Et tant que dure la ſemaine,
Il vous répéte avec ſa toux,
J'ai la migraine.

CASSANDRE.

Air. *Les Trembleurs.*

Facilement Colombine
Croit que l'on peut, ſur ma mine,
Me manger à la ſourdine,
La laine deſſus le dos;
Mais je jure la mort diantre,
Que je veux que l'on m'éventre,
Si je ne fais dans ſon ventre
Rentrer ſes mauvais propos.

ISABELLE.

Air. *Ma raiſon s'en va beau train.*

Vainement prétendez-vous
Un jour être mon époux.
Quoi! Vieux Radoteur,
Votre air ſéducteur
Peut-il plaire aux fillettes?
Amour! quand vous bleſſez un cœur,
Mettez mieux vos lunettes,
Lon là,
Mettez mieux vos lunettes.

Air. *Dondaine, dondaine.*

Léandre a quitté la maiſon; *bis.*
Il eut ſans doute une raiſon,
Dondaines, dondaines;
Polichinel, dit-on,
A bien les ſiennes.
Peut-être la colére où me met ſon oubli,
Me feroit ſur le champ accepter le parti.
Je ne le ſçais que trop, & par expérience,
Notre Séxe eſt fragile ainſi que la fayance,

Et bien que vous ſoyez impotent, vieux, Hibou, Vous paroiſſez être homme, & c'eſt toujours beaucoup.

Mais de peur que ma vertu ne ſuccombe encore à la tentation, voici ce que j'ai réſolu depuis hier, en jurant par le Styx, comme un chartier embourbé.

Air. *Vous voulez me faire chanter.*

Pour vous prouver qu'à mon Amant,
Je me conſerve entiére,
Ecoutez ici le ſerment
Que l'Amour m'a fait faire.
Je n'écouterai point les vœux
D'un jeune ou d'un caduque,
Que je n'aye vû par mes yeux,
Qu'il eſt vraiment Eunuque.

COLOMBINE.

Allons, Monſieur, du courage!

Air. *Il faut que je file, file.*

Vous pouvez la ſatisfaire;
Saiſiſſez l'occaſion,
Pour parvenir à lui plaire,
Sans nulle réfléxion,
Allez donc vous faire faire
Vîte l'opération.

CASSANDRE.

Air. *Amis ſans regretter Paris.*

Qu'il paroît d'inhumanité
Dans cette fantaiſie!
C'eſt de deſſein prémédité
Vouloir m'ôter la vie.

COLOMBINE.

Quoi ! vous balancez ? Ah, vous n'êtes pas un amoureux délicat.

Air. *Quand on a prononcé ce malheureux oui.*

Pour vous dédommager d'une flamme charnelle,
Vous deviendrez dodu, vous aurez la voix belle,
Vous n'aurez plus de barbe ; & par ce coup d'éclat
Vous lui gagnez le cœur, & régalez ſon chat.

CASSANDRE.

Air. *Un certain je ne ſçai quoi.*

Je vous verrois rire de moi,
D'avoir cette foibleſſe :
Si je n'ai plus tant de jeuneſſe,
Au moins faut-il toujours ſur ſoi
Avoir un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Avoir un certain je ne ſçai quoi.

ISABELLE.

Air. *Lanla deriritte, lanla derira.*

Se peut-il que l'amour naiſſe
Avec la caducité !
De mes attraits, lequel eſt-ce
Qui pourroit avoir tenté
Votre Lanla
Landeritette ?
Votre Lanla
Landerira ?

CASSANDRE.

Air. *Du haut en bas.*

Du haut en bas,

Vous inſpirez la paillardiſe,
Du haut en bas,
Je ne vous vois que des appas :
Mais quelle aimable friandiſe,
Quand je vous verrai ſans chemiſe
Du haut en bas !

Air. *V'là c'que c'eſt qu'd'aller aux Bois.*

De vous voir il eſt dangereux,
V'là c'que c'eſt qu'd'avoir des yeux,
Tout en vous eſt ſi gracieux,
Votre peau doucette,
Blanchette & douillette,
Va faire un jeune homme, d'un vieux ;
V'là c'que c'eſt qu'd'avoir des yeux.

ISABELLE.

Pour vous réciproquer.

Air. *Le même.*

En vous je ne vois qu'un Chaffieux,
V'là c'que c'eſt qu'd'avoir des yeux.
Tout en vous, me paroît craſſeux ;
J'ai bonne viſiére,
Les oncles, pour plaire,
Ne vaudront jamais leurs neveux ;
V'là c'que c'eſt qu'd'avoir des yeux.

Quoi ! l'on m'appelleroit moi, *Madame Caſſandre* ?
Ce diſcours, des deux yeux, ſe peut-il bien entendre !

CASSANDRE.

Oui ; vous le prenez ſur ce ton-là ! Eh bien ſçachez donc que le Docteur arrive

aujourd'hui ; il eſt mon ami, & quoique le nom de Caſſandre vous déplaiſe, je vous jure moi que vous le porterez, & que je vous épouſerai à votre barbe.

COLOMBINE.

Quoi donc ? Vieux Chat-Huant. . . .

CASSANDRE.

Air. *Hélas, ce fut ſa faute.*

Ceſſons tous ces diſcours picquans ; *bis.*
Cet Hymen, dans fort peu de tems,
Aura lieu de vous plaire.
Et malgré vous, malgré vos dents,
Je vous le ferai faire,
Lon la,
Je vous le ferai faire.

ISABELLE.

Oh ! Parbleu je vous en défie.

CASSANDRE.

Air. *Lére la, Lére Lan Lére.*

Et pour m'aſſurer ce bonheur,
Je vais au-devant du Docteur,
Qui débarque à la Grenouillére,
Lére la, Lére lan Lére,
Lére la, Lére lan la.

Il ſort.

COLOMBINE, *à Caſſandre.*

Fin de l'Air. . . . *Il faut que je file, file.*

Allez donc vous faire faire
Vîte l'opération.

SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOUS voyez ; j'ai fait ce que j'ai pû pour détourner ce vieux Pénard de vous épouſer ; mais s'il gagne l'eſprit de votre Pere, comment ferons-nous ?

ISABELLE.

Air. *Un inconnu pour vos charmes ſoupire.*

Pour que ſon cœur prenne bientôt la mouche,
Je lui dirai que trois fois trois Amans,
M'ont miſe en couche,
Depuis trois ans ;
Il connoîtra par mes aveux prudents,
Que je ne fais point la petite bouche.

COLOMBINE.

Ah ! ma foi, vous avez raiſon ; à quelque choſe le malheur eſt bon. Mais il eſt à craindre en ébruitant votre avanture, qu'elle ne produiſe le même effet ſur l'eſprit de Léandre, s'il revient ; & qu'il ne ſe dégoûte de vous : Et franchement vous ne l'avez pas trop bien traité pendant ſon abſence.

Air. *Vous m'entendez bien.*

Tête à tête avec Arlequin,
Il vous a fait ce que Tarquin,
Par excès de tendresse.

ISABELLE.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Fit un jour à Lucrèce ....
Vous m'entendez bien.

Air. *Vous avez bien de la bonté.*

Plusieurs nuits avec Pantalon,
Bien loin d'être farouche,
Tous deux couchés de votre long,
Vous étiez bouche à bouche
Par la même facilité,
Vous accordâtes votre couche
à Scaramouche :
Pour eux en vérité
Vous eutes bien de la bonté.

ISABELLE.

Air. *Le premier jour du mois de Mai.*

C'est la faute à ce mois de Mai,
Quand se réveille la nature.
Je leur plûs, & je les aimai,
C'est la faute à ce mois de Mai.
Tous les trois m'ont mise à l'essai,
Je dirai si l'on en murmure,
C'est la faute à ce mois de Mai,
Quand se réveille la Nature.

COLOMBINE.

Je crois effectivement que dans ce tems-là on eſt fort embarraſſé.

Air. *Comment faire ?*

Malgré nous il vient un déſir,
Ce déſir ne tend qu'au Plaiſir,
Au plaiſir peut-on ſe ſouſtraire ?
La pudeur conſeille neuni,
Mais le cœur dit, vas-y, vas-y ;
Comment faire ?

ISABELLE.

Air. *Nanon dormoit.*

Léandre abſent
A cauſé ma déroute,
En l'attendant,
On m'a, ſans qu'il m'en coute
Un denier de façon,
Montré, montré,
Montré comme on fait un garçon.

COLOMBINE.

Air. *Ma mie Margot.*

Ah ! qu'il fera beau carillon
Si le ſort vous raſſemble !
Un Arlequin, un Pantalon,
Un Scaramouche enſemble,
Ont cajolé ſa mie,
Ont cajolé ſa mie Margot,
Ont cajolé ſa mie.

ISABELLE.

Air. *J'étois malade d'amour.*

Tous les trois me faiſoient leur cour,
J'en étois aſſiégée :
A ces trois amans, tour à tour,
Je me ſuis adjugée.
J'étois, j'étois malade d'amour,
Ils m'en ont ſoulagée.

COLOMBINE.

Pourquoi diſparoiſſoit-il auſſi ? Les abſens ont toujours tort.

ISABELLE.

Air. *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

J'ai puni ſon abſence,
En lui joüant d'un tour ;
A la ſeule vengeance
Mes fils doivent le jour :
J'en ai fait trois, ſans peine ;
Dans mes tranſports boüillans,
J'aurois fait la douzaine,
Si j'en euſſe eu le tems.

COLOMBINE.

Air. *Dans le fond d'une écurie.*

Une vengeance auſſi douce,
Doit avoir beaucoup d'appas.
Auſſi je jure tout bas,
Si quelque Amant me courouce,
Que je mettrai tout mon ſoin,
A la Pouſſe... Pouſſe...Pouſſe...

Que

Que je mettrai tout mon ſoin
A la pouſſer bien plus loin.

ISABELLE.

Je ſuis bien de ton avis, & nous ſympatiſons toutes deux à merveille. Si Léandre revient, & que mes trois groſſeſſes lui donnent un peu d'humeur, parce qu'il n'y aura point participé, pour appaiſer ſa colére....

Air. *Faire l'Amour la nuit & le jour.*

Je lui dirai, tout doux,
A d'autres j'eus affaire;
Mais je penſois à vous,
En m'occupant à faire
L'Amour
La nuit & le jour.

Tu en es témoin, Colombine, puiſque j'ai eu l'attention de faire porter le nom de Léandre à tous mes enfans.

COLOMBINE.

Un ſentiment ſi délicat ne peut que lui plaire infiniment; il vous épouſera tout de ſuite. S'il n'a que le reſte des autres, c'eſt encore un bon reſte, qu'on ne doit pas jetter aux chiens.

Air. *Menuet de M. de Grandval.*

Une Roſe, déja flairée,

Ne repand-elle plus dodeur ?
Et d'une bouteille entamée,
Négligera-t-on la liqueur ?

ISABELLE.

Ah ! Colombine, que tu as d'eſprit ! Et que tes maximes me plaiſent !

COLOMBINE.

Mais, Mademoiſelle, vous qui aimez tant l'Amour ; qui prenez tant de plaiſir à le faire, je m'étonne que vous n'ayez pas accordé à Léandre ce que vous avez ſi facilement prodigué aux autres. Eſt-ce qu'il ne vous a jamais preſſée de...

ISABELLE.

Pour faire ce faux pas, je ſuis trop vertueuſe.
Sans doute que je ſuis de Léandre amoureuſe ;
Mais un homme choiſi pour m'épouſer un jour,
Avant le tems marqué ne peut cuire à mon four.
Un époux eſt toujours le dernier, Colombine,
De ceux qu'à nos faveurs le doux deſtin deſtine.
Il eſt bien vrai qu'un jour il ne s'eſt pas fallu
L'épaiſſeur d'un cheveu, qu'il n'ait tout obtenu.

Air. *Cela m'eſt bien dur.*

Brûlant de la plus vive flamme,
Il vint tomber à mes genoux,
Je le repouſſai, mais mon ame
Diſoit tout bas, avancez-vous,

A ſes tranſports j'aurois été ſoumiſe,
Si dans ſa franchiſe,
Il m'eût dit d'un ton ferme & sûr,
Cela m'eſt bien dur.

Il ne perſiſta point, & ſa molle indolence
Eut peur de ſurmonter ma foible réſiſtance.
C'eſt ainſi qu'Annibal, s'arrêtant en chemin,
A manqué le grand coup de dompter le Romain;
Mais finiſſons ici notre entretien, ma chére,
J'apperçois à l'inſtant le retour de mon pere.

SCENE III.

LE DOCTEUR, CASSANDRE, ISABELLE, COLOMBINE.

LEANDRE, *déguiſé en Eſclave Turc ayant une fauſſe barbe.*

LE DOCTEUR.

BONJOUR, Iſabelle, bonjour Colombine! Ah! que je ſuis aiſe de revoir mes Dieux Pénates. J'ai rencontré mon ami Caſſandre qui m'a dit ton goût pour les Eunuques; je t'en ai arrêté un à la Barriere de Vaugirard. Il te ſervira à ce qu'il pourra; Regardez-le.

ISABELLE.

Je vous ſuis obligée, mon pere.

Plus mon œil curieux, en effet, l'examine. . . .
Quelque choſe lui manque, on le voit à ſa mine.

LE DOCTEUR.

Air. *La fille à la Druton.*

Il alloit à Poiſſy,
Près de Salamanque :
Les Turcs l'ont pris,
Ce ſont des Juis,
Tout lui manque.
On a pris ſes habits,
On a pris tous ſes Louis,
On l'a trop circoncis,
Tout lui manque.

Mais laiſſons cela. Tu t'en amuſeras tantôt ſi tu peux.

A Leandre.

Va-t-en, mon ami ; on t'appellera quand on aura beſoin de toi.

Léandre ſort.

LE DOCTEUR, CASSANDRE, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR, *à Isabelle.*

VIENS donc que je t'embraſſe.

Air. *Attendez-moi ſous l'Orme.*

Privé de ma famille
Depuis trois ans & plus,
En embraſſant ma fille,
J'embraſſe une Vénus.
Ah ! qu'elle eſt embellie !
Voyez de bout en bout
Combien elle eſt grandie.

COLOMBINE.

Vous ne voyez pas tout.

LE DOCTEUR.

Sçais-tu bien que j'arrive de Turquie ! Pour y aller, c'eſt tout comme à Rome, il y a pluſieurs routes, mais j'ai laiſſé toutes les plus longues ; & j'ai pris la courte.

ISABELLE.

J'aurois fait comme vous, mon pere.

COLOMBINE.

Nous avez-vous bien apporté des raretés, de ces contrées lointaines ?

LE DOCTEUR.

Oh ! Pour-çà, oüi.

Air. *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Au Pays du grand Mahomet,
J'ai fait bien des emplettes ;
J'ai quatre pintes de Sorbet,
Des pipes, des lunettes.

ISABELLE.

Je vous quitte aiſément du ſoin
D'apporter ces merveilles:
Heureux qui revient de ſi loin
Avec ſes deux oreilles !

LE DOCTEUR.

Et toi, ma fille, ne t'es-tu point ennuyée pendant mon ſéjour d'abſence ?

ISABELLE.

Non, mon pere ; & j'ai appris un peu de Géographie. Je ſçai ce que c'eſt qu'une embouchure ; j'ai beaucoup de connoiſſance des trois parties du Monde *, & je ſçai leurs noms ſur le bout du doigt.

Air. *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Loin de votre patrie,
Quand vous reſtez trois ans,
Pour apprendre en Turquie
Comme on fait des Turbans,

* *Avant la découverte de l'Amérique.*

Pour devenir habile,
Et chaſſer mes ennuis,
Sans trop quitter la ville;
J'ai vû bien du Pays.

COLOMBINE.

Air. Le bout du monde.

Tandis qu'un Docteur en voyage,
Bravant & corſaire & nauffrage,
A mille périls s'expoſoit.
Sans aller ſur l'Onde,
Sa fille touchoit
Au bout, au bout, au bout du monde.

LE DOCTEUR.

As-tu bien eu ſoin de faire faire les réparations néceſſaires à notre maiſon?

Air. Menuet de M. Grandval.

Lorſque l'on a pignon ſur rue,
Une maiſon veut bien des ſoins.

COLOMBINE.

Bon! Bon! vous verrez qu'elle eſt crue;
En trois ans, de ſix pieds au moins.

LE DOCTEUR.

Comment! tu as bâti!

ISABELLE.

Où, mon pere, ſur le devant. On y étoit trop à l'étroit, mais à préſent qu'il eſt élargi, tout le monde y pourra loger à ſon aiſe.

LE DOCTEUR.

As-tu bien pris garde au feu ?

ISABELLE.

Ah ! mon pere, je le crains comme un ange, trois hommes que j'avois pris à mon ſervice pour cela, y ont renoncé à cauſe de la fatigue.

Air. *Ramonez-ci, ramonez-là.*

Le ſoir & la matinée,
Vous m'euſſiez vuë acharnée
A chanter à ces gens-là,
Ramonez-ci, ramonez-là,
La la la
La cheminée du haut en bas.

LE DOCTEUR.

Je parie que tu ne travaillois guéres, & que tu étois toujours penduë à la fenêtre de la ruë.

ISABELLE.

Air. *Que je regrette mon Amant !*

Non, jamais je ne m'y mettois,
Les voiſins vous diront, mon pere,
Que pour ſuivre mon goût, j'étois,
Preſque toujours ſur le derriére :
Là je couſois aſſidûment ;
Colombine en faiſoit autant.

Iſabelle & Colombine enſemble.

Je filois,
Tricotois,
Et couſois,
Aſſidûment,
Colombine en faiſoit autant.

Je filois,
Tricotois,
Et couſois,
Aſſidûment,
Iſabelle en faiſoit autant.

ISABELLE.

Auſſi je gage bien qu'il n'eſt guéres de filles
Qui ſe vante d'avoir épointé plus d'éguilles.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, c'eſt preuve de travail. Mais qu'as-tu fait de plus encore? Car je veux tout ſçavoir.

ISABELLE.

Air. *Trois enfans gueux.*

Trois gros garçons, mon Pére, ici ſont nés.
Ce fut là mon plus fréquent exercice :
J'ai fait ſévrer déjà les deux aînés,
Le plus petit téte encor ſa nourrice.

LE DOCTEUR

Fort bien, ma fille, fort bien. Eſt-il beau de reſter toujours les jambes croiſées?

Air. *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

On ſçait trop par quelle malice,
Le vice dans les cœurs ſe gliſſe,

Il eſt fils de l'oiſiveté,
Plutôt que d'être à ne rien faire ;
Il vaut donc mieux, en vérité,
S'occuper à peupler la Terre.

D'ailleurs, je te dirai que c'eſt moi qui en ſuis cauſe. Te voyant prête à te marier, je n'ai entrepris mon voyage en Turquie, que dans la crainte que tu ne fuſſes auſſi ſtérile que moi ; car ordinairement les filles tiennent de leurs péres.

Air. *Du Cap de Bonne-Eſpérance.*

N'ayant pû, par impuiſſance,
Faire un petit nouveau-né,
En Docteur, plein de ſçience,
J'ai fort bien imaginé,
D'aller juſques à la Mecque ;
Supplier, en Langue Grecque,
Le Prophéte Marabou,
De t'en donner tout ton ſoul.

Mon Pélerinage a fait ſon effet, & ſans doute, Mahomet a exaucé mes vœux, même avant que je l'euſſe intercédé. C'eſt vraiment un coup du Ciel !

CASSANDRE.

Air. *Grimaudin.*

Il eſt, en prenant cete affaire,
Plus doux que miel ;
Pourquoi baptiſer ce myſtére,

Un coup du Ciel ?
Pour moi je ſuis bien convaincu ;
Que c'eſt plutôt un coup fouré.

Vous voilà trois enfans qu'elle vous a mis ſur les bras, qu'en ferez-vous ?

LE DOCTEUR.

Même Air.

Ne peut-on pas avoir la guerre ?
Et dans ce cas,
Les trois garçons, dont elle eſt mere,
Seront goujats.
C'eſt un charmant, & noble emploi
De faire des hommes au Roi.

COLOMBINE.

Mais, Monſieur, rien ne m'échappe. Vous venez de dire que vous n'aviez jamais eu d'enfans ; votre fille Iſabelle ne vous appartient donc pas ?

LE DOCTEUR.

Tais-toi. Ce ſont des ſecrets de famille dans leſquels tu ne dois point entrer. Mais voici tout le myſtére.

Air. *Un inconnu.*

Dans le moment que j'épouſai ſa mere,
Je la ſçavois groſſe comme un tambour ?
Et la commere
M'épouſa pour

Prendre un manteau qui couvrît nuit & jour
Tous les enfans qu'elle viendroit à faire.

Et comme la Loi ordonne que les enfans que fait la femme ſoient ceux du mari, voilà pourquoi il n'y a que moi qui ſuis ſon pere, en dépit d'elle, de toi, de tout le monde, & de moi-même.

CASSANDRE.

En tiens-tu, Colombine ? Te voilà muette. Voilà ce que c'eſt que d'être Docteur, on ferme la bouche à tout le monde. Mais, mon ami, allons donc voir les petits enfans qui ſont tout de même que ſi vous étiez grand-pere.

LE DOCTEUR, *en ſortant avec Caſſandre.*

Colombine ! reſte avec ma fille, tandis qu'elle cauſera avec cet Eunuque qui vient ici. Que ſçait-on ? s'il lui alloit prendre une envie de femme groſſe ?

COLOMBINE.

Air. *Le Mirliton.*

Hardiment ſeuls je les laiſſe
Qu'eſt-ce qu'il arrivera ?
Je réponds de leur ſageſſe
Puiſqu'entre eux deux il n'y a
Qu'un ſeul mirliton, mirliton, mirlitaine,
Qu'un ſeul mirliton, dondon.

Elle ſort.

SCENE V.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE, *déguiſé comme il a déja paru.*

Air. *Nous ſommes précepteurs d'Amour.*

MADAME, parlez ſans façon,
Pourrai-je ne pas vous déplaire ?
Et ſouffrirez-vous un garçon,
Qu'on a privé du droit d'en faire ?

ISABELLE.

Oui, mon cher Eunuque, vous m'avez plû d'abord. Il y a comme-ça des Phyſionomies qui vous reviennent tout d'un coup, & qui vous feroient faire toutes ſortes de choſes. Comment vous appellez-vous ?

LEANDRE.

Ah ! Madame, depuis que je ſuis ce que vous ſçavez, je cache mon nom à toute la Terre du monde. Nommez-moi comme il vous plaira, mais ſurtout....

Air. *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

N'exigez point, belle Iſabelle
Que mon vrai nom paroiſſe au jour ;

ISABELLE.

Eh bien, je veux qu'on vous appelle
Dorénavant, Monſieur, tout court.

Que je maudis cette infâme Turquie de vous avoir accommodé comme-ça ! cela fait dreſſer tous les cheveux d'horreur.

Air. *Com' vla' qu'eſt fait!*

Vous avez aſſez bonne mine ;
Vous paroiſſez être bienfait ;
Je vous vois la jambe très-fine,
Léandre fait un entrechat.
Vous ſemblez avoir du jarret.

LEANDRE.

Mais d'une créature humaine,
Je ne ſuis hélas qu'un extrait!
Vous diriez, ſenſible à ma peine,
Si le reſte à vos yeux s'offroit,
Com' v'la qu'eſt fait !
Com' v'la qu'eſt fait !

ISABELLE.

En vérité c'eſt bien dommage qu'un ſi joli homme....

LEANDRE.

Air. *Allez donc, jouez violon.*

A quoi peut ſervir ma figure ?
Je ſonge à ma triſte avanture
Qui jamais n'aura guériſon.
Un Crocheteur m'eſt préférable ;

Si le jour il travaille en Diable,
Avec ſa femme, en ſa maiſon,
Le ſoir il peut..... jouez violon;
Ta la la la, &c.

ISABELLE.

Mais ſi ces Mahométans continuent, il ne reſtera pas en France un homme entier. Il n'y en a pas déja trop.

Air. *Menin qu'étoit plus fort.*

Devroit-on ſéparer
Un homme de lui-même?
Cette fureur extrême
Ne ſe peut digérer.
Voudroient-ils, ſur la Terre,
Ces Turcs, ces aſſaſſins,
Etre les ſeuls à faire
Ce qu'on fait d'ordinaire,
Quand on fait les humains.

LEANDRE.

Votre état me touche ſenſiblement. Et ſi vous étiez comme je voudrois, je ne pourrois m'empêcher de vous avouer la paſſion que vous m'inſpirez.

LEANDRE.

Madame, eſt-il bien vrai? Ah! que ne ſuis-je borgne & aveugle? puiſque dans l'inſtant que je vous ai vuë, mes yeux ſe

ſont ſi fort troublés.... qu'enfin je vous adore. O Ciel! quoi nous nous aimons?

ISABELLE.

Air. *Le Démon malicieux & fin.*

Oui, pour vous, mon cœur s'eſt attendri,
Mais vous ne ſerez point mon mari:
J'épouſerois plutôt un éclanche,
Qu'un homme que l'on a fait raſibus;
Un gigot brille au moins par ſon manche;
Et s'il eſt tendre, il rend beaucoup de jus.

Cependant, au plutôt je veux être épouſée.
Depuis que de ces lieux Léandre eſt éclipſé,
J'adorai trois ingrats, qui tous m'ont refuſée;
Et chacun, en fuyant, un enfant m'a laiſſé.
Patience, attendons; dans cette grande Ville,
J'en puis engeoler un qui ſoit moins difficile.

LEANDRE.

Air. *Vlà le plaiſir des Dames.*

Vous avez donc eu trois Amans?

ISABELLE.

Vlà le plaiſir des Dames.

LEANDRE.

Léandre en croyoit vos ſermens,
Il comptoit ſur des feux conſtans:
Mais ſans rougir,
Récompenſer trois flammes!

ISABELLE.

V'là l'plaiſir des Dames,
V'là l'plaiſir.

Je

Je ne ſuis pas venuë au monde pour abolir les loix. Ah! ſi vous étiez entré à notre ſervice trois ans plutôt, vous auriez été témoin de tous les amuſemens que mes Amans me procuroient.

Air. *Là-haut ſur ces montagnes.*

Qu'il ſeroit beau d'entendre
Tous les murs de ces lieux!
S'ils pouvoient vous apprendre
Nos plaiſirs & nos jeux:
De combien de tendreſſes,
De baiſers, de careſſes,
Fut témoin l'eſcalier;
Et ſelon mon caprice,
La Cuiſine & l'Office,
La cave, & le grenier.

LEANDRE.

Mais, Madame, je vous avertis que Léandre va bientôt paroître en ces lieux. Je l'ai vû à Reims, à mon retour de Conſtantinople; & il m'a même chargé de vous remettre de ſa part trois piéces de Tapiſſeries du Levant, qu'il vous envoye.

ISABELLE.

Ah! que de joye! Je vais revoir Léandre, dis-tu? Il eſt à Reims? Eh! que fait-il là depuis trois ans?

LEANDRE.

Vous ſçavez qu'il ſe plaignoit depuis longtems d'être trop reſſerré. Ce mal a toujours augmenté, & il s'eſt vû tellement conſtipé, qu'il ne pouvoit plus rendre une ſeule bouchée. Il a conſulté nombre de Médecins ; Enfin,

Air. *Vous veillez lorſque tout ſommeille.*

Par un innocent artifice,
Il a recouvré la ſanté.
A Reims, il vit de pain d'épice,
Par ordre de la Faculté.

ISABELLE.

Mais on en vend dans cette Ville,
Pourquoi ſe ſouſtraire à nos yeux ?

LEANDRE.

Sans doute, il eſt bien plus utile
De le manger deſſus les lieux.

S'il vous épouſe à ſon arrivée, comment ferez-vous pour lui déguiſer la bréche qu'on a faite à ſon honneur ?

ISABELLE.

Lorſque nous irons nous coucher pour notre mariage, . . .

Air. *Les filles de Montpellier.*

Tu fermeras le rideau,

J'éteindrai notre chandelle,
Pour attraper le nigaud,
Je fuirai dans la ruelle,
Aïhe, Aïhe, Aïhe,
D'un ton de Pucelle,
Criant, Aïhe, Aïhe, Aïhe.

LEANDRE.

Ah! Madame, Léandre eſt Grec; il s'appercevra de tout.

ISABELLE.

Eh bien! au bout du compte, je m'imagine qu'il ne m'en voudra pas tant de mal.

Air. *Vous voulez me faire chanter.*

Mon Pére n'eſt qu'un franc Cocu,
Grace aux ſoins de ma mere,
Et Leandre eſt bien convaincu
Qu'un Cocu fut ſon pére:
Au moment qu'il s'appercevra
Que je ne ſuis plus fille;
Je compte qu'il prendra cela
Comme un bien de famille.

LEANDRE.

Non, non. Il n'eſt pas homme à ſe moucher du pied, & ſurtout quand il verra une progéniture étrangére, c'eſt alors qu'il ne ſera plus maître de ſa colére.

Air. *Le tems ſe barbouille.*

Je prévois bien de la brouille,
Quand Léandre arrivera,
C'eſt peu de vous chanter pouille,
Je crói qu'il vous roſſera;
Le tems ſe barbouille, bouille, bouille,
Le tems ſe barbouillera.

ISABELLE.

Air. *Sans deſſus deſſous, ſans devant derriére.*

Ce ſeroit un déſagrément. *bis.*
Il faut cacher à mon Amant,
Que par trois fois l'on m'a fait mére;
Sans deſſus deſſous, ſans devant derriere,
Avant qu'il devînt mon Epoux,
Sans devant derriére, ſans deſſus deſſous.

J'imagine déja un bon moyen. Tu n'as qu'à dire que tu es marié; & que ces enfans ſont les fruits de ton mariage.

LEANDRE.

Bien caché à qui le cul voit!

Léandre ſçait que je ſuis Eunuque depuis quinze ans, & votre fils aîné n'en a que trois au plus.

Air. *Ici je fonde une Abbaye.*

Je ne puis faire votre affaire,
Inventez un autre ſecret:
Pour qu'un homme paſſe pour pére
Il faut, au moins, qu'il ſoit complet.

ISABELLE.

Il eſt vrai ; je n'y penſois plus. C'eſt que l'on a de la peine à croire ce que l'on ne deſire pas.

LEANDRE.

Hélas ! Mon malheur n'eſt que trop véritable.

Air. *Le Pére Barnaba.*

D'un Sérail échappé,
J'arrive de Turquie;
Un Turc, après ſoupé,
Rempli de barbarie,
D'un coup de ſa faucille,
M'a, dans ce Pays-là,
Fait laiſſer la Béquille
Du Pére Barnaba.

Un Valet apporte un paquet.

Mais voici les tapiſſeries dont je vous ai parlé ; & que je vous préſente au nom de Léandre.

On déroule les tapiſſeries.

ISABELLE.

Que vois-je ! juſte Ciel, mes trois fils en peinture !
Ah ! Léandre ſçait donc toute mon avanture ?
Ma Renommée, à Reims, a ſans doute volé,
Non ſeulement à Reims, mais peut-être à Salé :

C'eſt en vain qu'à ſes yeux, je veux paſſer pour fille ;
Recevant mes enfans travaillés à l'aiguille.

Air. *M. Charlot.*

Oui, trait pour trait ;
On les a ſçu portraire ;
Il ne leur manque guéres
Que le caquet,
Voyez quels yeux !
Qu'ils ſont nerveux !
Ils reſſemblent aux péres,
Ma foi, ce ſont eux.

LEANDRE *feignant de la colére.*

Oh ! je n'y puis plus tenir ! vous aimez Léandre, vous m'aimez, & vous vous rappellez avec amour le ſouvenir des peres de ces merdailles.

Air. *Sambleu ! morbleu ! Marion !*

C'en eſt aſſez pour moi, ce jeu
Devient plus amer que Rhubarbe ;
Sambleu !
Le courroux m'arrache la barbe,
Morbleu !
Il ôte ſa fauſſe barbe !

ISABELLE.

Air. *Les Trembleurs.*

Faut-il ainſi me ſurprendre !

Ah ! Ciel ! que viens-je d'apprendre !
Je ne revois dans Léandre
Qu'un Eunuque, à ſon retour.
Je l'avouë avec franchiſe,
La frayeur m'a tant ſurpriſe,
Que je fais, dans ma chemiſe,
Mon petit, & mon grand tour.

Ah je me meurs.

LEANDRE.

Elle ſe pâme ! ah ! Ciel vîte une pelle à Cul.

Iſabelle s'évanoüit ſur la chaiſe qu'on lui apporte.

Ah ! chere Iſabelle, revenez à vous. C'eſt une feinte que j'ai miſe en jeu, pour éprouver votre fidélité. Tout a réuſſi au gré de mes ſouhaits, & vous allez tout-à-l'heure apprendre que vous n'avez jamais aimé que moi.

539201

SCENE VI. ET DERNIERE.

CASSANDRE, LE DOCTEUR, LEANDRE, ISABELLE, COLOMBINE.

LEANDRE.

Air. *Allons la voir à S. Cloud.*

VOus venez fort à propos ;
Reconnoiſſez-vous Léandre ?

COLOMBINE ET LE DOCTEUR, *Enſemble.*

C'eſt lui-même en chair & en os.

LEANDRE.

Oui, j'ai voulu vous ſurprendre.

CASSANDRE.

Ah ! Monſieur l'Eunuque, bon jour !

LEANDRE.

Non, non, mon Oncle, c'eſt un tour,
Une ſupercherie.

ISABELLE, *revenant de ſon évanoüiſſement.*

Ah ! vous me rendez la vie.

Je conviens, mon cher Léandre, de vous avoir fait quelques niches pendant votre abſence ; mais je ſuis excuſable, puiſque nous n'avions pas encore paſſé le le bail de l'Hyménée.

Air. *Ma raiſon s'en va beau train.*

Je n'en dois pas être moins
L'objet de tes tendres ſoins :
Ah ! combien j'en vois
Dans l'état bourgeois,
Et dans le rang ſuperbe,
Tranquillement Cocus en bois,
Et tu ne l'es qu'en herbe,
Lon là,
Et tu ne l'es qu'en herbe.

LEANDRE.

Il eſt tems de finir votre erreur ; je ne ſuis point ſorti de Paris, & c'eſt moi que vous avez toujours vû ſous les différentes figures des hommes ſous qui vous avez ſuccombé. Je vous épouſe à l'aveuglette, & je ſuis trop content, puiſque votre vertu à réſiſté à la tentation de mon Oncle.

Air. *Reçois dans ton Galetas.*

J'avois dessein d'éprouver
La foi de mon Isabelle ;
J'ai fait semblant de m'esquiver ;
Mais j'étois toujours avec elle,
Et de ses trois enfans, enfin,
Je suis le Pére & le Parrain. *bis.*

Air. *Sans le sçavoir.*

Elle croyoit dans les Guinguettes,
Prodiguant ses faveurs secrettes,
De mes rivaux combler l'espoir ;
Mais mon adorable Isabelle
N'a donné qu'à moi le mouchoir.
Par hazard elle fut fidelle
Sans le sçavoir.

Air. *A la façon de Barbari.*

D'un vrai Scaramouche j'avois
Emprunté la figure ;
D'Arlequin je contrefaisois
Les gestes & l'allure ;
J'ai pris la barbe à Pantalon ;
La fari don denne, la fari don don,
Sous ces trois noms, j'en ai joüi
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

J'aurois voulu pouvoir comme le maître du Tonnerre, prendre encore mille figures de différens insectes.

Air. *Ton humeur est Catherine.*

Afin que plusieurs mortels

Donnaſſent dans le paneau ;
Jupiter ſe fit pour elles
Cigne, Métal, ou Taureau :
Mon feu, qui n'a point de bornes,
Se ſeroit fait un régal
De vous plaire en bête à cornes,
Ane, Mulet, ou Cheval.

ISABELLE.

Non, je ne puis m'empêcher d'approuver de ſi tendres ſentimens. Je vous pardonne vos déguiſemens en faveur de l'invention ; oüi Léandre, je vous pardonne. Attrapez-moi toujours de même.

LEANDRE.

Air. *On dit que vous aimez les fleurs.*

Je l'avouerai de bonne foi,
Pardonnant cette offenſe,
Mon Iſabelle n'a pour moi
Que trop de complaiſance ;
N'a que trop de... N'a que trop de...
Que trop de complaiſance,
Que trop....
Que trop de complaiſance !

CASSANDRE.

Air. *A ſa voiſine.*

Pour vous je reſſentois un feu

Qui cauſoit mon martyre ;
Mais à l'aſpect de mon neveu ;
Je n'ai plus rien à dire :
J'avois mis mon épingle au jeu ;
Je la retire.

LE DOCTEUR.

Air. *Les billets doux.*

Puiſqu'il n'eſt plus aucun débat,
Signez : j'ai ſur moi le contrat,
Je ne ſçais pas écrire.

Tous les Acteurs *répétent.*

Je ne ſçais pas écrire.

LE DOCTEUR.

Le Notaire dit qu'il eſt bien ;
Mais voyez s'il n'y manque rien ;
Jamais je n'ai ſçû lire.

Tous les Acteurs *répétent.*

Jamais je n'ai ſçû lire.

LE DOCTEUR.

Eh bien! mangeons, danſons, faiſons toujours la nôce ;
C'eſt un plaiſir plus grand que d'aller en caroſſe :
Qu'ils aillent, du feſtin, dans leur lit nuptial :
Car ſe coucher enſemble eſt le point capital.
Nous ſongerons, après leur paſſe-tems céleſte,
A nous bien arranger pour finir tout le reſte.

COLOMBINE, *à Iſabelle & Léandre.*

Air. *Nous autres bons Villageois.*

Sans que l'on vous diſe amen ;
Vous fites trois fois un Léandre ;
Mais quand on prévient l'Hymen,
Ce qui vient, il faut bien le prendre ;
En Alzace c'eſt bel & beau,
On prend la vache & le veau,
On peut vous dire à tous les deux
Vous allez pondre ſur vos œufs.

LEANDRE, & ISABELLE.

Nous allons pondre ſur nos œufs.

DIVERTISSEMENT.

LEANDRE.

Air: *A ſa voiſine.*

L'Hymen va donc nous raſſembler,
Sous ſes loix il nous range.
Tant que l'Amour le fait aller,
Il eſt beau comme un Ange :
Il nous excite à nous galler
Où ça demange.

ISABELLE.

Même Air.

L'Hymen, à ne point vous flatter,
Eſt un horloge étrange,
Qu'il faut monter, & remonter,
Sinon il ſe dérange ;
Et les voiſins viennent gratter
Où ça demange.

CASSANDRE.

Même Air.

L'eſprit de la femme eſt malin,
Toujours elle ſe vange :
Au moindre ſoupçon de chagrin,
Soudain, change pour change :
Il faut qu'elle ſe gratte enfin,
Où ça démange.

COLOMBINE.

Même Air.

Je crois qu'on ne pourra traiter
Mon ſentiment d'étrange ;
Je renoncerois à porter
Et panier, & fontange,
Plutôt que de ne pas gratter
Où ça demange.

LE DOCTEUR.

Même Air.

De l'Hymen je ne puis tâter ;
C'eſt un malheur étrange ;
La table ſçait me ragouter ;
J'y ris, j'y bois, j'y mange.
C'eſt toujours un peu ſe gratter
Où ça demange.

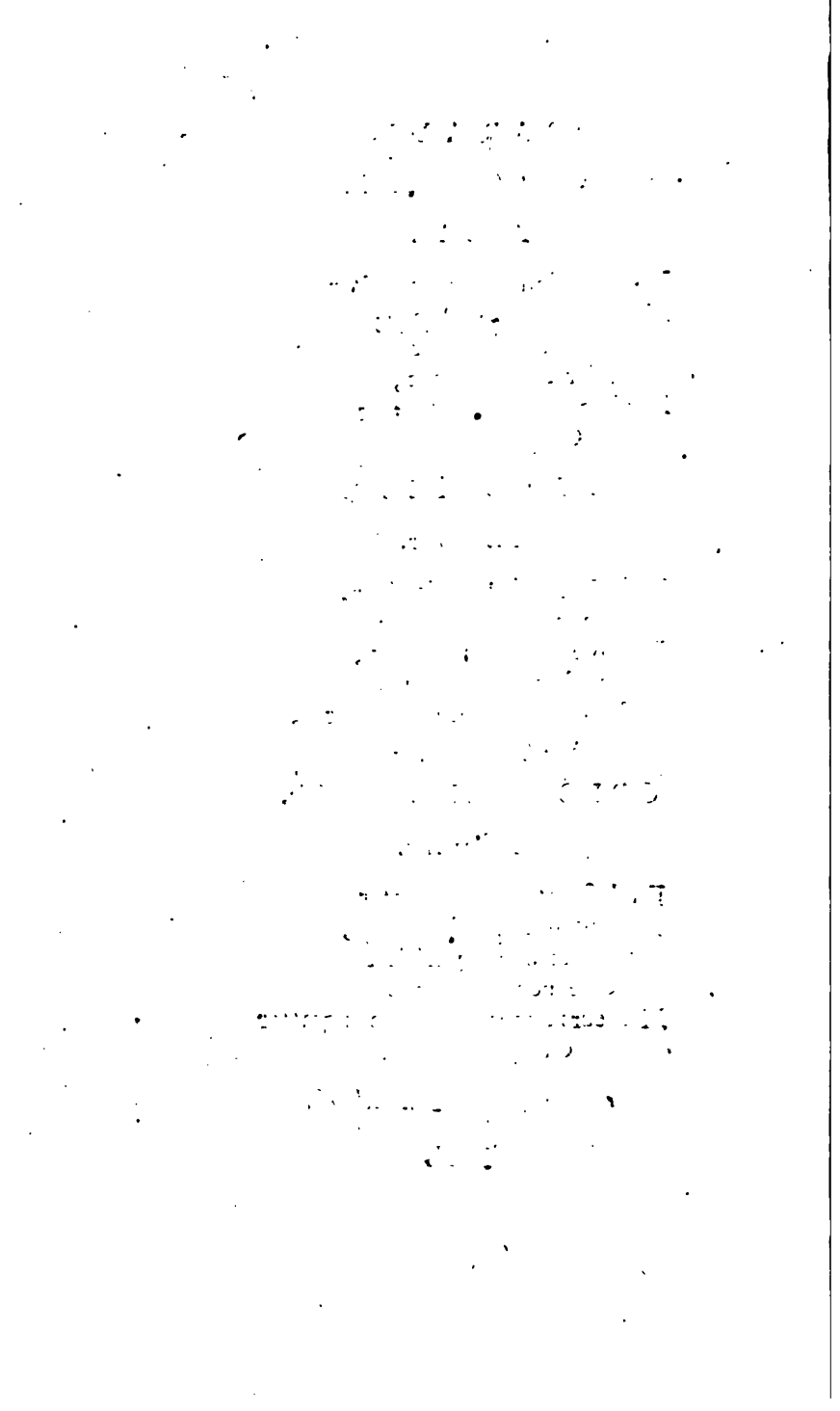
COLOMBINE, *au Public.*

Même Air.

En deſirant vous contenter
Aurions-nous pris le change,
Si nos jeux ont ſçu mériter
Quelque peu de louange
Meſſieurs, vous pouvez nous gratter
Où ça demange.

On danſe une Contredanſe.

FIN.



AGATHE,

OU

LA CHASTE PRINCESSE,

TRAGEDIE.

Par M. GRANDVAL *le Pere.*

Le Prix eſt de 1 liv. 10 ſ.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.

EPITRE DEDICATOIRE,

A M ***Voltaire***

O Vous, qui pétillant d'une héroïque audace,
Sur Pégase volez au ſommet du Parnaſſe,
Oſerai-je en tremblant baiſer votre talon?
» Nous ſommes tous égaux étant fils d'Apollon,
Me dites-vous : tant mieux, c'eſt ce qui m'encourage
A venir hardiment vous offrir mon hommage.
N'attendez pas ici qu'en Carmes excellens,
J'inſtruiſe le Public de vos rares talens.
Eh, qui ne connoît pas l'admirable Zaïre—
La touchante Mérope & l'adorable Alzire?
Qui n'eſt pas enlevé par leurs ſublimes traits!
Je laiſſe aux Connoiſſeurs à vanter leurs attraits:
Heureux, ſi vous daignez (ornement de notre âge)
Jetter un doux regard ſur ce petit Ouvrage.
Si vous le regardez avec quelque bonté,
Crac, il va d'un plein ſaut à l'immortalité.

AVIS AU LECTEUR.

ON n'a point entrepris de chanter dans ces Vers,
Rome, ni ſes enfans vainqueurs de l'Univers,
Ni les fameuſes Tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des Dieux aux rives du Scamandre.
On ne veut qu'y chanter deux fidéles Amans,
Leurs plaintes, leur amour, leurs plaiſirs, leurs tourmens;
Et comme ils attendoient qu'un heureux Hyménée
Vînt de mille faveurs combler leur deſtinée.
L'un & l'autre cependant
N'en croqua que d'une dent.

PROLOGUE.

EURIPIDE, aux Spectateurs.

MOI, l'ombre d'Euripide au ſtyle magnifique,
Immortel ornement de la Scene tragique,
Je ſors du noir ſéjour de l'enfumé Pluton,
Où coule le Léthé, le Styx, le Phlégeton;
Comme aujourd'hui l'on joue une Piéce nouvelle,
Je veux vous témoigner quel eſt pour vous mon zéle,
Et je viens tout exprès paroître devant vous
Pour vous apprendre un fait que vous ignorez tous.
Sachez qu'il eſt là-bas une cruelle gêne
Que l'on fait éprouver à qui trouble la Scene;
Auteurs malicieux, incommodes Cracheurs,
Caballeurs, Criailleurs, Sifleurs & Tapageurs,
Tous ſont plongés au fond d'une cuve bouillante,
Tiſiphone en fureur ſans ceſſe les tourmente,
Et ſans ceſſe leur crie, ah! ah, Perturbateurs!
Siflez tout votre ſoû, ſiflez, ſiflez, Meſſieurs.
Profitez, Spectateurs, d'un avis charitable.
On va repréſenter un Ouvrage admirable,

PROLOGUE.

Qui ſurpaſſant tous ceux de Sophocle & les miens,
Peut enrichir lui ſeul tous les Comédiens.
Ecoutez le récit d'une flamme publique,
Le tour harmonieux d'un vers plus qu'énergique,
Les nobles ſentimens & les vives ardeurs
Qui ſçavent émouvoir, ravir les plus grands cœurs.
Voyez comme on y peint la Vertu, douce, aimable,
Et le Vice, à ſon tour, affreux & haïſſable.
C'eſt ainſi que tout homme, employant ſon loiſir,
Doit ſçavoir allier la Sageſſe au Plaiſir.
La Scene aux yeux du Sage ouvre ſans ceſſe un Livre:
Voir & ſentir c'eſt être, & réfléchir c'eſt vivre.
Enrichiſſez votre ame avec ce grand tréſor.
Ramenez, s'il ſe peut, les jours de l'Age d'Or:
Surtout pour éviter toutes ſortes de blâmes,
Ne criez point, Meſſieurs, haut les bras, place aux Dames.
Tous ces vils cris ne font que troubler les Acteurs,
Si vous vous comportez en ſages Spectateurs,
Vous aurez ſur la fin, pour ſurcroît d'abondance,
Vaudeville, Duo, Tambourin, Contredanſe.

AGATHE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

EURIPIDE, faiſant le Prologue.

AGESILAS, Souverain d'un petit Royaume, ſitué dans un petit coin de l'Orient.

AGATHE, Princeſſe élevée à la Cour d'Agéſilas, & tant ſoit peu ſa parente.

AXIAME, Confidente d'Agathe.

COLIN, Confident d'Agéſilas.

ARTABAN, Brigadier d'Armée.

{ARDILLON, APR'-à-TOUT,} Officiers.

Un Sergent.

Soldats.

La Scene eſt à Tobu, Capitale du Royaume d'Agéſilas.

AGATHE,

OU

LA CHASTE PRINCESSE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Agathe.

LA PRINCESSE AGATHE, AXIAME.

AXIAME.

LE Soleil renaiſſant ramene la lumiere,
Et ſes nouveaux rayons frappent notre paupiere.
Ecoutez les accens des tendres roſſignols,
Qui chantent leur Amour ſur les plus doux bémols.

Avancez, écoutez l'aimable Tourterelle ;
Jurer à ſon Amant une ardeur éternelle,
Venez voir les Oiſeaux qui, volant dans les airs,
Semblent mêler leurs voix aux céleſtes concerts.

LA PRINCESSE, *triſtement.*

N'allons pas plus avant, demeurons, Axiame.

AXIAME.

Madame, qu'avez-vous ? Qui vous chiffonne l'ame ?
Vous pour qui tous les Dieux prodiguant les plaiſirs,
Sembient par leurs faveurs prévenir vos deſirs,
Qui peut vous inſpirer cette ſombre triſteſſe ?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeuneſſe,
Bref, vous poſſédez tout ; quel ſort a plus d'appas ?
Et qui peut être heureux, ſi vous ne l'êtes pas ?

LA PRINCESSE.

De ton zéle pour moi je ne ſuis point en doute ;
C'eſt trop me taire, apprens....

AXIAME.

Parlez, je vous écoute.

LA PRINCESSE.

Tu ſçais de quelle ardeur le Prince Agéſilas,
Ce Guerrier ſi fameux brûle pour mes appas.
Quoique jeune & Gaſcon, il eſt modeſte & ſage :
Une noble pudeur colore ſon viſage,
Et comme un jeune cœur eſt bientôt enflammé,

Il me vit, il m'aima ; je le vis, je l'aimai.
J'affectai cependant une vertu correcte.
Une Princeſſe ſage eſt toujours circonſpecte,
Je lui cachai trois jours l'excès de mon tourment,
Qu'il m'en coûta, Grands Dieux ! On ſouffre diablement ;
Mais enfin lui voyant une ardeur ſi parfaite,
De ſi preſſans déſirs, j'avouai ma défaite.

AXIAME.

Je ſçai qu'à mon départ un bienheureux Hymen
Vous alloit faire dire à tous les deux, Amen,
Mais ce qui s'eſt paſſé, Madame, en mon abſence....

LA PRINCESSE.

Nous attendions ce jour avec impatience.
Cependant ſon Rival, le ſuperbe Alcanor,
N'ayant pû m'éblouir avec ſes veſtes d'or,
Vient me ſurprendre un ſoir, il entre dans ma chambre,
C'étoit..., oui juſtement le ſecond de Septembre.
Le Traître m'entraîna ſur le bord de mon lit,
Là, malgré mes ſanglots, mes larmes, mon dépit,
Il me...,

AXIAME.

Il vous ?

LA PRINCESSE.

Il me....

AXIAME.

Achevez, je vous prie.

LA PRINCESSE, *d'un ton fort & douloureux.*

Il me ravit la fleur que j'avois tant chérie.

AXIAME.

Quoi, le Barbare ainſi contenta ſes amours !

LA PRINCESSE.

Oui, mais incontinent je lui tins ce diſcours :
Eh bien, es-tu content d'avoir honni, perfide,
Une tendre colombe, une brebis timide ?
Pour échapper en vain tu te veux efforcer :
Avant que le perfide oſe me réoffenſer,
Crirai-je, allez chercher les Archers de ma garde ;
Tu vas être puni, méchant, ame paillarde.
Il vouloit s'évader, je le ſerrois toujours.
J'avois en cet inſtant plus de vigueur qu'un Ours.
Madame, par pitié, que je gagne la plaine.
Non, non, infâme, non, ton eſpérance eſt vaine.
Laiſſez-moi me tirer, Madame de vos bras !
O ! puiſque tu y es, tu y demeureras.
Malgré tous mes efforts, le perfide, le traître,
S'échappe de mes mains, ſaute par la fenêtre,
Et pour ſe dérober à cent coups de gourdin,
Il fend rapidement la cour & le jardin.
Lorſque je me vis ſeule & preſque demi-nue,
O ma pudicité ! Qu'êtes-vous devenue !
Mon honneur eſt, ma foi, diantrement racourci.
Que devint mon Amant en apprenant ceci !

Il trouve ſon Rival, il le force à ſe battre,
Et rempli de fureur, faiſant le Diable à quatre,
Lui porte un coup puiſſant à travers le rognon;
Et parmi les défunts le met en rang d'oignon.
Dans le même moment, tout fier de ſa victoire;
Il veut partout prôner ſon triomphe & ſa gloire;
Mais las! dans ce combat, mon cher Agéſilas
D'un fatal coup d'eſtoc ſe trouve atteint au bras.
Il fallut lui couper.

AXIAME.

Quoique ce coup aſſomme,
C'eſt quelque choſe encor que les trois quarts d'un homme,
Cela vaut mieux que rien. Eſt-il hors de péril?

LA PRINCESSE.

Oui, depuis quelques jours.

AXIAME.

Eh bien! que ne vient-il?
Puiſqu'il ſe porte mieux, pourquoi cette triſteſſe?

LA PRINCESSE.

Mais voudra-t-il encor regarder ſa Princeſſe?
Je crains de lui paroître un objet odieux;
Je n'oſerai jamais ſur lui lever les yeux.
Enfin je ne ſuis point de ces femmes hardies
Qui ſe fourent par-tout, jaſent comme des Pies,
De quel front à ſes yeux oſer me préſenter?

Mes appas profanés pourroient-ils le tenter ?
En dépit d'un amour auſſi pur que le nôtre ;
Il aura du mépris pour les reſtes d'un autre ;
Indigne de lui plaire & d'oſer l'approcher,
Je ne dois déſormais ſonger qu'à me cacher.

AXIAME.

Vous cacher ! Et pourquoi ne plus oſer paroître ?
Quoiqu'ait fait Alcanor, eh bien, qu'en peut-il être ?
Si par ſon noir projet pouſſé plus fort que jeu,
Votre honneur eſt, Madame, écorné tant ſoit peu ;
Agéſilas, après ſon accident funeſte,
Eſt-il entier lui-même ? Allez, je vous proteſte,
Qu'il viendra vous trouver d'un air ſoumis & doux ;
D'ailleurs ignore-t-il que ce fût malgré vous ?
Ainſi, ce ne fut pas, Madame, votre faute ;
Et vous n'en devez pas aller tête moins haute.

LA PRINCESSE.

Tu le crois ? En effet j'y fais réfléxion,
Je n'ai point à rougir d'une telle action.
N'ayant pas conſenti je n'en ſuis pas moins chaſte,
C'en eſt fait, reprenons mes grands airs & mon faſte.
Parlons de mon Héros. T'es-tu fait raconter,
Le nombre des exploits.... Mais qui les peut compter ?
Que de faits glorieux rempliront ſon Hiſtoire !
Le grand titre de Roi n'eſt que ſa moindre gloire,
Il eſt encor plus grand par ſes travaux guerriers,

Son noble chef eſt ceint d'innombrables lauriers ;
Mille fois on l'a vû jurant plus que dix Fiacres,
Faire dans les combats maſſacres ſur maſſacres,
Sans conſidérer rien & ſans ſe ménager,
Fourager, ravager, ſaccager, égorger.
Il fait tout ce qu'un Dieu pourroit à peine faire,
Et Mars en le ſuivant craint d'être téméraire,
Mais dès que les vaincus ſe rendent, ſont ſoumis,
Il ne les compte plus parmi ſes ennemis.
Rappelle-toi ce jour ſi grand, ſi mémorable,
Où le farouche Arbal au regard effroyable,
Se voyant terraſſer implora ſes bontés,
Et pour ſauver ſes jours fit mille lâchetés.
Satisfait des reſpects de cette ame ſi fiere,
Content de ſa victoire il lui fit grace entiere,
Il retint ſon courroux, modéra ſes fureurs,
Et ſe vainquant, vainquit le vainqueur des vainqueurs.
Il poſſéde au parfait, courage, grandeur d'ame,
Prudence, fermeté....

AXIAME.

Je ſçai de plus, Madame,
Qu'il a l'eſprit orné de cent talens divers ;
Il fait des vers en proſe, & de la proſe en vers.

LA PRINCESSE.

Mais, n'admires-tu pas cette face divine,
Qui ſans doute du Ciel tire ſon origine ;

Ces membres élégans tous formés au compas ;
Ces cheveux qu'Apollon ne désavouroit pas ?
En quel autre, dis-moi, peut-on trouver ensemble
Les divers agrémens qu'en lui seul il rassemble,
Et ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Et la grace, plus belle encor que la beauté ?
Aussi ne pense pas que ce soit sa couronne
Qui me force à l'aimer, ce n'est que sa personne :
Pour être Souverain, il faut bien des vertus ;
Pour être Agésilas, il en faut encor plus.

AXIAME.

Je ne m'étonne point de cette vive flamme,
Où si violemment s'abandonne votre ame.

LA PRINCESSE.

O bienheureux bosquets, où dans nos purs amours
Nous coulions tous les deux le tems, les heureux jours !
Jours devenus momens ! momens filés de soye !
Agréables soupirs, pleurs enfans de la joye.
Nous n'épargnions regards, transports, raviſſements,
Mêlange dont se fait le bonheur des Amans.

AXIAME.

Votre mémoire est fixe & rien ne vous échappe,
Je vois qu'en cet instant vous mordez à la grappe.
Oui, certains yeux fripons....

LA PRINCESSE.

Je ne le puis celer ;

Mais

Mais comme mon amour peut enfin m'aveugler,
Ne me déguiſe rien, parle, je te l'ordonne.
Avec les qualités dont brille ſa perſonne,
Ai-je mal fait, dis-moi, de lui donner mon cœur?

AXIAME.

Monſieur vaut bien Madame, & Madame Monſieur.

LA PRINCESSE.

Quand pourrai-je donc voir le Héros que j'adore?
Hélas, que ce deſir me pique & me dévore!
Mais, j'apperçois, je crois, ce cher Agéſilas.

AXIAME.

Madame, c'eſt lui-même.

LA PRINCESSE.

O Dieux, qu'il a d'appas!
Mais il fait un bouquet; ah! c'eſt pour moi, je gage.
Tirons-nous à l'écart dans ce prochain bocage,
Ecoutons un moment quels ſeront ſes diſcours,
Et s'il ſe reſſouvient de nos chaſtes amours.

SCENE II.

AGÉSILAS *cueillant des fleurs.*

TEndres & vives fleurs, dont brille ce parterre,
Souffrez que je vous faſſe abandonner ces lieux.
Je vous arrache de la Terre
Pour vous élever juſqu'aux Cieux.

Tant que dureroit le printemps
Des jardins émaillés vous ſeriez la parure,
Mais ne vaut-il pas mieux l'être quelques inſtans
Duchef-d'œuvre de la Nature?

Je ſçais que vous quittez les aimables zéphirs
Et je m'apperçois bien que ce n'eſt pas ſans peine,
Mais vous ſentirez des ſoupirs
Plus doux cent fois que leur haleine.

Je vous prive, il eſt vrai, des regards pleins de feux
Du grand aſtre qui nous éclaire,
Mais dans les yeux qui m'ont ſçu plaire
Pour un ſoleil perdu vous en trouverez deux.

Je l'apperçois venir cette plus que mortelle.
Quels raviſſans appas! ah morbleu, qu'elle eſt belle!
Je céde à tant d'attraits & dans cet heureux jour
Je ne vois, je n'entends, je n'haleine qu'amour.

SCENE III.

AGÉSILAS, LA PRINCESSE, AXIAME.

AGÉSILAS.

O Serai-je, en tremblant, Princeſſe à l'odeur d'ambre,
Vous préſenter un corps auquel il manque un membre?

LA PRINCESSE.

Pourvû que vous ayez ſain & ſauf le milieu,
C'eſt-à-dire ce cœur digne d'un demi-dieu,
Vous êtes trop parfait, je ſerai trop heureuſe.
Ma paſſion eſt pure & point du tout verreuſe :
Soyez borgne, manchot, j'aime votre retour ;
Si vous me rapportez un cœur rempli d'amour.

AGÉSILAS.

Ah, vous m'aſſaſſinez d'excès de courtoiſie !
Mon ame en cet inſtant de plaiſir s'extaſie
Par ce propos rempli de ſuave liqueur,
O bel aſtre luiſant ! Brioche de mon cœur :
Pour mon ardent amour ô douce rocambole !

LA PRINCESSE.

Je ne donne jamais ni caſſade ni colle.

AGÉSILAS.

Puiſque vous m'aſſurez, mon trognon potelé ;

Que vous aimez encore un amant mutilé,
Pour payer dignement une ardeur si loyale,
Sans tant préambuler, sans plus long intervale,
Je vous donne aujourdui ma couronne & ma foi,
Belle Agathe, regnez sur mon Peuple & sur moi.
Ah, quand le Dieu d'Hymen nous tiendra sous sa chaîne,
Je ne m'occuperai qu'à caresser ma Reine,
Je la bouchonnerai, baiserai nuit & jour,
Et puis répu, guedé des plaisirs de l'amour,
Je volerai pour vous de victoire en victoire;
Partout de votre nom je répandrai la gloire,
Je veux par mes exploits faire mille jaloux,
Pour revenir plus grand & plus digne de vous.
Que mon sort, ma Princesse, excitera d'envie!

LA PRINCESSE.

Que sous d'aimables loix mon ame est asservie!

AGÉSILAS.

Qu'il m'est doux de vous voir partager mon ardeur!

LA PRINCESSE.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si grand belliqueur!

AGÉSILAS.

L'Amour est un matois aussi vieux que le monde;
Il brûle de ses feux le Ciel, la Terre, & l'Onde,
Il est le plus puissant & le plus grand des Dieux,
Et toutefois, Agathe, il loge dans vos yeux.

LA PRINCESSE.

Qu'un discours si flatteur sensiblement me touche !
La persuasion parle par votre bouche.

AGÉSILAS.

Le sucre le plus doux, le plus excellent miel
Auprès de vos faveurs n'ont pour moi que du fiel.

LA PRINCESSE.

Tout mâle (excepté vous) loin de me rendre alaigre
Ne m'est que chicotin confit dans le vinaigre.

AGÉSILAS.

Pour bien réciproquer à ces mots gracieux,
Il faudroit tout l'esprit qui brille dans vos yeux.

LA PRINCESSE, *vivement.*

Mais, m'aimes-tu bien fort, cher objet de ma flamme!

AGÉSILAS, *vivement.*

Si je t'aime bien fort, délices de mon ame !
Ah ma Reine, doutez des feux du firmament ;
Doutez que le Soleil ait aucun mouvement ;
Doutez de vos vertus, de votre beauté même,
Mais ne doutez jamais de mon amour extrême.

LA PRINCESSE.

Qu'on verra s'écouler & de nuits & de jours
Avant qu'Agathe soit changeante en ses amours !

AGÉSILAS.

Qu'on verra revenir de malheurs & de joies !

Qu'on pleurera d'Hectors, qu'on brulera de Troyes !
Qu'on verra trébucher de Peuples & de Rois
Avant qu'Agésilas vive sous d'autres loix !

LA PRINCESSE.

Quoi, même parvenue à l'extrême vieillesse ?

AGÉSILAS.

Vous y conserverez la fleur de la jeunesse.
Dans vos rides iront se nicher les amours ;
Vous serez toujours fraiche & vous plairez toujours.

LA PRINCESSE.

Tout en vous est parfait, tout en vous me transporte.

AGÉSILAS.

Tout en vous est divin, ou le Diable m'emporte.

LA PRINCESSE.

Tout en vous, tout en moi va nous être commun.

AGÉSILAS.

Tout en vous, tout en moi va ne plus faire qu'un.

LA PRINCESSE.

Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que le cœur a choisi de lui-même !

AGÉSILAS.

Acceptez ce bouquet, de ces lys la blancheur
Est un gage assuré de ma pudique ardeur,
Et la vive couleur dont ces roses sont peintes,

Marque l'ardent amour dont je ſens les atteintes.

LA PRINCESSE.

Il eſt des plus galans.

AGÉSILAS.

Acordez à ma main
L'honneur de le placer ſur votre aimable ſein.

Il lui place.

O trop heureux bouquet ! ſavoure ta fortune,
Et nargue déſormais le Soleil & la Lune.

LA PRINCESSE.

Mais ne trouvez-vous pas, aimable Jouvenceau,
Qu'il ſeroit à propos de manger un morceau ?

AGÉSILAS.

Oui-dà, c'eſt bien penſer.

LA PRINCESSE.

Allons nous mettre à table ;
Et diner tête à tête.

AGÉSILAS.

O repas délectable !
Allons, mais en buvant, je vous jure, m'amour,
Que je vais m'enyvrer moins de vin que d'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Campagne.

ARTABAN, ARDILLON, APR'-A-TOUT, SOLDATS.

ARTABAN.

VOUS dont la valeur fut toujours non commune,
Vous, qui concupiſcez ſans ceſſe la Fortune,
Qui ſans craindre la mort, ſous des Cieux étrangers,
Cherchez avidement l'argent & les dangers,
Vous reſtez interdits, & vous le devez être.
Je le répéte encor, ſçachez que notre Maître,
Ce valeureux, ce fier, ce grand Agéſilas,
Perd lâchement le tems en d'amoureux ébats.
Amis, ſouffrirons-nous qu'une femme laſcive
Retienne encor longtems notre valeur oiſive?
Où ſeroient ces honneurs, où ſeroit ce butin,

Que ſembloit nous promettre un fortuné deſtin ?
Aux pieds d'un jeune objet, le cœur rempli de braiſe,
Notre Prince s'amuſe à faire le Nicaiſe,
Et par l'effet fatal d'un regard affecté,
Il s'extaſie auprès d'un petit cul-croté.
On dit qu'enſorcelé de cette Peronnelle,
Il ne veut de deux mois déguerpir d'auprès d'elle.
Partons, partons ſans lui, venez, braves Guerriers,
Allons, courons chercher de l'or & des lauriers ;
Laiſſons-l idolâtrer ſa Nymphe potagere ;
D'un indigne repos ſongeons à nous ſouſtraire.

ARDILLON.

Quoi donc ! Agéſilas auroit ſi peu de cœur !
Il laiſſeroit ſans honte engourdir ſa valeur !
Si par malheur j'avois une telle foibleſſe,
Je me croirois, ſandis, dégradé de nobleſſe.

APR'A-TOUT.

Moi, j'ai du bien, je vais au Bal, à l'Opéra,
J'ai des femmes, du vin, tout ce qu'il vous plaira ;
Mais quand il faut combattre, alors je vous proteſte,
Que j'en fais, ventre bleu, moins d'état que d'un zeſte.

ARTABAN.

Que j'aime à voir en vous ces nobles ſentimens !
Marchez donc, compagnons, ſous mes commandemens.
Toi, charme des Héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance & ſource de leur gloire,

Fixe ton inconſtance, accompagne nos pas,
Et viens nous voir ſabrer têtes, jambes & bras.

UN SERGENT.

La conjuration, quoiqu'un peu déguiſée,
Me paroît chatouilleuſe & veut être péſée.

ARTABAN.

Vous tremblez! Périſſons, amis, s'il faut périr;
Quand on ſçait conjurer il faut ſçavoir mourir.
Si de quelque terreur vous avez l'ame atteinte,
Je ſçais un ſûr moyen de bannir cette crainte.
Pour être en ſureté contre tous les hazards,
Je veux offrir pour nous un ſacrifice à Mars.
Allez mettre en état votre vieille rapiere,
Vous, votre grand biſſac, vous, votre bandoulliere.
Je m'en vais invoquer ce redoutable Dieu.
Revenez au plutôt me trouver en ce lieu.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Agathe,

LA PRINCESSE, AGÉSILAS, AXIAME.

AGÉSILAS,

OUi, vos moindres façons ont des graces ſecrettes
Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
Donne un prix, mais un prix! Un prix! Un ſi grand prix,

Qu'il perturbe mon ame & confond mes eſprits.

LA PRINCESSE.

Fi donc, petit badin, treve de raillerie,
De grace, finiſſez, c'eſt moi qui vous en prie.
Vous mettez à tous coups ma pudeur hors des gonds.

AGÉSILAS.

Ah, je vous jure ici par ce tein ſans boutons,
Mais tout farci de lis, tout bourgeonné de roſes,
Que jamais....

LA PRINCESSE.

Laiſſons-là toutes ces belles choſes,
Vous m'aimez, il ſuffit; il ſuffit, vous m'aimez;
Qu'il vous ſuffiſe auſſi que tous mes ſens charmés
N'aſpirent qu'au moment de notre mariage.

AGÉSILAS.

Dieux! Que je mettrai lors de tréſors au pillage!
O toi, grand Jupiter, puiſſant Maître des Cieux,
Non, tu n'es près de moi qu'un Bélître, qu'un Gueux.

On entend une ſymphonie.

LA PRINCESSE.

Mais, qu'eſt-ce que j'entends? Quel concert agréable!

AGÉSILAS.

C'eſt pour vous.

LA PRINCESSE.

Mais vraiment, vous êtes trop aimable.

AGÉSILAS, *aux Muſiciens qui paroiſſent au fond du Théâtre.*

Vous que je paye en Prince, élevez vos concerts
Au-deſſus du chant ordinaire :
Songez que vous avez à plaire
Au plus charmant objet qui ſoit dans l'Univers.

CONCERT.

Une voix.

POurſuis, Soleil, pourſuis ta carriere éclatante,
Preſſe les pas tardifs de tes Courſiers trop lents,
Et ne fais plus languir l'ardeur impatiente
De deux tendres Amans.

Une autre voix.

Qu'elle eſt lente cette journée,
Dont la fin me doit rendre heureux !
Chaque inſtant à mon cœur amoureux
Paroît durer plus d'une année.
Qu'elle eſt lente cette journée,
Dont la fin, en dépit des envieux,
Doit combler mes vœux ?

Autre voix.

Déeſſe, Reine du ſilence,
O Nuit, favoriſez mes deſirs.
Satisfaites notre impatience,

Faites-nous un ſort délicieux.
L'objet de mes vœux,
Pour me rendre heureux,
Content, joyeux,
Victorieux,
N'attend plus que vous : arrivez donc en diligence;
O Nuit, favoriſez mes déſirs amoureux.

Je ne déſire plus rien,
Je vais poſſeder Agathe,
Je ne déſire plus rien,
Soleil, juge quel eſt mon bien :
Ce ſoir tout ſon corps eſt mien,
Cœur, poumon, gigier & ratte ;
Je m'en donnerai tant, tant, tant,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Quel tranſport ! Quel raviſſement ! Je ne &c.

Tu luis encor, Soleil, & ta lumiere
Semble ſe plaire à vouloir m'affliger;
Je ſçaurai bien t'obliger,
A précipiter ta carriere ;
Vien contempler la Déité,
Dont le divin éclat me dompte ;
Et tu fuiras de honte,
D'avoir moins de clarté.
Tôt, tôt, tôt, va-t-en, pauvre hére,
Tôt, tôt, tôt, fuis notre hémiſphere ;
Tôt, tôt, tôt, tourne le derriere,
Tôt, tôt, tôt, dérive au plutôt.

Le Chœur répéte les quatre derniers Vers.

LA PRINCESSE.

On ne peut mieux chanter, le régal eſt parfait.

AGÉSILAS.

Faut-il s'en étonner ? C'eſt pour vous qu'il eſt fait.
Ce ſont éternumens d'eſprits, fruits de ma Muſe.

LA PRINCESSE.

Pour enfanter tels vers il faut n'être pas buſe.

AGÉSILAS.

Ah, ſans aller rêver ſur le ſacré Vallon,
Agathe me ſuffit & vaut un Apollon :
Elle ſçait m'inſpirer un feu plus chaud qu'épice.

La Princeſſe touſſe.

Vous touſſez fort, ma Reine !

LA PRINCESSE.

Oui, je ſuis au ſupplice,
Et je ſuis enrhumée épouvantablement.

Elle retouſſe & crache pluſieurs fois.

AGÉSILAS.

Morbleu ! Peut-on cracher plus amoureuſement ?
Mais, Princeſſe, hâtons cet heureux mariage,
Et daignez accepter ce doux baiſer pour gage.
Je vois Colin, de quoi me vient-il avertir ?

SCENE III.

COLIN, &c.

SEigneur, tous vos Pandours ſans vous veulent partir,
Artaban les anime ; il leur dit, ce rebelle,
Que vous perdez le tems près d'une Peronnelle,
Un petit cul crotté.

AGÉSILAS.

Un petit cul-crotté !
Le traître ! Et vous l'avez ſans colere écouté ?
Ce diſcours ſans horreur, ô Ciel, peut-il s'entendre ?
Près d'une Peronnelle ? Ah ! Que j'en ferai pendre !
Quoi, vous traiter ainſi, Princeſſe ?

LA PRINCESSE, *pleurant.*

Vous voyez.

AGÉSILAS.

Ne pleurez point, ma mie, ils ſeront tous noyez.
Je m'en vais leur parler. Malgré leur inſolence
Les mutins n'oſeront ſoutenir ma préſence.
Je ne veux que les voir, je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main ce Chef audacieux.

LA PRINCESSE, *vivement.*

Imitez de Céſar la diligence extrême.
Il vint, vit & vainquit, Prince, faites de même.

Que votre bras arme pour mes divins appas ;
Hâche en mille morceaux ce perfide Judas.
Que ſon indigne corps ſoit réduit en canelle ;
Revenez tout couvert du ſang de l'infidéle :
Qui différe un inſtant partage ce forfait.

AGÉSILAS.

Oui, je cours vous venger d'un ſi perfide trait.
Ou ma rare valeur ſe trouvera trompée,
Ou ſon infâme ſang rougira mon épée,
Cette large & terrible épée à giboyer ;
Dans ma juſte fureur je vais le foudroyer.
Allez tranquillement m'attendre en votre chambre.

LA PRINCESSE, *courant après lui précipitamment.*

Prenez garde de perdre encor quelqu'autre membre.

AGESILAS, *ſe retournant.*

Non, non, ne craignez rien, mes membres ſont à vous.
Je reviens ſur le champ vous les rapporter tous.

Il s'en va.

LA PRINCESSE.

Et nous, Axiame, allons dans ſes vives allarmes,
Pouſſer trente ſoupirs, verſer quarante larmes.

AXIAME.

Allons prier les Dieux, que ſur votre pailler
Le Prince (à ſon bras près, revienne tout entier.

SCENE

SCENE IV.

Le Théatre repréſente une Campagne.

ARTABAN, *ſeul.*

LE Dieu Mars à mes vœux eſt ſans doute propice.
J'oſe tout eſperer de notre ſacrifice.
Ah ! qu'il tarde à mon bras, par de nouveaux exploits
De faire égoſiller la Déeſſe aux cent voix !
Nos gens ne viennent point. Ah ! je les vois paroître,
Avancez, mes amis.

SCENE V.

ARTABAN, ARDILLON, APR'-A-TOUT, &c.

ARDILLON.

EH ! bien, notre vieux Rêtre,
Partirons-nous ?

ARTABAN.

Sans doute, allons nous ſignaler,
La gloire nous appelle, il nous y faut voler.
Cimentons nos ſuccès par plus d'une victoire.
Courons nous aſſurer une illuſtre mémoire.
Un ſi noble projet par nos exploits rempli
Nous fera triompher du tems & de l'oubli.
Ne nous amuſons point en des diſcours frivoles,

Le ſage eſt ménager du tems & des paroles,
Laiſſons-là ce beau chef, venez, amis, venez,
Il ſera bien camus d'avoir un pied de nez.
Baniſſons une crainte & vaine & ridicule.
Craint-on de s'égarer ſur les traces d'Hercule ?
Partons, qu'Agéſilas....

APR'A-TOUT.

Je crois que je l'entends.

ARTABAN.

Secondez-moi bien tous.

SCENE VI.

AGÉSILAS, COLIN, &c.

AGÉSILAS.

QU'eſt-ce donc que j'apprends ?
Vous vous émancipez, ô chétives canailles,
Vrais *pecora campi*, faquins, francs rien qui vaille,
De parler de mon aſtre en termes outrageux,
Et ſans moi vous partez ? Ah ! de par tous les Dieux,
Je ſçaurai vous couper à tous les deux oreilles,
Et faire un peu pâlir vos trognes trop vermeilles,
Et pour vous achever, d'un licou ſuſpendus
Je vous ferai, pendarts, dire votre *in manus*,
Vous connoîtrez alors ſi je ſuis un Nicaiſe.

Mais au fond je suis bon, aisément je m'appaise :
Montrez-moi seulement le moindre repentir.
Pour le traître Artaban mon bras va le punir.

à Artaban.

Qui t'a forcé, maraut, d'être si téméraire ?

ARTABAN, *fierement.*

Je le ferois encore, si j'avois à le faire.

AGÉSILAS.

Homme venu de rien ! A ton Roi ! Malheureux !

ARTABAN.

Oh ! ne tranchez pas tant du fier & du fameux.
Encor qu'un toît de chaume ait couvert ma naissance
Et qu'un Palais de marbre ait logé votre enfance,
Que vous veniez d'un Roi, moi d'un simple Pasteur,
Votre sang près du mien est-il d'autre couleur ?
Si sur votre caboche on voit une couronne,
Ce n'est pas la vertu, c'est le sort qui la donne ;
Ne vantez donc plus tant votre rang glorieux,
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux.

AGÉSILAS.

Je suis tout stupéfait d'une telle insolence.

ARTABAN.

Se targue qui voudra d'une haute naissance,
Si je me vois le fils d'un chétif malotru,
C'est la faute du sort & non de ma vertu.

Un Guerrier dont le nom ſe fait partout connoître,
S'il n'eſt du ſang des Dieux, il eſt digne d'en être,
De grandes actions, du cœur, voilà le *hic.*

AGÉSILAS.

Ah ! le maudit ſerpent ! ah, le petit aſpic !

ARTABAN.

Allez filer auprès de votre Peronnelle,
Rien ne peut m'ébranler quand la gloire m'appelle,
Je ſuis dans mes projets auſſi ferme qu'un mur.

COLIN *à part.*

Il eſt duriuſcul pour ne pas dire dur.

AGÉSILAS.

Vois-tu ce fer, maraut, prêt à choir ſur ta tête !
Viens, coquin, l'éprouver.

ARTABAN *ſe mettant en défenſe.*

Ne ſoyez pas ſi bête.

AGÉSILAS.

Il faut que pour loyer de ton manque de foi
Je te donne cent coups.

ARTABAN.

Vous ! vous ! vous !

AGÉSILAS.

Moi, moi, moi,

ARTABAN.

Vous faites bien du bruit avec votre cocarde !

Si par malheur, au nez me monte la moutarde,
Vous me ferez jurer & par F..... & par B.....

AGÉSILAS.

Ah! c'eſt trop en ſouffrir, tu vas être flambé,
Rien ne peut te ſouſtraire au courroux qui m'anime,
Reçois le châtiment qu'a mérité ton crime.

ARTABAN.

Meſſieurs, m'a-t-il frappé?

UN SOLDAT.

Oui ſans doute & très-fort.

ARTABAN.

Ah! je n'en puis douter, voilà mon ſang qui ſort.
à part.
Il faut que d'un revers à mon tour je l'immole.

à Agéſilas en le frappant.

Tiens, tiens, va t-en mourir aux pieds de ton Idole,
Tu ne me ſurvivras que d'un petit inſtant,
Puiſque je ſuis vengé, j'expire trop content.

AGÉSILAS *tombe à terre tout étourdi.*

COLIN.

Page, ne quittez point notre Prince juſqu'à ce
Que porté dans ſon lit, il guériſſe ou trépaſſe,
Moi, je cours promptement en deux ſauts & trois pas
Apprendre à la Princeſſe un ſi funeſte cas.

AGÉSILAS *revenu de son étourdissement.*

Ah ! Quel coup eſt parti de ſa fiére alumelle!
Je ſens que je m'éteins ainſi qu'une chandelle,
Que dira mon bel Ange en apprenant ma mort!
La douleur, j'en ſuis ſûr, va terminer ſon ſort.

UN SOLDAT.

Vîte un Chirurgien.

AGÉSILAS.

Je tremble en chaque membre;
Belle Reine, attendez, je vole à votre chambre.
Portez-y promptement le pauvre Agéſilas,
Et qu'il puiſſe du moins expirer dans ſes bras.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Agathe.

LA PRINCESSE, AXIAME.

AXIAME.

MAdame, qui vous fait trépigner de la ſorte ?
Votre beau tein n'eſt plus que couleur feuille morte.

LA PRINCESSE.

Mon Prince ne vient point. Moment trop rigoureux,
Que vous paroiſſez lent à mes rapides vœux !
Je crains que mon Amant, pour vanger mon outrage
Avec trop de chaleur n'ait ſuivi ſon courage.
Je crains ſurtout, je crains que le fier Artaban,
Ce gros, grand, gris, gras, grec, ce maudit chenapan

N'ait ſur Agéſilas.... on n'oſe me le dire.
Ah ! ſans doute il eſt mort ou du moins il expire :
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux ce funeſte délit.

AXIAME.

Eh, repouſſez, Madame, un ſi triſte préſage,
Eſperez mieux du Ciel, il eſt & juſte & ſage.

LA PRINCESSE.

Un ſonge menaçant ſans ceſſe me pourſuit.
J'ai rêvé de Châtrés pendant toute la nuit,
De miroirs renverſés, d'œufs caſſés, d'eau bourbeuſe ;
Un mort m'a préſenté ſa rencontre hideuſe.
Les Cignes que j'ai fait placer dans mon étang
M'ont ſemblé des Corbeaux qui nageoient dans du ſang.
Mon Palais, dont l'éclat ſe fait ſi bien paroître,
S'eſt changé tout à coup en Château de Bicêtre.
Le canal qui le borde a paru l'Acheron.
J'ai pris chaque batteau pour la barque à Caron.
Ces arbres grands & verds, qui bravent la froidure,
M'ont paru des Cyprès dépouillés de verdure ;
Ces arbres orgueilleux, vénérables vieillards,
Supports ſilencieux de tant de babillards.
Un Spectre s'eſt montré ; puis au même inſtant, zeſte,
Un autre plus hideux, plus affreux, plus funeſte,
Plus effroyable, armé d'une broche à rôtir,

(Dont l'aſpect a penſé me faire évanouir)
Ayant fait par trois fois un horrible tapage,
Le ſang d'Agéſilas a ſatisfait ſa rage,
Puis ſe tournant vers moi : tiens, bégueule, a-t-il dit,
Fais maintenant porter ton mignon dans ton lit.
A ces mots, de ſix pieds, il allonge ſa face,
Et fuit en me faiſant une affreuſe grimace.
Je me ſuis réveillée en ſurſaut là-deſſus,
Sans poux, ſans voix, ſans force, & toute dans mon jus.
Axiame, tire-moi de ce cruel martyre,
Va voir ce qui ſe paſſe, & reviens me le dire.

AXIAME.

Je vous obéïrai, mais qu'eſt-ce que je voi?
C'eſt Colin tout courant; il ſemble plein d'effroi!
Quelque nouveau malheur ſans doute nous l'envoye.

SCENE II.

COLIN, LA PRINCESSE, AXIAME.

COLIN.

AH! parbleu, voici bien un autre rabatjoie.
il touſſe.
J'ai couru comme un baſque.... hum, hum.

AXIAME.

Crache, pourri.

COLIN.

Je pleure, hélas ! je pleure après avoir bien ri.

LA PRINCESSE.

Son discours me remplit d'une frayeur mortelle.

COLIN.

Vraîment, vraîment, j'apporte une belle nouvelle !
Faites provision de sanglots, de regrets ;
Le Prince en ce moment est peut-être *ad patres*.
Il venoit en Héros de venger votre injure,
Quand ce chien d'Artaban.... ah ! non... si.... je vous jure....
Mon Maître... néanmoins... d'autant que... d'autre part...

AXIAME.

Sans nous faire languir, au fait, maudit bavard.

COLIN.

Il faut bien s'exprimer en stile magnifique
Et semer son discours de fleurs de rhétorique ;
Je vous disois donc.... foin, il ne m'en souvient pu
Ah ! pourquoi celle-là m'a-t-elle interrompu ?
Ah ! j'y suis. Aussitôt ... non, si fait.... il faut croire.
Bref... à propos.... enfin sa déplorable histoire,
Contient en peu de mots ce que je vous ai dit,
Et de tous nos malheurs le fidéle récit.

(*Ce dernier vers d'un ton pathétique.*

SCENE III.

AGÉSILAS *amené dans une brouette.*

AXIANE.

AH! que vois-je, Seigneur, & quel affreux déſaſtre !

AGÉSILAS.

Ceſſez, & retenez vos larmes, mon bel Aſtre
J'ai vengé votre injure autant que je l'ai pû.
J'ai mis dans le tombeau ce gros vilain lippu :
Mais le Ciel, envieux de mon ſort & du vôtre
Ne veut pas que nos corps enchaînés l'un à l'autre ;
Et dans un chaſte lit enſemble réunis,
S'enyvrent à longs traits de plaiſirs infinis.
La fortune ſe plaît à renverſer ſa roue.
Aujourd'hui ſur le faîte & demain dans la boue.
Ah! quel ſort glorieux, quel deſtin plein d'appas,
Si l'Hymen avoit pû nous mettre entre deux draps ;
L'amour, le tendre amour, par ſes vives amorces
De moment en moment eût ranimé mes forces ;
Toujours auprès de vous guilleret & diſpos....
Quel eſt donc le deſtin des plus fameux Heros !
Sertorius, Achille, Holopherne, Pompée,

Ont par la trahiſon vu leur trame coupée?
Agamemnon, Cartouche, Alexandre, Céſar
D'une mort imprévûe ont reſſenti le dard;
Et ſur Agéſilas, doux, benin, débonnaire,
Artaban, vil bâtard de mon Apotiquaire,
Oſe lever ſans crainte un parricide bras!
Et dans quel tems encor! dans le moment, hélas!
Que j'allois éprouver avec ma chere Agathe
Des délices à faire épanouir la ratte.

LA PRINCESSE.

Par avance déja d'aiſe je me pâmois;
Notre lit nuptial de fleurs je parſemois.
Je me promettois bien que de notre copule
On verroit naître un Mars ou du moins un Hercule;
Enſuite une Tendron plus belle que le jour,
Et qu'enfin pour le prix de mon pudique amour,
L'un auroit la valeur de Monſeigneur ſon pere,
L'autre la chaſteté de Madame ſa mere;
Hélas! ce doux eſpoir a bientôt diſparu!
[Prince, qui l'eût penſé!

AGÉSILAS.

[Princeſſe, qui l'eût crû!

AXIAME.

Madame, il n'en peut plus, il va paſſer, je gage.
La couleur de la mort tapiſſe ſon viſage.

LA PRINCESSE.

Mon cœur, vous jaſez trop, aidez-vous un petit ;
Vous ſeriez beaucoup mieux, mon fils, dans votre lit.

AGÉSILAS.

Ah ! laiſſez-moi du moins le ſeul bien qui me reſte.
Laiſſez moi contempler ce viſage céleſte,
Ces yeux tout rayonnans d'une vive clarté,
Ces deux jeunes ſoleils, Rois de ma liberté,
Ce tein où regnent ſeuls & le lys & la roſe,
Qu'on ne peut trop louer en vers ainſi qu'en proſe.
Mais je ſens affoiblir ma force & mes eſprits ;
Je ſens que je me meurs.

LA PRINCESSE.

Ah ! ah !

AGÉSILAS.

Laiſſez ces cris.
Agathe, approchez-vous, approchez-vous, Agathe,
Dans cet embraſſement dont la douceur me flatte,
Venez, & recevez l'ame d'Agéſilas.

AXIAME.

Il expire, grands Dieux ! malheureux ſort ! hélas !

COLIN.

Patrocle gît, le Diable a joué de ſon reſte.

On emporte Agéſilas.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, AXIAME, COLIN.

LA PRINCESSE.

QUEL coup me réſervoit la colere céleſte !
Quel ſang a fait couler l'injuſtice des Dieux !
Je ne me connois plus, tout ſe change en ces lieux.
Je te vois, Artaban, furie abominable,
Damnable, inexorable, effroyable, execrable,
Toi, plus cruel cent fois que vautours, que ſerpens ;
Et qu'une Leoparde a conçû dans ſes flancs.
Où crois-tu te ſauver ? quelle eſt ton eſpérance ?
Rhadamante a déja prononcé ta ſentence.
A côté de Titie, à côté d'Ixion,
La roue & le vautour font ta punition.
Je me foule à longs traits de ton cruel ſupplice ;
Ah ! quelle volupté ! quel ragoût ! quel délice !
Mais que dis-je ! où m'emporte une ſi douce erreur ?
Je reprens ma raiſon pour ſentir mon malheur.
O toi, triſte jouet de la fortune ingrate,
Au moins pour conſoler ta malheureuſe Agathe ;
Si tu m'avois, avant ton funeſte trépas
Laiſſé quelque joli petit Agéſilas :
Il m'eût fait ſouvenir de ſon aimable pere ;

Il auroit eſſuyé les larmes de ſa mere :
Je l'aurois nettoyé, bichonné de ma main ;
N'y penſons plus, cédons à mon ſort inhumain.
Différe d'un moment, trop agréable Drille.
Attends, mon bouriquet, mon bedon, ma béquille ;
D'un courage viril je vôle ſur tes pas :
Attend, il ne me faut qu'un peu de mort aux rats.
Mourons pour lui prouver l'excès de ma tendreſſe ;
Oui mourons. Non, vivons pour le pleurer ſans ceſſe.
On ne peut trop pleurer en de ſi grands malheurs.
Pleurons donc, débondons la ſource de mes pleurs ;
Et faiſons, vû l'ardeur qui dévore mon ame
Un Océan de pluie, un Mont-Gibel de flamme.
Méchans, il n'eſt plus rien qu'on vous puiſſe oppoſer.
Agéſilas n'eſt plus, vous pouvez tout ôſer.
De toute ſa puiſſance, en ce moment funeſte,
L'eſpace qui occupe eſt tout ce qui lui reſte.

AXIAME.

Vaine pompe des Grands, aliment de l'orgueil,
Vous montez juſqu'aux Cieux pour tomber au cercueil.

LA PRINCESSE.

Sous quel aſtre ennemi faut-il que je ſois née !
Au lit d'Agéſilas aujourd'hui deſtinée,
Et veuve maintenant, ſans avoir eu d'époux...
Ah ! j'enrage ! je créve.

AXIAME.

Eh ! bon Dieu, calmez-vous,
Rien ne ſervent les pleurs, rien ne ſert la triſteſſe,
Contre l'impéteux dard de la mort larronneſſe.

LA PRINCESSE.

Inſenſé qui premier au Deſtin ſe fia !
Sans ce maudit malheur qui nous met à *quia*,
Cher Prince, je t'aurois, dans ma royale couche,
Baiſotté chaſtement le front, les yeux, la bouche.
Projets évanouis auſſitôt que conçûs !
Puiſque mes yeux, ami, ne te reverront plus
Je vais mettre en priſon ces archers redoutables,
Eteindre ces falots, dompter ces indomptables,
Et ſous un crêpe épais renfermant ces filoux
Mettre tout l'Univers à l'abri de leurs coups.
Agéſilas n'eſt plus ! O Fortune cruelle !
Peut-on ainſi traiter une tendre pucelle ?

Elle s'en va.

SCÈNE

SCENE DERNIERE.

AXIAME, COLIN.

AXIAME.

PUcelle! Elle nous prend pour des cruches tous deux.
Colin, qu'en penſes-tu ?

COLIN.

Le cas n'eſt pas douteux.

AXIAME.

Et voilà comme ſont la plûpart de ces filles,
Mais, bronicle, allez vendre à d'autres vos coquilles.

COLIN.

Mais toi, n'as-tu jamais rencontré d'Alcanor ?

AXIAME.

J'ai toujours été neuve & je le ſuis encor.
Je le jure.

COLIN.

Hé bien ! ſoit.

AXIAME.

Elle le regarde amoureuſement.

Colin ; mon cœur, mon am ,
Si tu voulois ....

COLIN.

Et quoi ? parle.

AXIAME.

Prendre une femme.
Mes parens, il eſt vrai, n'ont pas un rang fort haut ;
Mais qu'importe ; après tout chacun vaut ce qu'il vaut.
Les plus petites fleurs qui naiſſent dans les herbes
Ont leur prix auſſi bien que les pavots ſuperbes.
J'ai l'eſprit cultivé d'avoir lû les Romans ;
J'ai du monde, & ſur-tout, des mœurs, des ſentimens.
Nous paſſerons le tems, moi comme une commere,
Toi comme un bon gaillard, & vogue la galere.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

Divertiſſement de la fin.

ACTEURS.

LE FOSSOYEUR, *LE CARILLONNEUR,*
SA FEMME, *SA FILLE,*
SA FILLE, *LE SUISSE,*
SON FILS, *SA FEMME,*

MARCHE.

La fille du Foſſoyeur.

LA Mort ſans tambours ni trompettes
Souvent met tout en déſarroi :
Quand la camarde a dit, ſuis moi,
Adieu paniers vendanges ſont faites.

Pour nous divertir aux guinguettes,
Il nous faut nombre de trépas :
Quand par malice on ne meurt pas, adieu, &c.

Les Médecins par leurs recettes
Nous font vivre tous à gogo :
S'ils ſçavoient guérir le bobo,
Que nous ſerions de fâcheuſes dettes !

Mais par bonheur pour notre pance
Nous leur devons nos mardis gras :
Afin de n'être point ingrats,
Chantons une Hymne à leur ignorance.

DANSE pour le Foſſoyeur & ſa femme.

DANSE DU SUISSE.

Le fils du Foſſoyeur à la fille du Carillonneur.

JE ſuis roti juſques dans la cervelle,
Je ſuis roti juſques dans les boyaux :
Si vous vouliez rotir auſſi, ma Belle
Nous rotirions comme deux aloyaux.

Rotiſſons donc des pieds à la caboche ;
Car il n'eſt point de plus grande douceur
Que rotir deux en une même broche,
Quand Cupidon en eſt le rotiſſeur.

VAUDEVILLE, *ſur l'air*, Si le Roi, &c.

Pleurons du Prince, aujourd'hui
La déconfiture :
Il eſt dans le ſombre étui,
Quelle peine ! quel ennui !
La triſte aventure, O gay !
La triſte aventure.

C'étoit un vrai réjoüi,
De belle encolure :
Il eſt, ſans avoir joüi,
Pour jamais évanoui. La triſte, &c.

Sa belle en a dans le cœur
Mortelle bleſſure :
Rien n'égale ſa douleur,
Elle en eſt dans la fureur. La triſte, &c.

LE CARILLONNEUR, *ſur l'air*, des trois foufflets.

Laiſſons les pleurs de côté,
Je vous en conjure :
Son vin n'eſt pas frelaté,
Allons boire à ſa ſanté.
La bonne avenſure, O gay ! la bonne &c.

Le Suiſſe.

Moi fouloir ſoir & matin
Dedans mon freſſure,
Faire entrer de ſti bon vin
Pour poire à mon pty Catin.
Li bonne aventure, &c.

Le Suiſſe & ſa femme.

Faut trinquer caillardement
Sur ſon ſépulture
Du vin beaucoup grandement;
Et chanter enſemblement
Sti bonne aventure, &c.

La fille du Carillonneur, au parterre.

Dans nos jeux reconnoiſſez
La pure nature :
Tous nos vœux ſont exaucez,
Si vous nous applaudiſſez.
La bonne aventure, &c.

Contre-Danſe.

LES

DEUX BISCUITS,

TRAGÉDIE.

Traduite de la Langue que l'on parloit jadis au Royaume d'Aſtracan.

Et miſe depuis peu en Vers François.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

SE VEND A ASTRACAN,
Chez un Libraire.

M. DCC. LIX.

ACTEURS.

GASPARIBOUL, Uſurpateur du Royaume d'Aſtracan.

RISSOLE, Pâtiſſier.

ABUBEF, Princeſſe du Sang des légitimes Rois d'Aſtracan.

NADERI, Confident de Gaſpariboul.

DILAZAL, Fils du feu Roi d'Aſtracan.

VAZIPOURS, } Négreſſes ſuivantes
AZINA, } d'Abubef.

LES GRANDS DU ROYAUME, la Garde du Roi & le Peuple.

La Scene ſe paſſe dans la Capitale du Royaume d'Aſtracan, au Palais d'Abubef.

LES
DEUX BISCUITS,
TRAGÉDIE.

La Scene repréſente une chambre à coucher, où l'on voit un lit placé entre deux portes, l'une deſquelles eſt la porte d'entrée, & l'autre donne dans une garde-robe. Gaſpariboul ſort du lit & s'en va. Une Négreſſe entre par la garde-robe; elle a ſoin de fermer toutes les portes dès que Gaſpariboul eſt ſorti : elle tire de deſſous le lit une grande caſſette fermée à clef; après l'avoir ouverte, elle rentre dans la garde robe. Le Prince Dilazal ſort de cette caſſette, regarde le lit, & voit avec douleur la Princeſſe Abubef qui dort. Il commence la Piéce par le Monologue qui ſuit.

SCENE PREMIERE.

DILAZAL, ABUBEF, GASPARIBOUL.

DILAZAL.

N'Es-tu point las, Deſtin, de me perſécuter !
Aurai-je des malheurs encore à redouter ?

Un traître n'écoutant que ſes chaleurs bouillantes,
A pollué ma ſœur, ma mere & mes deux tantes;
Le cruel, pour remplir ſes effrénés deſirs,
Fit ſervir ma famille à ſes honteux plaiſirs:
Le lâche aſſaſſina mon pere par derriere;
Ce monſtre à violé juſques à ma grand'mere,
En dépit de ſon âge & de ſes cheveux blancs:
Voilà, voilà les jeux des infâmes Tyrans.
Pauvre grand'mere, hélas! dans cet affreux déſordre,
Tu voulus, m'a-t-on dit, eſſayer de le mordre,
Mais le tems qui nous fait pic, repic & capot,
Ne t'avoit pas laiſſé ſeulement un chicot.
Il nage dans du lait, en portant ma couronne;
Son crime me l'ôta, ſon crime la lui donne!
Sa rage, dans ces lieux n'ayant rien de ſacré,
Pere, mere, ſœur, frere, il a tout maſſacré.
Enfin j'échappai ſeul: ma fidelle Nourrice
Fit ſi bien qu'on me crut mort d'une cicatrice.
Caché, depuis trois ans, au fond de ce Palais,
Une Princeſſe a ſoin d'appaiſer mes regrets;
C'eſt ſon appartement qui me ſert de retraite,
Ses chatouillans appas ont cauſé ma défaite;
Son cœur docile & tendre a comblé tout mes vœux.
Pour n'être point oiſif, mes tranſports amoureux
Dans ſes généreux flancs ſe ſont plûs à conſtruire
Deux garçons héritiers de cet auguſte Empire:

Mais hier . . . ô malheur que je n'ai pu prévoir !
Pour la premiere fois le Tyran vint la voir.
Ses femmes ſur le champ me mettent en cachette
Sous ce malheureux lit, & dans cette caſſette
Où l'on tient en dépôt ſes ſales caleçons,
Ses mouchoirs à tabac, & juſqu'à ſes chauſſons :
Je me couche deſſus preſqu'à plat ſur le ventre ;
On m'enferme à la clef. Le Tyran vient, cogne, entre;
Par un trou, je le vois s'aſſeoir dans un fauteuil,
La Princeſſe lui faire un doucereux acceuil :
Ils ont parlé tout bas, & puis plus haut ; enſuite
Il donne un certain ordre à des gens de ſa ſuite ;
Je vois mettre la nappe, apporter plus d'un plat,
Dont le goût, malgré moi, flattoit mon odorât ;
Ils ſe ſont mis à table, elle a fait la folâtre ;
Elle a chanté pour lui des grands airs de théâtre ;
Ils ont choqué le verre, à vous, tope, à vous, ſoit ;
Elle a crié, tout haut, par trois fois, le Roi boit :
Après quoi le Tyran, dans ſa concupiſcence . . . .
Ah ! ſi vous aviez eu la moindre conſcience,
Dieux! l'auriez-vous ſouffert? mon cœur faiſoit tictac;
Sur mon dos j'entendois le lit faire cric, crac :
Je n'ai plus entendu qu'un très-profond ſilence.
Ah ! Job ! Job ! viens encor vanter ta patience !
[*Il regarde la Princeſſe.*]
Tranquille dans le crime, elle ronfle en dormant.

ABUBEF, *s'éveillant, bâillant, & se frottant les yeux.*

Ah! cher Prince, c'eſt vous?

DILAZAL.

Oui, perfide.

ABUBEF.

Comment?

Je crois que contre moi votre bouche murmure.

DILAZAL, *ironiquement.*

J'ai grand tort en effet, & je vous fais injure.

ABUBEF.

Quelqu'un qui m'aimeroit auroit l'attention
De ſaiſir aux cheveux la belle occaſion:
Mais je vois en effet que c'eſt peine perdue
De reſter plus long-tems dans mon lit étendue.

[*Elle appelle ſes femmes.*]

Il faut donc ſe lever. Azina! mon jupon.

SCENE II.

DILAZAL, ABUBEF, AZINA, VAZIPOURS.

DILAZAL, *à part.*

O Ciel! me voir traiter comme un Colin tampon!

ABUBEF, *à ſes femmes.*

Mes chauſſettes, mes bas.

DILAZAL, *à part.*

La fureur me bourſouffle.

ABUBEF, *à ſes femmes.*

Mon pet-en-l'air, cherchez ma ſeconde pantoufle.

[*Au Prince Dilazal.*]

J'ai ſoupé, j'en conviens, avec votre Rival;
Mais vous ne devez pas m'en vouloir aucun mal:
C'eſt pour mieux déguiſer à ce Roi ſi barbare
Le coup que ma fureur aujourd'hui lui prépare:
Tu verras en ce jour l'effet de mes projets,
Tu verras, contre lui, s'armer tous ſes Sujets:
Ta naiſſance, pour eux, ceſſe d'être un myſtere;
Et tu vas remonter au Trône de ton pere.

DILAZAL.

Et pour mieux déguiſer vos deſſeins & vos pas,
Vous ſouffrez tous ſes ſoins, Madame, entre deux draps,
Qu'il ſe ſerve de vous, comme d'un cheval barbe?

ABUBEF.

Vous oſez ſoutenir à mon nez, à ma barbe,
Que ce monſtre eſt venu pondre dans votre nid?
Ah! j'atteſte le Ciel!...

DILAZAL, *ironiquement.*

Le ciel de votre lit.

ABUBEF.

Arrêtez, & ſongez, dans votre humeur jalouſe,
Que dans peu je ſerai peut-être votre épouſe.
Quelle preuve avez-vous d'un ſemblable forfait?

DILAZAL.

Le tapage indécent que votre lit a fait.

ABUBEF.

Voyez comme il défend ſa viſion cornue!
Il eſt cocu, dit-il, parce qu'un lit remue.

SCENE III.

RISSOLE, DILAZAL, ABUBEF, VAZIPOURS, AZINA.

VAZIPOURS, *à la Princeſſe.*

RIſſole, Pâtiſſier, voudroit vous aborder?

ABUBEF.

Qu'il paroiſſe à mes yeux.

RISSOLE, *à la Princeſſe.*

Puis-je vous demander,
Si du ſouper d'hier votre Alteſſe eſt contente?

ABUBEF.

Oui.

RISSOLE.

Le Cervelat?

ABUBEF.

Bon.

RISSOLE.

Et la Sauce?

ABUBEF.

Excellente.

RISSOLE.

Mais vous a-t-on, Madame, averti de ma part,
De ne pas employer les Biſcuits au haſard?

ABUBEF.

Ces Biſcuits ſont-ils ceux..... je frémis..... je
friſſonne,
J'entrevois des malheurs..... parlez, je vous l'or-
donne.

RISSOLE.

Par vos ordres, j'avois employé tout mon art
A faire deux Biſcuits de trois ſols moins un liard.
L'un étoit compoſé de mouches Cantharides,
Qui redonnent la force aux Amans invalides;
Dans l'autre dominoit l'opium & le pavot,
Qui font, par leurs vertus, dormir comme un ſabot.

AZINA.

Oui, je les vis hier, & dans une corbeille
Les ſervant au deſſert, j'ai cru faire à merveille.

RISSOLE.

Je connois leur pouvoir, c'eſt moi qui les ai faits,
Je répondrai toujours de leurs brillans effets.

ABUBEF.

Ne m'en dites pas plus, je vois tout le myſtere,
J'ai mangé par malheur, le Biſcuit ſomnifere,
Au Tyran eſt échu celui dont la vertu
Rétablit la vigueur d'un courage abattu.

AZINA.

Au deſſert vous dormiez ſur l'une & l'autre oreille.
Je vous ai miſe au lit, j'ai cru faire à merveille.

ABUBEF.

Cruelle! falloit-il me coucher à ſes yeux!
Auroit-il contenté ſes deſirs vicieux!

AZINA.

Il m'a donné de l'or; ſors, je te le conſeille,
M'a-t-il dit: j'ai ſorti; j'ai cru faire à merveille.

DILAZAL.

Enfin je conçois tout, & ce Biſcuit fatal
N'a fait que redoubler les forces d'un Rival.

ABUBEF.

Il n'en faut point douter; dans ſa fureur cinique,

Il a ſaiſi l'inſtant d'un ſommeil létargique ;
Je me fuſſe ſouſtraite aux ardeurs du méchant ;
S'il eût eu le Biſcuit de l'aſſoupiſſement ;
L'autre auroit embelli mes nuits enchantereſſes,
En excitant en vous d'amoureuſes proueſſes.
Le deſtin a voulu que ma précaution
Tournât, pour ton malheur, à ta confuſion.
Du bonheur d'un Rival, pour comble de miſere,
Tu fus, deſſous mon lit, témoin auriculaire ;
Donne-moi le trépas, & vange ton honneur
Du crime de mon corps, & non pas de mon cœur.

AZINA, *à la Princeſſe.*

Si j'euſſe ſu cela, j'euſſe éteint la chandelle,
Je vous aurois ſauvé cette douleur mortelle ;
J'aurois pu ſourdement vous couvrir de mon corps,
De ce Satyre en rut, ſoutenir les efforts,
La nuit tous chats ſont gris ; & mon cœur vous proteſte,
Qu'en dépit du Biſcuit, il auroit eu ſon reſte.

VAZIPOURS, *au Prince.*

Madame pourroit dire en cet événement,
Voilà comme les biens nous viennent en dormant.

DILAZAL.

O fatal quiproquo qui me déchire l'ame !
Eh ! bien, vous l'avez fait ſans le vouloir, Madame,
Vous êtes innocente, & j'en ſuis convaincu ;
Mais, malgré ces raiſons, en ſuis-je moins cocu ?

ABUBEF.

Non, vous l'êtes, Seigneur, rien ne vous en diſpenſe ;
Et pour mieux exciter votre ame à la vengeance,
Je vous dirai ſans ceſſe à toute heure, en tous lieux,
Qu'un rival dans mes bras a ſoulagé ſes feux ;
Ses mains ont profané cette gorge d'albâtre,
Sur ma lévre, il colla ſa lévre opiniâtre.
Quelqu'endroit, ſur mon corps, que vous puiſſiez chercher,
Vous n'en trouverez point qu'il n'ait oſé toucher.
Bien plus, qui vous a dit que dans ma létargie
Je n'aurai pas donné quelque ſigne de vie ?
N'allez point vous flatter ; vous croyez bonnement
Que pendant ſes tranſports j'étois ſans mouvement ;
Savez-vous le pouvoir qu'à ſur nous l'habitude ;
N'ayez à ce ſujet aucune incertitude :
Ce plaiſir partagé n'eſt qu'un plus grand plaiſir :
Vangez-vous : dans mon ſang baignez-vous à loiſir.

DILAZAL.

Devriez-vous tenir un ſemblable langage ?
Quoi ! loin de m'épargner une ſi triſte image,
Vous vous plaiſez, Madame, à m'en entretenir ?

ABUBEF.

Ah ! c'eſt pour mieux forcer ton bras à m'en punir.

DILAZAL.

Oublions, croyez-moi, cette fâcheuſe hiſtoire.

ABUBEF.

Je ne pourrai jamais l'ôter de ma mémoire.

DILAZAL.

Il le faut.

ABUBEF.

Non, non, non.

DILAZAL.

Pourquoi donc ?

ABUBEF.

Ah ! Seigneur,
Le coup eſt trop avant enfoncé dans mon cœur.

VAZIPOURS, *regardant à ſa Montre l'heure qu'il eſt, & dit à la Princeſſe :*

Le Roi viendra bientôt.

ABUBEF, *au Prince.*

Craignons ſa jalouſie,
Rentrez deſſous ce lit.

DILAZAL.

Quelque ſot qui s'y fie,
Vous dormiriez encore avec cet inſolent,
Ou vous pourriez, Madame, en faire le ſemblant.

ABUBEF.

Par ſes ſoupçons affreux l'ingrat me deshonore,
Si j'en ſouffre de toi, juge ſi je t'adore:
Derriere ce vitrage, à gauche, m'entends-tu?
Tu nous verras en ſemble, & ne ſeras point vu.
[*à ſes femmes.*]
Aux regards du Tyran? je veux qu'il ſe dérobe.
Cachez-le promptement.....

VAZIPOURS
Où?

ABUBEF.

Dans ma garde-robe.
[*Au Prince.*]
Je vais t'y retrouver, laiſſe faire à mon cœur,
Tu vas y recevoir le prix de ton ardeur.
Je t'ai donné deux fils; pour prouver que je t'aime,
Je ſçaurai t'y forcer à m'en faire un troiſieme.

DILAZAL, *en s'en allant dans la garde-robe.*
A travers ce rideau je verrai votre foi.
Madame, en lui parlant, ſongez que je vous voi.

[*Ils ſortent tous excepté la Princeſſe.*]

SCENE IV.

SCENE IV.

GASPARIBOUL, ABUBEF,

GASPARIBOUL, *en chemiſe, ſon manteau-Royal ſur le bras, en pantouſles, en bonnet de nuit, ſa culotte & ſes bas mis.*

SUrchargé des faveurs dont votre cœur m'accable,
J'ai voulu loin de vous, objet trop délectable,
Au ſortir de vos bras, goûter quelque repos.
Le ſommeil ſur mes yeux à verſé ſes pavots;
Mais quoique ſéparé de tout ce que j'adore,
Un ſonge à mes regards vous préſentoit encore;
De vos reins faits au tour, je touchois la blancheur;
Vos beaux yeux pétilloient d'une lubrique ardeur;
Ma Princeſſe veautroit ſon corps ſur ſa Ducheſſe,
Elle me laiſſoit voir ſa gorge de Déeſſe,
Dans ma laſciveté, j'étois à vos genoux,
Vous me diſiez, grand Roi, pour raiſon, levez-vous.
Je me leve tout droit, & dans mon trouble extrême

J'allois trop haut, trop bas..... mais vous avez
vous-même.....
Le plaiſir me réveille, & ne vous trouvant pas,
J'endoſſe promptement ma culotte & mes bas,
Et viens, tout échauffé de l'ardeur qui me preſſe,
Réaliſer mon rêve avec vous, ma Princeſſe.

A B U B E F.

Seigneur, de tant de biens mon eſprit eſt confus,
Vous en pouvez encor, mais, moi, je n'en puis
plus,
Mon ame à vos plaiſirs s'eſt trop aſſociée;
Je ſuis laſſe, il eſt vrai, mais non raſſaſiée;
Et vous verrez dans peu, ſans vouloir me flatter,
Si je recule ici, que c'eſt pour mieux ſauter.

G A S P A R I B O U L.

Il faut donc rengaîner juſqu'au fond de mon ame
Les preuves que j'allois vous donner de ma flamme;
Je ſerai toujours prêt : j'en jure vos beaux yeux,
Mon turban, mon amour, ma barbe & vos
cheveux,
Et quand vous voudrez voir l'effet de ma pro-
meſſe,
Vous enverrez un Page avertir Ma Hauteſſe.

ABUBEF.

Non, demeurez ici; je vous quitte un moment;
On m'attend là-dedans avec un lavement;
Je n'exige de vous que le tems de le prendre,

[*en soupirant.*]

Celui de le garder, & celui de le rendre;
Et je reviens bientôt près de votre Grandeur
Par de nouveaux plaisirs confirmer mon bonheur.

[*Elle va à la garde-robe.*

SCENE V.

GASPARIBOUL, *seul.*

DE mes rivaux jaloux puisqu'elle me distingue,
Je voudrois me changer en canon de seringue,
Ma bouche éprouveroit de charmantes douceurs
A lui pouvoir glisser ce bouillon aux deux sœurs;
Mais de ce lavement, tandis qu'on la régale,
Détaillons le bonheur de ma grandeur Royale.
Je fais très-bonne chere, & bois de bon vin vieux,
Je vous fais des cocus tout autant que je veux.
Mon Sérail composé de filles de tout âge,
Tous les premiers du mois me donne un pucelage.
A mon gré, je fais pendre un tel, ou bien un tel;
Il n'est point sur la terre un plus heureux mortel.

SCENE VI.

VAZIPOURS, GASPARIBOUL,

VAZIPOURS.

Avec ſes lavemens, la Princeſſe m'excéde,
Toujours la flûte ! ô Ciel ! je lui donne un remede,
Il entre bien d'abord ; tout ſuccede à mes vœux ;
Je pouſſe doucement ; mais un vent malheureux
Dans ſon ventre commence un horrible tapage ;
Il force tout obſtacle, il ſe fait un paſſage,
Repouſſe le canon, & l'envoye *ad patres*.
Par malheur, mon viſage étoit un peu trop près ;
Je n'en dirai pas plus, & vous ſentez le reſte.

GASPARIBOUL.

Parlez-moi de plus loin, car cette odeur empeſte.

VAZIPOURS.

Les derrieres des Rois, & ceux de leurs Sujets,
Sont égaux pour l'odeur, quand ils ne ſont pas nets.
Par ma bouche, Seigneur, la Princeſſe vous prie
De l'attendre en ces lieux tandis qu'elle s'eſſuie.

SCENE VII.

NADERI, GASPARIBOUL,

GASPARIBOUL, *à Naderi qui entre.*

Cette nuit, la Princeſſe a comblé mon amour;
Je prétends l'épouſer avant la fin du jour;
Mon Trône s'affermit avec cette alliance.
Admire à quel dégré j'ai porté la prudence,
Je crois qu'on ne ſauroit la pouſſer auſſi loin :
De me faire cocu d'avance j'ai pris ſoin;
Crois-tu qu'elle refuſe un ſemblable hymenée,
Après m'avoir donné vingt pains ſur la fournée ?

NADERI.

Dans tes Etats tu fis cocus, ſuivant ton choix,
Artiſans & Robins, & Nobles & Bourgeois.
De ces mêmes Etats il te faut faire Gille;
Tous ces cocus armés ſont Maîtres de la Ville;
Ils demandent ton ſang, pour te faire expier

L'honneur que tu leur fis de les cocufier.
De prudens Généraux conduiſent la menée;
A chaque Révolté, chaque charge eſt donnée,
Selon que le Conſeil eſt duement convaincu
Qu'il eſt de ta façon ou plus ou moins cocu.
Leur armée eſt complette, & ſe range en bataille;
Que pourras-tu tout ſeul contr'eux tous? rien qui vaille.
Chacun du cocuage arborant les couleurs,
L'un prend un poſte ici, l'autre là, l'autre ailleurs.
Du Sang Royal il reſte un Prince légitime,
Qu'on a ſauvé, dit-on, de ta rage ampliſſime;
Ce bruit de main en main s'eſt répandu par-tout,
Et tu n'es qu'un Bâtard de l'un à l'autre bout.
On te donne le nom de Cadet la Gingeole;
On te promet auſſi plus d'une croquignole;
Pour te faire rôtir, l'un réſure ſon gril,
L'autre gage percer ton auguſte nombril;
L'un veut à pair ou non épiler ta mouſtache,
Pour t'écorcher tout vif, l'autre éguiſe ſa hache.
Du genre du ſupplice ils ne ſont point d'accord,
Mais ils le ſont du moins pour conſpirer ta mort;
Il te faut déloger ſans tambour ni trompette,
Et prendre malgré toi la poudre d'eſcampette:
On a tenu conſeil pour tirer du canon,
Tout le monde a dit oui, perſonne n'a dit non.

Ta face vainement de colere ſe gonfle,
Ne nous endormons point lorſque le canon ronfle.
A la moutarde ici bien loin de t'amuſer,
Troques, troques; crois-moi, pour les mieux abuſer,
Ton beau manteau Royal, contre cette mandille;
Vivre eſt eſſentiel, & regner eſt vétille.
J'apporte ici deux ſeaux, une ſangle, un cerceau,
Il faut te déguiſer, Seigneur, en Porteur d'eau.

GASPARIBOUL.

Ce récit eſt trop long, ſi la fuite eſt preſſante,
Six Vers étoient aſſez, & tu m'en dis quarante.

Il ôte ſon manteau, & met la ſouguenille.

Quel revers!

NADERI.

Il eſt grand; je ne puis le nier.

GASPARIBOUL.

Tantôt j'étois Evêque, & me voilà Meûnier.

SCENE VIII.

LES GRANDS DU ROYAUME, LES GARDES DU ROI, LE PEUPLE, NADERI, GASPARIBOUL.

UN OFFICIER *de la Garde du Roi.*
(*s'adreſſant au Roi.*)

C'Eſt en vain pour nous fuir, que vous graiſſez
vos bottes,
(*à un Garde.*)
Attendant la priſon, mettez-lui les menottes.
(*appellant la Princeſſe par la porte vitrée.*)
Princeſſe! du feu Roi, faites-nous voir le fils;
Vous voyez des Sujets qui lui ſeront ſoumis.

GASPARIBOUL.

[*à Naderi.*]
Vois-tu, bourreau! vois-tu que ſans ton verbiage,
J'aurois eu le loiſir d'échapper à leur rage?

NADERI.

Je l'ai bien fait exprès, Seigneur, & chaque mot,
Par dégré, vous rendoit à chaque inſtant plus ſot.

Crainte, rage, douleur, effroi, déſeſpoir, larmes,
Frayeur, fureur, chagrin, tranſport, terreur, allarmes,
De vos regards émus, s'emparoient tour-à-tour,
Et votre ame, à mes yeux, ſe montroit à plein jour:
Je voyois allonger votre Royale face,
Et prenois grand plaiſir à voir votre grimace:
Vous allez, de malheurs, ſans ceſſe être aſſailli,
Et vos pieds, à la fin, ſont dans le margouilli.

SCENE IX & derniere.

ABUBEF, DILAZAL, GASPARIBOUL, NADERI, VAZIPOURS, AZINA, RISSOLE, *Les Grands du Royaume, les Gardes du Roi, & le Peuple.*

ABUBEF.

LE Tyran n'eſt plus Roi, Peuple, voici le vôtre;
Et voilà tôt ou tard, comme un clou chaſſe l'autre.

Tout le Peuple & les Grands, fléchiſſent le genou devant DILAZAL, *pour témoigner qu'ils le reconnoiſſent pour leur Roi.*

DILAZAL, *à la Princeſſe.*

Je régne donc enfin! c'eſt le prix de vos ſoins;
D'un cœur reconnoiſſant, qu'ils ſoient tous les témoins;
[*au Peuple.*]
Je l'épouſe à vos yeux, ſans nulle ſimagrée,
Elle m'a fait deux fils d'une ſeule ventrée;
Peuple, conſentez-vous qu'ils ſoient légitimés?

CHŒUR DU PEUPLE.

Nous les adorerons comme vous les aimez.

GASPARIBOUL, *ſe parlant à ſoi-même.*

Me faudra-t-il aller du Trône à la Potence ?

DILAZAL.

De ce Tigre infernal, prononçons la Sentence.
[*à Gaſpariboul.*]
Pour prix de tes forfaits, tu t'attends à la mort ;
Mais ma haine te garde un plus funeſte ſort.
[*à ſes Gardes.*]
Qu'on ſépare de lui ce don de la Nature
Qui ſert à fabriquer notre humaine ſtructure ;
C'eſt par cet endroit-là qu'il nous offenſa tous,
Qu'on extirpe ce bien dont il fut ſi jaloux ;
De ſa poſtérité qu'on tariſſe la ſource.
Que pour lui, le bourreau, ſoit un coupeur de bourſe.
Qu'une cage de fer ſoit ſon appartement ;
Qu'au chevet de mon lit, il voye inceſſamment,
Dans mes draps, dans mes bras, cette jeune Princeſſe
Que je veux accabler du poids de ma tendreſſe ;
Que privé de plaiſirs, il regrette à jamais,
Et tous ceux qu'il a pris, & tous ceux qu'il a faits.

[*On emmène le Tyran.*]

ABUBEF.

Que j'approuve, grand Roi, cette ſage conduite!
Vous avez bien trouvé la peine qu'il mérite.
Travaillez ſans relâche à ce grand châtiment;
Puiſſions-nous le punir, Seigneur, à tout moment.
Trop heureuſe en cela d'être votre complice,
Je brûle de vous voir commencer ſon ſupplice.

DILAZAL.

Oui, nous allons ſonner cet amoureux tocſin.
[*à part.*]
Que la vengeance eſt douce à l'eſprit féminin!

DIVERTISSEMENT.

Quatre Chaudronniers amènent le Tyran dans une cage de fer, le nouveau Roi chante le couplet ſuivant, adreſſant la parole au Peuple.

DEvant lui que chacun paſſe,
En ôtant ſon caudebec;
Chantez-lui de bonne grace,
En faiſant ſalamalec;
Mi mi, fa ré mi,
Chantez, mon petit,
Mi mi, fa ré ſol,
Chantez, Roſignol.

Il ſe fait une marche comique autour de la cage, & l'on chante en Chorus, Mi mi fa ré mi, *&c.*

LA PRINCESSE, *au Tyran.*

Cette nuit, d'un grand courage,
Tu tranchois du franc moineau;
Mais un ſi joli ramage
Pour jamais eſt à veau-l'eau:
Mi mi, fa ré mi, &c.

On danſe.

Une des Confidentes de la Princeſſe.

Il n'a pas ſujet de rire
Dans l'état où le voilà :
On a beau faire & beau dire,
Jamais il n'entonnera,
Mi mi, fa ré mi, &c. *On danſe.*

La ſeconde Confidente de la Princeſſe, au Parterre.

Voici la fin de la piéce,
Notre Auteur bien inquiet,
Du fond de ſon cœur adreſſe
Cette priere au ſifflet,
Mi mi, fa ré mi,
Dormez, mon petit,
Mi mi, fa ré ſol,
Dormez, Roſſignol.

NADERI, *au Parterre.*

Mais, Meſſieurs, ſi ſon ouvrage
Trouve grace devant vous,
Prouvez-lui votre ſuffrage,
En répétant avec nous,
Mi mi, fa ré mi,
Chantez, mon petit,
Mi mi, fa ré ſol,
Chantez, Roſſignol. *On danſe.*

FIN.

SIROP-AU-CUL,
ou
L'HEUREUSE
DELIVRANCE,
TRAGÉDIE
Héroï merdifique.

Par Mr. ***
Comedien Italien.

Prix 24.s

Au Temple du Gout.

AU LECTEUR.

SI l'Hiſtoire, Lecteur, du Roi Sirop-au-cu,
Par faute de bon ſens n'a pas l'art de vous plaire,
Sans rien précipiter goutez-en la matière,
Et puis permis à vous d'en torcher votre cu.
Mon but eſt d'amuſer en voulant me diſtraire,
Si c'eſt perdre mon tems, c'eſt du tems de perdu;

AUX AUTEURS.

PAr de grands mots ſans fin, par des phraſes obſcures
Aujourd'hui les Auteurs peignent le ſentiment.
Abjurant du bon ſens les expreſſions pures,
Le cœur de leur Héros leur ſert de fondement.
Si d'un grand Conquérant ils chantent la victoire,
Il ſemble qu'à leurs vers ils doivent ſa valeur.
C'eſt au goût, au ſeul goût qu'il faut borner ſa gloire,
L'humilité toujours fut l'écueil de l'erreur,
De ces deux qualités je fais mon avantage,
Et par-là mon ſuccès eſt brillant, & certain;
Si l'on ne fait ſentir le but qu'on enviſage,
On rend alors ſon temps infructueux & vain.
Que cet avis ſaillant vous ſerve de lumière,
ICARE fendit l'air, ICARE fit le ſaut.
Le cul de mon Héros m'a ſervi de matière;
Auteurs à ſentimens, ne montez pas plus haut.

NOMS DES ACTEURS.

SIROP-AU-CUL, ou SIROP-AU-CU, Roi de Merdenchine.

ÉTRONIE, Amante de Sirop-au-Cul, Fille d'Étronius Roi détrôné par Saligot, & réfugié à la Cour de Sirop-au-cul.

CURIDÉ, Confidente d'Étronie.

DÉGOUTANT, Capitaine des Gardes de Sirop-au-cul.

MORVENBOUCHE, Confident de Sirop-au-cul.

MERDENCOUR, Ambaſſadeur du Roi Saligot.

PÉCORUS, SCAVANTINET, BARBARISME, ARTICHAUD, } Médecins & Grands du Royaume.

COULŒUVRE, Apoticaire.

CHIANT-LIT, CUBRENEUX, GALENMAIN, NÉ-POURRI. } Gardes.

La Scène ſe paſſe dans la Merdenchine au Palais de Sirop-au-cul.

C'eſt de cette Ville d'où vient le muſc.

SIROP-AU-CUL
OU
L'HEUREUSE DELIVRANCE;
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CUL, PECORUS, SÇAVANTINET, BARBARISME, ARTICHAUD.

GARDES.

En levant le rideau, on voit Sirop-au-cul ſur une chaiſe percée, qui foire abondamment, il eſt habillé à la Romaine, mais ſans culotes comme les Ecoſſois. Les quatre Médecins ſont le cercle aſſis autour du Roi.

SIROP-AU-CU,

Sur ſa chaiſe percée, & dont la chemiſe eſt toute embrenée.

CE n'eſt point, mes amis, en Héros téméraire,
Qu'acceptant le Cartel d'une ſanglante
Guerre,

J'ai fait voir la valeur de mon bras triomphant.
Pour maintenir la paix chaque jour étouffant
De trop juſtes raiſons dont murmuroit ma flamme,
Je feignois d'ignorer la honte d'une trâme,
Dont le Roi Saligot en vil uſurpateur
Prétendoit ſe noircir. Étronie en ſon cœur
Allumant le flambeau d'un Amour fantaſtique,
Ce Roi pour faire agir ſa noire politique,
Par le brillant de l'or couvrant ſes attentats,
Séduiſoit mes ſujets au ſein de mes états,
Et ne pouvant de gré poſſéder la Princeſſe,
Il voulut par un rapt l'ôter à ma tendreſſe.
Son Pere détrôné par ce Prince inhumain,
Triſte-jouet des Dieux vit la flamme à la main,
En un jour malheureux renverſer ſon Empire,
Accablé ſous le faix du plus cruel martyre,
Étronius fuyant, trouva dans mes Etats,
Un refuge aſſuré ſous l'appui de mon bras.
Vous ſçavez de quels feux mon ame fut ſaiſie
A l'éclat des attraits de ſa fille Étronie,
Dont le cœur enflammé de la même vigueur,
Conſentit à l'hymen d'où dépend mon bonheur.
Je touchois au plaiſir ; le juſte Ciel me l'ôte.
Eh ! qu'à bon droit on dit, il compte ſans ſon hôte;
J'ai compté ſans le mien, Sirop au cu vainqueur,
N'en éprouve pas moins le comble du malheur;
Je viens de remporter une grande Victoire,
Mais quels ſont des Lauriers entés ſur une foire !
D'un Etat floriſſant à peine l'héritier,
Je régne, je triomphe, & ne fais que chier.
Je me ſens diſtiler ainſi que la matière,
Et ſans votre art divin je ferme la paupiere.
Sur vos heureux talens j'oſe me raſſurer.

Ah ! ſans perdre de tems faites-les opérer.
Vous avez, Pecorus, toute ma confiance,
J'ai dans Sçavantinet un homme d'éloquence,
Barbariſme lui ſeul a grand ſoin de mes dents,
Et la cour, d'Artichaud, admire les talens,
Ainſi quatre Docteurs pleins de ſens & lumiére
Vont ſans doute arrêter ma farouche matiére ;
Qui ne reſpectant point ſon Roi Sirop-au-cu ;
Ne couleroit pas mieux, s'il eût été vaincu.
Mettez, s'il faut, vos nés pour boucher la goutière,
Qui ſans ceſſe coulant élargit mon derrière,
A tel point que la mort me peut faire à vos yeux,
Si Dieu n'y met la main, rejoindre mes ayeux.
Employez de votre art le grave miniſtère.

SCAVANTINET.

Nous allons à l'inſtant, Grand Roi, vous ſatisfaire.
La volonté des Rois eſt un ordre des Dieux,
Et toujours les Lauriers ſont émanés des Cieux,
Ils nous ont en ce jour accordé la victoire,
Vous voilà triomphant, mais vous avez la foire.
Quelle honte, Seigneur, ſi vous chiez toujours,
Quel échec à l'Etat, à vous, à vos Amours.
Votre mal eſt un traître, il faut que je le diſe,
Sçavantinet, Seigneur, vous parle avec franchiſe.
Mais nous romprons le cours d'un deſtin ſi fatal ;
Daignez nous détailler la ſource d'un tel mal.
Pour votre guériſon il faut nous en inſtruire.

SIROP-AU-CU.

Je ne puis ſans rougir, mes amis, vous le dire,

La crainte pour les Rois eſt un crime odieux,
Et pour avoir tremblé je ſens en ces bas lieux
(Portant la main à ſon derrière.)
Qu'il eſt un Ciel vangeur, mais pourtant trop ſévère,
Et je dois le blâmer de chercher mon derrière.
Il eſt vrai que c'eſt-là que la peur me ſaiſit,
Et le trou de mon cul en devint ſi petit
Que j'en crus à l'inſtant avoir perdu l'uſage.
Qui peut ne pas trembler à l'aſpect du naufrage!
J'étois bien réſolu de braver le trépas,
Mais la peur de mourir l'emporte en pareil cas,
Et dans un même inſtant par un effet contraire
Je reſſerrai le cul, & lâchai le derrière;
Le dernier prévalut, & ſans ceſſe foirant
Je vainquis tout foireux, & foire triomphant:
Vous ſentez de mon mal la ſource, & l'origine.

PECORUS,

Si vous n'étiez foireux, vous en avez la mine.
Et ſans nous l'avoir dit nous l'aurions vû d'abord.
Notre art à vous guérir, par un ſublime effort
Va vous manifeſter juſqu'où va ſa puiſſance:
C'eſt trop peu de ſentir, il faut de l'évidence.
Daignez donc, Grand Vainqueur, tourner votre Ponent,
Et vous aurez dans peu quelque ſoulagement.

Sirop au cul tourne le derriere, s'appuye ſur ſa chaiſe percée, on met le pot de chambre fort proprement ſous lui, les quatre Médecins leurs lunettes ſur le nez regardent attentivement, & de très-près la matiére couler. Ce qui fait un coup de Théâtre très-brillant.

Après un aſſez grand intervalle de ſilence & d'attention.

ARTICHAUD.

J'apperçois un gluant à travèrs la matière,
Qui dénote une humeur récalcitrante altiére....
Au Roi.
Nous pouvons à l'inſtant, Seigneur, vous l'arrêter,
Mais il eſt dangereux de rien précipiter,
Et je ſerois d'avis d'attendre une quinzaine.

SIROP-AU-CUL, *ſe retournant avec impétuoſité.*

Que le Diable, Artichaud, mille fois vous entraîne,
Si pour me ſoulager, il n'eſt un prompt effort,
Dans une heure au plûtard Sirop-au-cul eſt mort.
Si vous ne ſentez rien, ce n'eſt pas de ma faute.

BARBARISME.

Le Roi ſe remet à la même poſture que ci-devant, les Médecins comme auparavant regardent attentivement la matière couler.

Sire, remettez-vous, nous remarquons dans Plaute,
Que ſouvent le hazard, *cet arbitraire du ſort*,
Fait triompher le foible, & ſuccomber le fort.
Mais ſon ſecours ici nous ſeroit inutile.
Il faut purger le ſang, détacher cette bile,
Qui ſe précipitant avec rapidité,
Peut cauſer aux poulmons de la ſéroſité.
Le mercure apprêté nous ſera néceſſaire
Pour que dans l'inteſtin ſe cuiſe la matière,
Car vous voyez qu'à cru ces glaires ſont pouſſés.

Sçavantinet laiſſe ici tomber ſes lunettes dans le pot de chambre. Il les ramaſſe avec dextérité, les

eſſuye proprement à ſa cravate, & les remet ſur ſon nez. Tout cela ſe fait en parlant.

SCAVANTINET.

Qu'en termes éloquents ces mots ſont énoncés.
On ne peut mieux parler que vous venez de faire;
Mais pour rendre l'avis encore plus ſalutaire,
Faiſons ce qu'en tel cas ont fait tous nos Docteurs.

Les Médecins délayent avec leurs doigts la matière qui eſt dans le pot de chambre, & avec gravité la goûtent par trois fois.

SCAVANTINET, *au Roi qui ſe remet ſur ſa chaiſe.*

Que votre cul Royal, Sire, appaiſe ſes pleurs;
Un heureux dénoûment va finir le miſtère,
Nous n'avons plus beſoin que d'un Apotiquaire;
Il va vous apporter nos verjus, nos ſirops,
Et le mal partira bientôt, *ad inferos.*

Les Médecins ſortent.

SCENE II.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, *qui entre.*

SIROP-AU-CU.

MOrvenbouche, parlez, d'où me vient la victoire
Qui ſignale en ce jour ma valeur & ma gloire?
A qui dois-je le fruit de ce ſang répandu
Qui couvre de Lauriers le grand Sirop-au-cu?

Car, ſi j'en ſçais un mot, que le Diable m'emporte.

MORVENBOUCHE.

D'abord à vous ſervir mon ardeur fut ſi forte,
Que ne connoiſſant plus ni périls ni tourmens,
Je piquai mon cheval qui prit le mord aux dents.
Ah, qu'il s'eſt ſignalé ! qu'il a bien fait connoître
La valeur d'un ſujet qui combat pour ſon maître!
On auroit dit qu'un Dieu guidoit cet animal.
(Qu'un inſtant fut, hélas, à Saligot fatal !)
Inéxorable aux cris, pourſuivant ſa carrière,
Il abbat l'ennemi, le couvre de pouſſière ;
Saligot veut en vain rappeller ſes ſoldats :
La peur ſaiſit les uns, & de leur propre bras,
Les autres aveuglés, ſe renverſent par terre.
Mon cheval animé d'une juſte colere
A travers l'Ennemi retraverſe le Camp
Qui devint & d'horreur, & de carnage un champ
Si triſte à l'Ennemi, pour vous ſi plein de gloire
Que mon cheval lui ſeul mérite la Victoire.
A la fin mon cheval n'eut plus le mord aux dents,
Et le combat finit, faute de combattans.

SIROP-AU-CU.

Le hazard va plus loin ſouvent que la prudence.
Mais le Ciel fait toujours briller ſa providence.
Vous êtes le Héros que portoit l'animal
Et je vous dois le prix qu'a gagné le cheval.
Les Dieux dans leurs deſſeins ſont tous impénétrables !
Eh ! qu'importe à quel bras nous ſoyons redevables !
Les Prodiges jamais n'appartiennent qu'aux Dieux,

Et grace à leur faveur je ſuis victorieux.
Tu recevras le prix qu'on doit à la vaillance;
Et déſormais en toi je mets ma confiance.
Le premier ſoin des Rois eſt de récompenſer.

MORVENBOUCHE.

Vous êtes dans l'erreur, c'eſt trop vous abuſer;
Sire, jamais poltron n'aura frayeur plus forte;
Mon cheval m'emporta, mon cheval me rapporte;
Morvenbouche ſans lui n'eût-jamais reparu.

SIROP-AU-CU.

Qu'entens-je, juſte Ciel! l'ai-je bien entendu?
Ce que tu me dis là peut-il être croyable?

MORVENBOUCHE.

Pardonnez-moi, grand Roi, j'eus une peur de Diable.

SIROP-AU-CU.

Peut-on trembler ſi fort ſans faire le plongeon?

MORVENBOUCHE.

Je me tenois, Seigneur, preſqu'auſſi droit qu'un jon.
Sire, un bon Ecuyer ne tombe point par terre;
Mais il falloit un cul auſſi dur qu'une pierre
Pour ne pas ſucomber en un pareil aſſaut.

SIROP-AU-CU.

Morvenbouche, mon cul plus que le tien eut chaud.
Va, ma timidité ſert d'excuſe à la tienne.

MORVENBOUCHE, *avec ſurpriſe, & chaleur.*

Sire, vous m'annoncez une fâcheuſe antienne.

Je croyois qu'un grand Roi ne dût jamais trembler.
Ah ! quels remords pour vous me viennent accabler !
De quel œil voulez-vous que l'Univers contemple
Un Roi dont la valeur lui doit servir d'exemple ?

SIROP-AU-CU.

Vos fureurs ne sont pas une régle pour moi,
Vous parlez en soldats, je dois agir en Roi.
On punit un sujet qui fait le petit maître,
Que la crainte saisit,& qui n'est plus qu'un traître.
Mais un Roi que le Ciel rend digne de ce rang
Pere de la patrie, il tremble pour son sang.
Eh, pour qui bien souvent frissonne-t-il dans l'ame !
Pour des sujets ingrats que l'intérêt enflâme,
Qui laisseroient passer l'Etat en d'autres mains,
S'ils ne combattoient pas pour leurs propres destins.
Morvenbouche, apprenez cette sage maxime,
Il est dans la frayeur une vertu sublime ;
Il faut pour mettre un frein à la témérité
Prendre avis à propos de la timidité.
Charles XII. eût été le second Alexandre
S'il eût, tremblant un peu, voulu moins entreprendre.
Sçachez mettre à profit cet avis important,
Et me laissez en paix entendre Dégoutant.

SCENE III.

SIROP-AU-CU, DEGOUTANT,

Qui entre avec tant de précipitation que le Roi se leve, & se prête par-là à la situation de se laisser baiser le derriere.

DEGOUTANT.

AH! Seigneur, pénétré d'une allégresse entiere.
Souffrez que mille fois, j'embrasse ce derriere
Où du Ciel à nos yeux éclatent les faveurs,
Et qui sera l'Autel où désormais nos cœurs
Viendront en holocauste offrir au Diadême.
Nos vœux pour un Héros qu'on respecte & qu'on aime.

En prenant le pot de chambre.

O Jus trois fois divin, qui faites le bonheur
D'un Peuple triomphant, d'un Roi plein de valeur!
C'est à vous que mon nez rend un sincere hommage.

Il remet le pot de chambre.

Oui, Seigneur, apprenez le brillant avantage
Que l'Etat a reçû de votre cul foirant.
Dès le premier signal il fut en mouvement.
Vous fites aussi-tôt, Grand Roi, peter la bombe,
Qui fut de l'ennemi la défaite, & la tombe.
Les Dieux font triompher le Mortel à leur choix!
Vous me dites alors *du ton sacré des Rois :*

Ah! mon cher Dégoûtant, ſoûtiens-moi, j'ai la foire.
Qui l'eût crû ? qu'elle fût le ſceau de la victoire ?
Sans votre foire, hélas, l'Etat étoit perdu,
Car c'étoit perdre tout, perdant Sirop au-cu.
Vous ſavez qu'à l'inſtant on nous livre bataille,
Moi-même je vous mis derrière une muraille;
Vous faiſiez pour chier de louables efforts,
Mais le bruit des Canons en cauſa de ſi forts
Que le mur écroula; votre auguſte Perſonne
Ne pouvant reculer, jure, fulmine, tonne.
J'admirai dans l'inſtant, ô prodige des Cieux,
Que vous ne reculez que pour en ſauter mieux.
Dans le même moment oubliant votre foire,
Vous courutes au champ où vous guidoit la gloire,
Mon intrépidité veut y ſuivre ſon Roi,
Je vous vois auſſi-tôt à deux cent pas de moi,
Et pour comble d'horreur en cet inſtant terrible
Mon cheval abbatu vous rendit inviſible.
Je reprens un relais, je cours comme un démon,
Et S. George cent fois plus que moi, rodomon
N'eût fait en ce moment que de l'eau toute claire.
Qui prétend m'arrêter eſt renverſé par terre :
Je ne pus retrouver la trace de vos pas.
J'appris avec effroi par un gros de Soldats,
Que ſans de prompts ſecours pour vous auxiliaires,
Vous étiez menacé d'avoir les étrivieres.
Ma prudence à l'inſtant ſignala ma valeur,
Et me fit ſeconder ma trop juſte fureur.
Chiant-lit le premier m'apporta la nouvelle
Qui fit donner l'eſſor à mon généreux zele.
Cubreneux découvrit la foire de ſon Roi,

Galenmain côtoya la route ſans effroi,
Et ce fut Né-pourri qui d'un recit ſincere
Me dit que Saligot écumant de colere
Inſtruit que tout fougueux vous étiez dans ſon camp,
Jugeant que vous auriez du ſecours ſur le champ,
Pour arrêter l'effet de cette prévoyance
Avoit adroitement, (je fremis quand j'y penſe!)
Sur vos traces placé des dogues affamés
Qui fumant de carnage, à la proye animés
Devoient par cette ruſe effacer le paſſage
Où j'ai fait ſuccomber ſa dangereuſe rage:
Car un Dieu qui vouloit éterniſer nos noms
Y fit au même inſtant croître des champignons,
Qui nous guidant tout droit vers la Tête ſacrée,
A notre noble ardeur ſervirent de trophée.
Il étoit temps, ma foi, Saligot nous tenoit,
Et pour vous étouffer ce Roi vous embraſſoit.
Ce fut là que l'on vit une terrible affaire!
Alternativement nous nous jettons par terre,
Saligot contre moi tourne alors ſa fureur,
Et d'un ton menaçant me dit avec aigreur,
Les Dieux te puniront ſi tu pourſuis la gloire;
Et moi je lui réponds, certain de la victoire,
S'ils demandent mon ſang, ils le verront couler:
Mais la brêche eſt l'autel où l'on doit m'immoler.
Je le frappe auſſi-tôt, il tombe à la renverſe,
Intrépide je cours, je vôle, je m'empreſſe,
Et faiſant le devoir d'un ſujet, d'un ami,
La victoire éveilla mon Prince évanoui,
Que peu s'en eſt fallu que Saligot lui-même
Ne devînt l'inſtrument de ma valeur extrême
Car le tems que je mis, Sire, à vous ſecourir

Fit ſeul que de vos fers je ne pûs le couvrir,
La fuite lui devint un ſecours néceſſaire,
Et les Dieux ont pris ſoin de terminer l'affaire.

SIROP-AU-CU.

C'eſt aſſez, Dégoûtant, je te fais mon égal.
Ton récit adoucit la moitié de mon mal.
Vous, Gardes, approchez, recevez vos ſalaires;
Et ſi mon mal au cul ne me cauſe la mort
Votre Roi vous fera bientôt uu autre ſort.

A Dégoûtant.

J'attens mes Medecins & mon Apotiquaire :
Qu'il plaiſe aux Immortels de guérir mon derriere:
La Princeſſe languit de ſon brûlant amour,
Et de ma guériſon elle attend l'heureux jour....
Mais tu ne me dis pas comment va ton ulcére ?

DEGOUTANT.

Il eſt crevé, Seigneur, dans le fort de la guerre.

SIROP-AU-CU.

Quelqu'ulcére ſansdoute eſt crevédansmon corps.
Car j'y ſens à coup ſûr de violents tranſports.
Allons prier les Dieux d'appaiſer cette criſe,
Et j'irai, s'il leur plaît, mettre une autre chemiſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, DEGOUTANT, GARDES.

Sirop-au-cu entre la main ſur ſon derriere comme pour ſe retenir juſqu'à ce qu'il ſoit ſur le pot de chambre, & ne laiſſe pas d'embrener le Théâtre.

SIROP-AU-CU, *ſur ſa chaiſe percée.*

JE crains que de l'État le ſuprême bonheur
Ne ſoit pour votre Roi le comble du malheur.
Les Dieux ſont fait ainſi ! pour nous leur providence.
Puiſe en l'obſcurité ſa divine exiſtence ;
L'oracle a pourtant dit qu'un heureux dénoûment
De l'Univers entier feroit l'étonnement,
Et je ſens redoubler du mal la violence.
Éprouvons des Docteurs la profonde ſcience.
Eh ! que me ſerviroit l'honneur d'avoir vaincu
S'il falloit au tombeau mettre Sirop-au cu.
Il eſt beau de régner, mais il eſt beau de vivre :
La gloire du trépas dont un Héros s'enyvre

A l'exemple des Dieux doit animer les Rois :
Si comme eux immortels ils revivoient deux fois.
D'ailleurs un beau trépas n'eſt jamais qu'à la Guerre.
Que me diroient les morts d'être mort du derriere ?
Je veux quand je mourrai, braver en vrai ſoldat
Les périls attachés au ſalut de l'État.
à un Garde.
Faites entrer les Grands, & mon Apoticaire ;
Je prévois que mon mal a beſoin de cliſtere ;
C'eſt languir trop longtemps en ces tourmens affreux,
Si je ne ſuis guéri, j'en jure, c'eſt fait d'eux.

SCÉNE II.

LES QUATRE MÉDECINS ; COULŒUVRE, *la Seringue en main.*

(*Les Acteurs précédens.*) *Deux petits valets apportent un réchaud avec un poëlon plein d'eau qui chauffe, & quantité de bouteilles.*

SIROP-AU-CU.

JE vais donc, mes amis, éprouver un chef-d'œuvre ;
Avec dextérité gouvernez-moi, Coulœuvre.
J'aime à vous contempler l'inſtrument en vos mains ;
Vous êtes un Héros l'effroi des culs humains ;
Mais ſoit votre grand art, votre eſprit, ou vos graces,

Je ſens déjà le mien prêt à vous rendre graces.
Voyez, examinez, allons, qu'attendez-vous?

COULŒUVRE.

J'attens l'ordre, Seigneur, pour me mettre à genoux. (*en montrant les Docteurs*)
Voilà mes ſouverains, que leur bouche prononce.

BARBARISME.

Coulœuvre, taiſez-vous, voilà notre réponſe;
Faites chauffer vos eaux ſans ſcandale, ſans bruit,
Le tems, en bavardant, ſe paſſe, & l'heure fuit.
(*au Roi.*)
Nous avons réfléchi ſur votre maladie,
Et la ſource du mal eſt à fond définie.
De pere en fils, Seigneur, nous connoiſſons vos culs,
Et nous avons jugé, en faiſant nos calculs,
Que ce mal vient un peu de votre négligence.
Il ne s'eſt vû jamais autant d'extravagance.
Qu'a produit votre cul & ceux de vos ayeux!
Sans relâche occupans & nos nez & nos yeux
Ils ne pouvoient chier; & vous foirez ſans ceſſe.
Ces deux extrémités nous mettent en détreſſe.
Nous vous eſtimons fort, Grand Roi Sirop-au-cul,
Mais ſi l'on m'en croyoit, on vous coudroit le cul.
C'eſt, pour vous bien guérir, l'infaillible remède.

SIROP-AU-CUL.

Si c'eſt là votre avis, le Ciel me ſoit en aide,
Jamais le cul du Roi ne ſe verra couſu;
Et j'aimerois plûtôt que tu fuſſes pendu...
Artichaud, prononcez,

ARTICHAUD.

Je penſe le contraire.
Je voudrois vous ouvrir encore plus le derriere,
Quand tout ſeroit ſorti, vous n'auriez plus de mal,
Et votre cul pour nous ne ſeroit plus bannal.

SIROP-AUCU.

En vous faiſant tous deux jetter par la fenêtre
Voulez-vous éprouver que je ſuis votre maître?
Comme Roi cependant je retiens mon couroux;
Mais vous, cher Pecorus, dites, qu'en penſez-vous?

PECORUS.

Qu'ils parlent ſans bon ſens, ſans goût, & ſans lumière!
A-t-on jamais d'un Roi vû coudre le derriere;
Ce ſeroit enfermer les Brebis & le Loup,
Et vous porter, Seigneur, un trop ſenſible coup.
Cicatriſer le trou de ce foireux derriere
Choqueroit le bon ſens, & la nature entière.
Votre foire eſt de peur une digeſtion.
Et du Ciel en courroux une punition.
C'eſt à nous que les Dieux ont commis la puiſſance
D'apporter *per malum malo* de l'indulgence,
Ainſi pour vous guérir réfutant leurs avis,
A mes déciſions, Grand Roi, ſoyez ſoumis;
Sur le bout de mes doigts je ſçais la Médecine:
Toujours il faut du mal aller à la racine:
Votre cul entêté diſtilera toûjours
Si mes avis ſuivis n'en arrêtent le cours.
* Notre adreſſe, & notre art à vous ouvrir le ventre,

*Le Roi fait ici des contorſions de rage épouventables.

Doit nous montrer du mal & la ſource, & le centre
Vos boyaux par nos mains ratiſſés proprement
Seront mis à vos yeux dans un baſſin d'argent,
Et preſſés comme il faut, expulſant la matière,
Nous mettrons en état vous & votre derriere.
Que dites-vous, Grand Roi, de ce Conſeil d'ami ?

SIROP-AUCU.

Que comme un roitelet vous me traitez ici,
Et que je ſuis ſurpris de votre impertinence.....
Autant que je l'ai pû, j'ai gardé le ſilence ;
Mais vous ne ceſſez point de révolter mon cu ;
Parlez, connoiſſez-vous le grand Sirop-au-cu ?
Savez-vous que mon front couvert du diadême
Produit de mes Ayeux & la fleur & la crême,
Que ſi tous les foireux ſe trouvoient en vos mains,
Il faudroit éventrer les trois quarts des humains ;
Pour me traiter ainſi, va-t-en à tous les diables.

SCAVANTINET.

Sire, appaiſez vos cris. Vos Ayeux redoutables
Conſtipés, ou Foireux n'en ont pas moins vécu,
Et toujours ſur leurs maux nos ſoins ont prévalu.
Tout ce qu'ont prononcé ces Docteurs mes confreres
Eſt pour donner l'eſſor à leurs goûts, & lumieres.
Nous autres Médecins nous nous contrarions.
Pour donner plus de poids à nos déciſions.
Il arrive ſouvent que dans pareille affaire
De tous nos beaux diſcours nous faiſons le contraire,
Et le malade eſt ſûr qu'après tant de combats

Le remède ordonné le ſauve du trépas ;
Il creve bien ſouvent malgré notre ſcience,
Mais il va chez les morts rempli de confiance
Que le remède opére en le faiſant mourir,
Et l'on voit de notre art le germe ſe nourrir
De façon que les morts en ſortant de la vie
Ignorent qu'en mourant elle leur ſoit ravie ;
Il eſt de certains maux où notre art n'agit point.
Quoique certains du fait, nous parlons ſur ce point
Comme ſi ces grands maux ne fuſſent que chimere,
Car nous n'en ſentons rien. C'eſt ce qu'ont voulu faire
Ces trois grands Médecins dans leurs ſavants diſcours.
Mais les remédes vains ſont toûjours les moins courts.
Je ſerois donc d'avis, laiſſant la faribole,
Que vous fiſſiez, Seigneur, un tour de caſſerole.
Pour tous maux aujourd'hui c'eſt un remède ſûr ;

(*Aux Medecins.*)

Comme ignares parfaits, vous m'allez dire,

(*Cur ?*)

En voici la raiſon, écoutez, je vous prie ;
De la maſſe du ſang vient toute maladie ;
Sans ceſſe notre Roi ſoire comme un perdu,
Sans contredit, Meſſieurs, c'eſt un ſang corrompu.
Le Roi goûte bien mieux cet avis ſalutaire ;
Je crois de bonne foi qu'on ne ſçauroit mieux faire.

Sire, vous m'entendez, qu'en penſe votre cul?

SIROP-AU-CU.

Que quand Caligula fit ſon cheval Conſul,
Il avoit ſes raiſons d'en enrichir l'hiſtoire
Et que cet animal méritoit cette gloire:
Que s'il avoit connu mes bavards Médecins
Il les eût envoyés s'exercer aux moulins.

SCAVANTINET.

Nous allons à l'inſtant vous laver le derrière,
Et par d'autres moyens châtier la matière.
Coulœuvre, ſongez bien à votre fonction
Et préparez d'abord une décoction.
Approchez-nous cette eau qui doit être aſſez chaude....

Les Medecins lui frottent le cul avec de l'eau bouillante.

Guériſſons donc ce cul qui trop longtems nous fraude...

SIROPAU-CU.

Ah, Docteurs, c'eſt trop chaud, attendez un inſtant.

SCAVANTINET *continuant.*

La Faculté le veut, ſupportez ce tourment.
Nous voulons effrayer par-là cette matière....

SIROP-AU-CU.

Beau ſecret, par mon chef, de brûler mon derrière.

SCAVANTINET *ſans écouter le Roi, continue.*

Nous ſçaurons la forcer de ſortir à propos,

Et de rendre ce cul moins gailiard, mais diſpos.
(à Coulœuvre.)
Donnez ce lavement qu'on vous a dit de faire.
Le Roi préſente ſon derrière & on le fait retourner.
Nous avons depuis peu changé cette manière
De donner par le cul remède, ou lavement,
Coulœuvre, il faut au Roi le donner pardevant.
(Le Roi ouvre la bouche.)
Il faut avant, Seigneur, que votre cul ſe bouche.
Vous ouvrirez après votre petite bouche.
On ſçaura que le Roi l'a fendue juſqu'aux oreilles.
(à Coulœuvre.)
Donnez-nous ce tampon, allons, dépêchez-vous.
(Ils tamponnent le cul du Roi.)
Et ſur le cœur du Roi mettez vous à genoux.
Il faut pour cet effet monter ſur une chaiſe :
On tient le Roi, Coulœuvre monté ſur une chaiſe appuye ſes genoux ſur ſon eſtomac, lui met la canule dans la bouche & pouſſe ſon lavement.

SCAVANTINET, *au Roi.*

Vous vous ſentez déja, je ſuis ſûr, à votre aiſe.
Le Roi veut parler, ce qui fait répandre un peu le lavement & met en colère Coulœuvre.

COULŒUVRE.

(Il achéve de donner le lavement.)
Sire, tenez-vous donc en repos un inſtant.
J'ai donné mon reméde enfin, heureuſement.
Pendant cette cérémonie les quatre Médecins, leurs lunettes ſur leur nez, regardent attentivement ſe

rien ne coule à travèrs le tampon qui ſaute en l'air, & le reméde leur rejaillit au viſage; tranſportés de joie ils entourent le Roi & chantent en branle.

Sur l'Air, *& j'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

Sire, conſolez-vous, notre reméde opère
Vous n'aurez plus de mal à votre beau derrière,
Vous n'êtes plus foireux, Sire, conſolez-vous.

Les Gardes qui ſont dans l'enfoncement avec Morvenbouche & Dégoutant font un double cercle autour des Médecins & du Roi & répétent en chorus.

Sire, conſolez-vous, ce grand reméde opère,
Vous n'avez plus de mal à votre beau derrière,
Vous n'etes plus foireux, Sire, conſolez-vous.

Coulemuvre joue l'air ſur un violon qu'il prend à l'Orcheſtre.

SIROP-AU-CU. *Aux Médecins qu'il embraſſe à pluſieurs reprises & qui ſont tout embrenés.*

Venez, mes chers amis, que je vous baiſe tous.

SCAVANTINET, *au Roi.*

Avalez en Héros encor ces trente boles,
Et vous diſant, (*Salve*) nous finiſſons nos Rôles.

SCENE III.

SIROP-AU-CU, DÉGOUTANT, MORVENBOUCHE, GARDES.

DÉGOUTANT.

EN faveur de nos nez, de l'Etat, & de vous,
Les Dieux appaiſent donc un diſtilant courroux.
Je me taiſois, Seigneur, mais jurant comme un Carme
Je faiſois en moi-même un furieux vacarme
Je maudiſſois autant la tranſpiration,
Que j'applaudis du Ciel la bénédiction.

MORVENBOUCHE.

Ainſi qu'à Dégoutant une vive allégreſſe
Me rend pour notre Roi ma premiere tendreſſe;
Votre foire à propos à ſçû ſe contenir
Car ſçachez que mon nez n'y pouvoit plus tenir.
Je vous parle, Seigneur, en confident ſincère.

SIROP-AU-CU

Parlez plus à propos, ou ſçachez mieux vous taire.
Ma foire, avez-vous dit, étoit un don des Dieux,
Et vos nez murmuroient de ce bienfait des Cieux.
C'eſt bien à vous, vilains, infectés par nature,
Et qui portez d'ailleurs la plus plate figure,
De faire à contre-temps ici les délicats,
Quand l'un piſſe en ſon lit, l'autre chie en ſes draps.....
Ne ſont-ce pas vos faits ſix jours de la ſemaine?....

SCENE IV.

ÉTRONIE, CURIDÉ, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ÉTRONIE.

LE bruit de vos exploits, Sire, en ces lieux m'améne.
Que mon cœur a ſouffert de furieux combats!
Mais la Victoire, enfin, couronne votre bras,
Et Saligot vaincu, l'hiſtoire le raconte,
Contraint à battre aux champs avec ſa courte honte,
Vous rend digne de moi; vous êtes mon vainqueur
Et rien n'arrête plus la flamme de mon cœur.
Il brule pour ſon Roi de cette ardeur ſi pure
Qui vient rendre d'accord l'amour & la nature.
Je ſuis prête, Seigneur, à vous donner la main;
Qu'à Saligot ſaiſi des tonnerres d'airain
Ainſi qu'à l'Univers annoncent pour nouvelle
Que nos cœurs ſont d'amour le plus parfait modèle.
Saligot à coup ſûr crevera de dépit,
Sçachant l'heure & le jour où dans un même lit
Un tendre mouvement me rendra ſouveraine:
Que cette attente, hélas, me fait ſouffrir de gêne!
Hâtez-vous d'éprouver ma ſenſibilité,
Vous rendrez grace aux Dieux de ma mobilité.
Un laurier ſe flétrit ſi l'amour ne l'arroſe;

J'en veux être à la fois & la ſource & la cauſe.
Qui pour un Roi vainqueur peut vivre ſans amour
Indigne de régner, eſt indigne du jour.

SIROP-AU-CU.

Que vous me châtouillez par mon endroit ſenſible,
Et que ce beau diſcours eſt ardent & plauſible;
Princeſſe, votre ardeur mérite des travaux.
Devenons vous & moi, deux Hercules nouveaux.....
Princeſſe, ſçavez-vous que je n'ai plus la foire.

ÉTRONIE.

Je ſçais bien plus encor, & j'ai peine à le croire;
Sans elle, hélas! on dit que vous étiez perdu.
Qu'auroit fait mon amour, ſans vous, Sirop-au-cu?
La mort ſeule à mes maux eût été le reméde.

SIROP-AU-CU.

Le deſtin malgré lui ſouvent à l'amour céde.
L'amour vous rend juſtice, & ne peut vous rater;
Mais, ſans mourir, Princeſſe, on peut bien ſe gratter.
Peut-être le dépit eût fait quelqu'écorchure...
Mais puiſque me voilà, laiſſons cette peinture,
Venez, tous vos deſirs ſe verront accomplis,
Uniſſons de nos cœurs tous les plis & replis,
Faites de mon laurier votre plus douce chaîne,
Qu'il croiſſe dans vos eaux, préparez la fontaine.
Déſormais le plaiſir doit marcher ſur nos pas;
Princeſſe, ſi j'en meurs, que ce ſoit en vos bras.

Le Roi ſort & ſa ſuite.

SCENE V.

ÉTRONIE, CURIDÉ.

ETRONIE.

LEs Dieux ont donc enfin ceſſé de me pourſuivre,
Et c'eſt de cet inſtant que je commence à vivre;
Qui vit en languiſſant, voit à peine le jour,
Et la Terre aux Mortels eſt un triſte ſéjour,
Quand l'excès du malheur fait tout leur appanage:
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Tu ſçais bien, Curidé, que je n'en manque pas;
Mais l'ennui qui ſans ceſſe accompagnoit mes pas
Inſpiroit à mon cœur des mouvemens bizarres
Qui balançoient en moi ces ſentimens ſi rares
Dont toi-même admirois la force & la grandeur,
Mais un ſang pétillant s'aigriſſoit ſur mon cœur.
L'eau qu'on m'a ſi ſouvent fait venir à la bouche
Me brûloit du deſir de devenir la ſouche
Qui devoit à l'Etat donner des rejettons.
Si l'on ne veut ſemer, que ſervent les ſillons?
C'eſt fatiguer un champ pour le laiſſer en friche;
La terre pour cela n'en devient pas plus riche;
Il eſt ainſi d'un cœur qu'on flatte par l'eſpoir.
Quiconque porte un nez doit s'armer d'un mouchoir.
Un ſouffle allume un feu qu'on éteint avec peine.
Ma flamme ſans détour te parle en Souveraine,

Il nous faut dans l'amour de la réalité,
Et le plaiſir fait ſeul notre félicité.
Ce plaiſir, Curidé, je veux bien te le dire,
Eſt un je ne ſçais quoi qui fait que l'on deſire
Connoître de l'amour l'aiguillon dangereux,
Et nous fait malgré nous brûler à petits feux.
Il me falloit mourir, ou bien me ſatisfaire,
Chacun ſent ſes beſoins; l'attente déſeſpére;
Du tems qu'on perd en vain on eſt comptable aux
Dieux:
Mon Ecuyer cent fois m'a fait parler ſes yeux;
Ses feux, s'il eût oſé ſe ſeroient fait connoître;
S'il n'eſt pas Roi dailleurs, il eſt dign de l'être,
Si le Roi m'eût manqué, j'en faiſois mon époux.

CURIDÉ.

Dans un ſemblable cas j'agirois comme vous:
Eh! qui ſçait mieux que moi le tourment qu'on
endure,
Quand il faut mettre un frein aux cris de la nature!
La raiſon veut en vain régler alors nos pas,
La nature triomphe en ſes tendres ébats.
Quand on tient la couronne, on peut ſe dire
Reine,
Et régner, c'eſt tenir la tige de la peine.
Quand nous en ſommes là, nous goûtons les
plaiſirs,
Et nous donnons l'eſſor à nos tendres deſirs.
Princeſſe, Curidé vous dévoile ſon ame.
Ah, vive le plaiſir où notre cœur ſe pâme!
Princeſſe, comme moi vous aimez le mouton;
Le meilleur de la bête eſt le gigo, dit-on;
Sans être en appétit ſon divin jus réveille,

Je quitterois pour lui tous les jus de la treille,
Curidé ſans ce jus fût entrée au tombeau,
Et je ne dois le jour qu'à ce friant morceau,
Les Dieux, pour en jouir, nous ont donné la vie.

ÉTRONIE.

On ne peut s'exprimer avec plus d'énergie.
Oui, pour vérifier ce diſcours ſéduiſant,
Ton ſalutaire avis finira mon tourment;
Ce ſoir avec le Roi nous grugerons l'éclanche,
Il faut que dans ſon jus mon tendre cœur s'épanpanche:
Je veux enfin ſortir de mon inaction,
Et courir le hazard d'une indigeſtion.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, GARDES.

MORVENBOUCHE.

Sire, qu'avez-vous donc ? quel tourment vous irrite ?
Vous courez comme un fou, quel ſujet vous agite ?
Étronie à vos feux manque-t-elle de foi ?

SIROP-AU-CU.

C'eſt pis que tout cela qui tourmente ton Roi ;
Je ſuis atteint du mal régnant dans ma famille,
Hélas, je n'en puis plus, & dans ma peau je grille ;
Me voilà conſtipé ; mes quatre Médecins,
Ont, je crois, dans mon corps fait entrer des couſins,
Qui me picquant au vif ſans ceſſe y font la ronde,
Et j'en vois, mais trop-tard, l'ignorance profonde.
Ce qui redouble encor ma trop vive douleur,
C'eſt qu'Étronie, hélas, va tomber en langueur ;
Tous les apprêts ſont faits pour la cérémonie,

Et je sens que les Dieux vont me ravir la vie.
Dans un si triste sort qui la soulagera ?
Je connois ses besoins, elle y succombera.
Morvenbouche, dis-moi, comment va sa colique?
La femme est à-peu-près la lanterne magique,
Il ne faudroit la voir qu'à travers un cristal,
Un pet fait de travers lui cause un cuisant mal !
On dit que dans l'instant elle étoit en foiblesse?

MORVENBOUCHE.

Ce n'est plus rien, Seigneur, & le mal qui la presse,
Est causé par des vents qui ne pouvoient sortir,
En vous nommant, Seigneur, on l'a fait revenir.

SIROP-AU-CU.

Et que fait à présent cette triste Princesse ?

MORVENBOUCHE.

Tout à gogo, Seigneur, comme un dain elle vesse.

SIROP-AU-CU.

Je voudrois bien, hélas, pouvoir en faire autant.
J'espérerois du moins quelque soulagement.
Mais n'attend-t-elle pas la fin de la journée ?

MORVENBOUCHE.

Jamais pour elle jour ne fut tant de durée.
Sans cesse voltigeant dans son appartement
Elle accuse la nuit de son retardement.
Qu'elle a bien d'une Reine & la taille & la mine!
Je l'admirois, Seigneur, faire un tour de cuisine:
Sans doute elle se sent un si grand appétit,
Qu'elle craint d'être foible en se mettant au lit.

SIROP-AU-CU.

Elle prend pour ce ſoir un ſoin bien inutile ;
Je doute que jamais mon lit ſoit ſon azile ?
Qu'elle va reſſentir bien des tourments divers ;
Lorſqu'on l'informera de ce nouveau revers ;
Les Dieux, & les deſtins ont juré de nous nuire...
Va pourtant de ma part, Morvenbouche l'inſtruire.

MORVENBOUCHE.

Mais Seigneur.

SIROP-AU-CU.

Obéis & ne replique pas.

SCENE II.

SIROP-AU-CU, *ſeul.*

MOrvenbouche, *attendez...revenez ſur vos pas,*
Eſt-il parti? ... ſon cœur à ce récit horrible
Frémira du danger qui n'eſt que trop viſible.
Puis-je achever l'hymen en ce fâcheux état ?...
Je ſuis un pauvre Sire, hélas, pour mon état,
Tout foireux ce matin j'étois à l'agonie,
Et conſtipé ce ſoir je vais perdre la vie...
Dois-je ſubir le ſort d'un ſi cruel deſtin ?

SCENE III.

MORVENBOUCHE, SIROP-AU-CU, DÉGOUTANT, GARDES.

MORVENBOUCHE.

MErdencour eſt là-bas, Seigneur, dans le jardin
Qui d'attendre un inſtant ſe faiſant violence

Lui-même vous vouloit demander audience.
Son Maitre dont on a rabattu la fierté
Par cet Ambaſſadeur veut conclure un Traité
Qu'il dit être pour vous de très-grande importance.

SIROP-AU-CU.

Qu'il prend bien mal ſon temps.... n'importe, qu'il avance.

Un Garde ſort pour l'aller chercher.

S'il ne me donne pas de ſolides raiſons
Tous ces diſcours pour moi ne feront que chanſons.
Dans l'état où je ſuis, que pourra-t-il me dire ?
Mais il faut l'écouter pour le bien de l'Empire ;
Et ſi le ciel ſevere exige mon trépas,
Il eſt mort, dira-t-on, ne le méritant pas.
Il a fait ſon devoir comme un Roi magnanime,
L'amour pour ſes ſujets le rend exempt du crime;
Même dans les tourmens, du peuple le repos
Juſqu'au dernier ſoupir l'occupoit en Héros...
Mais, Dégoûtant, mon mal m'accable ſans relâche...

SCENE IV.

SIROP-AU-CU, MERDENCOUR, MORVEN, BOUCHE, DÉGOUTANT, GARDES.

MERDENCOUR.

A Mon Maître, grand Roi, la valeur vous attache :
Je viens vous informer que Saligot vaincu
Admire malgré lui le grand Sirop-au-cu,
Qu'il prend beaucoup de part, Seigneur, à votre foire,

Et vous accorde enfin en ce jour la victoire.
Mais l'amour en ſon cœur ne vous l'accorde pas.
La Princeſſe a pour lui de ſi fringans appas,
Qu'avant de conſentir à l'hymen d'Étronie,
Il vous fait annoncer, qu'il y perdra la vie,
Son trône, ſa valeur, ſes biens & ſes États,
S'il faut que cet objet ſe couche dans vos draps:
Qu'il viendra l'arracher de votre lit, ſanglante
Du coup que portera ſa fureur menaçante.
Les menaces d'un Roi tel que l'eſt Saligot,
Sont des oracles ſûrs qu'on éprouve bientôt.
Il ſçait que vous l'aimez, il l'aime plus encore;
Il en ſéche ſur pied, pour tout dire, il l'adore;
Vous ne convenez point à cet objet charmant,
Elle mérite un Roi non comme vous foirant,
Il lui faut un Héros vigoureux & robuſte
Dont le tempérament à ſon amour s'ajuſte.
Pour montrer que mon Roi ne ſuit que l'équité,
Qu'Étronius régnant en toute ſureté
Rentre dans ſes États il rend le diadême,
A ce Roi détrôné dans ſa fureur extrême,
De voir qu'avec mépris, il l'avoit rebuté;
Mais on verra bien pis, s'il n'eſt pas écouté:
De la Princeſſe enfin il veut porter la chaîne,
Ou craignez de mon Roi la vengeance & la haine;
Conſentez, croyez-moi, de contenter ſes feux;
Pour la Princeſſe, & vous, répondez à ſes vœux;
Cet ordre vous paroît ſans doute téméraire,
Mais il n'en eſt pas moins un avis ſalutaire.

SIROP-AU-CU.

De quel front oſez-vous, petit vilain marmot
M'apporter dans ma cour l'ordre de Saligot?
Le lâche d'ordinaire, a recours à l'injure,
Et ne fait des ſermens que pour être parjure;

Le brave, le héros n'annonce pas en vain
Les lauriers à cueillir d'un ſuccès incertain.
Ce ton impérieux vient m'annoncer ſa rage,
Mais ne ſignale pas ſa force & ſon courage.
Dites à Saligot que foireux ou foirant
Son vainqueur en tout temps ſe verra triomphant,
Que ſa valeur, ſon nez n'ont que le même guide.
Je ne ſuis plus foireux, bien moins encor timide,
Je ſuis, apprenez-lui, ſouffrant & conſtipé,
Mais qu'échouant ſans ceſſe il ſe verra dupé.
Né pourri, cubreneux, *allez en votre garde*
Prendre tout le côté que l'orient regarde;
Galenmain, Chiant-lit *à votre zele ardent*
Je commets le côté de l'ourſe & l'occident,
Garde ſeul le midi, Dégoûtant, *je te prie;*
Après avoir placé chacun en ſa partie.
Courez à la victoire, allez, braves Soldats,
Eterniſer vos noms, je marche ſur vos pas.

Ils ſortent.

(*A Merdencour.*)

La guerre eſt à mon mal un remède infaillible,
Et la paix, entre nous, devient incompatible.
Pour vaincre, combattons. Que ſert-il d'en parler?
La menace aux Héros ne peut les ébranler.
Je devois épouſer aujourd'hui la Princeſſe,
Mon cul fait un retard à ma vive tendreſſe.
J'attends de votre Roi l'effet de ſon courroux,
Et je ſçaurai répondre à ſon tranſport jaloux;
Allez, retirez-vous, je n'ai plus rien à dire.

MERDENCOUR.

Appaiſez-vous, Seigneur, ce n'étoit que pour rire
Qu'ici je m'efforçois à vous intimider.

Daignez jusqu'à la mort votre hymen retarder,
Mon Roi dans vos États vous laissera tranquille,
Et concluant la paix, lui-même en cet azile
Viendra vous en jurer le serment solemnel,
Mais ne conduisez pas la Princesse à l'Autel.
Saligot attend trop de votre cul bénigne
Pour ne pas esperer cette faveur insigne.
Accablé, je le vois, du plus cruel tourment,
Laissez régner la paix par votre testament,
Ne songez en mourant qu'au salut de l'Empire,
La raison, votre cul, tout doit vous le prescrire,
Et puisque vous voilà sur les bords du tombeau,
Daignez, de la Princesse, au Roi faire un cadeau;
Vous tiendrez son enfant sur les fonds de Baptême;
Si sur ce front encore étoit le diadême,
Quand les Dieux permettront de faire voir le jour,
Au premier fruit naissant du plus parfait amour.
Montrez vous un Monarque, & doux, & pacifique,
Votre ame de tout temps fut belle & magnifique,
Montrez-vous de vertus un grand original,
Et mon Roi dans deux jours vous donnera le bal.

SIROP-AU-CU.

Assez & trop longtemps aussi doux que l'abeille,
Je prête à vos discours une attentive oreille;
Mais allez dire au Roi qui me fait la leçon,
Que si j'en ai le miel j'en porte l'éguillon.

MERDENCOUR.

Voici de Merdencour la derniere ſentence,
Que votre teſtament ſe faſſe en diligence ;
Cédez à Saligot la Princeſſe en ce jour,
Ou lui-même demain aſſiégeant votre Cour
Dans ſa juſte fureur brûlant juſqu'à vos titres,
De la Princeſſe, & vous, viendra caſſer les vitres.

SIROP-AU-CU.

Qu'entens-je ! dans ma Cour on oſe m'inſulter !
Hola, Gardes....

MORVENBOUCHE.

Seigneur, qu'oſez-vous attenter !

SIROP-AU-CU.

Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi, Merdencour, *évitez ma colère ;*
Allez dire à ce Roi qui me prend pour un ſot,
Comme on reçoit ici l'ordre d'un Saligot.

(Merdencour ſe retire.)

SCENE V.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE,

MORVENBOUCHE.

SEigneur, vous hazardez. Quelquefois la colere...

SIROP-AU-CU.

Quand on brave un Héros, on le rend téméraire.
Je connois Merdencour, ce n'eſt qu'un poliçon
Qui ſembloit m'apporter les ordres de Néron ;

Mais me modérant moins que n'a fait Pharaſmane
J'aurois dû lui donner quelques bons coups de canne.

MORVENBOUCHE.

Occupez-vous, Seigneur, de ſoins plus importans.
La Princeſſe aux abois, fait des cris ſi perçans
Qu'il faut en l'écoutant ſe boucher les oreilles.
Rien ne peut exprimer ſes douleurs ſans pareilles.
Ses pleurs n'ont pû ſuffire aux chagrins qu'elle ſent;
Car ſuccombant aux cris, & s'évanouïſſant,
Sa ſenſibilité paſſoit la raillerie,
Et nous l'avons crû morte en cette létargie.
A la fin, cependant, par nos ſoins vigilans
Ses yeux ſe ſont ouverts, elle a repris ſes ſens
Pour ſe plaindre & gémir avec tant de furie
Que nous croyons encor qu'elle en perdroit la vie.
Dans ſa douleur mortelle elle accuſe les Dieux,
Et va pour vous parler ſe rendre dans ces lieux.
Voyons le Roi, dit-elle, & ſans regret j'expire.

SIROP-AU-CU.

Dans les maux que je ſens que lui faire & lui dire?
J'aurois autant aimé l'arrêt de ſon trépas
Que l'entendre gémir en un ſi triſte cas.
Mais je ſouffre après tout, & chacun a ſa peine;
Je ſçais me montrer Roi, qu'elle ſe montre Reine:
Je voudrois de bon cœur pouvoir la contenter...
Quoiqu'il en ſoit, ami, cherchons à l'éviter...
Elle vient, ma douleur augmente à ſa préſence,
Et je vais lui donner une triſte audience.

SCENE VI.

SIROP-AU-CU, ÉTRONIE, CURIDÉ, MORVENBOUCHE.

ÉTRONIE.

IL eſt donc vrai, Seigneur, que ſans ceſſe ſur nous
Les Dieux exerceront leur injuſte courroux !
C'eſt le comble des maux pour la triſte Étronie,
Que l'heure du plaiſir lui ſoit ainſi ravie.
Pardonnez à l'amour qui cauſe mon tranſport,
Si vous ne m'épouſez, c'eſt l'arrêt de ma mort.
L'amour peut à vos maux devenir le reméde,
Pour vous faire chier, s'il veut vous ſervir d'aide,
Un de ſes mouvemens peut faire ce grand coup.
Eſſayez-y, Seigneur, *qui peut tout, oſe tout.*
Laiſſerez-vous mourir une triſte Princeſſe ?
Si vous ne répondez à ma vive tendreſſe ?
Si ſans ce doux eſpoir j'abandonne ce lieu ?
Diſons-nous donc, Seigneur, un éternel adieu.

SIROP-AU-CU.

Les Dieux m'en ſont témoins, Princeſſe, je vous aime ;
Mais que puis-je pour vous dans ma douleur extrême ;
Je ſuis plus mal, hélas, que l'on ne peut penſer !
J'irriterois vos feux loin de les appaiſer ;
Souffrez pour un inſtant que votre Roi vous quitte,
La force de mon mal & me trouble & m'irrite..
Princeſſe, en approuvant l'excès de vos malheurs
Malgré moi je me livre aux plus vives fureurs...
Je verrai d'un œil ſec, d'un viſage tranquille

Grands & petits chier aux faubourgs, à la ville,
Et moi qui ſuis né Roi, Maître de tant d'États,
Il ſera dit, grands Dieux, que je ne chirai pas!
Pour un Roi conſtipé que la pitié vous touche,
Ou je m'en vais crever plus vîte qu'une mouche;
Quand on ne peut chier, qu'on n'en a plus d'eſpoir;
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

SCENE VII.

ÉTRONIE, CURIDÉ.

ÉTRONIE.

CUridé, tu le vois, je n'ai plus d'eſpérance;
Et ſi je le pouvois je prendrois patience.
Que nous ſerions heureux aſpirant au plaiſir,
Si quand l'eſpoir s'éteint, s'éteignoit le deſir;
Il reſte par malheur, c'eſt là notre infortune,
Que puis-je faire ici qu'une plainte importune?...
Je pourrois, il eſt vrai, me donner le trépas...
Tant d'autres avant moi l'ont fait en parcil cas.
Que pour avoir le nom d'Amante plagiaire,
Je dois me garantir d'un effet ſi contraire:
Je ne ſçais quel eſpoir raſſure mes eſprits:
Un amour auſſi beau peut-il être ſans fruits?
Non, Curidé, le Ciel éprouve une Princeſſe
Qui doit mourir de joie & non pas de triſteſſe;
Je ſens que dans mon cœur l'eſpérance renaît...

SCENE VIII.

MORVENBOCHE, ÉTRONIE, CURIDÉ.

MORVENBOUCHE.

PRinceſſe, le Roi vient, fuyez-le s'il vous plaît.
Il veut tranquilement dans ſa fureur extrême

Perdre le jour ſans voir le triſte objet qu'il aime!

ÉTRONIE.

Qu'il perde au moins le jour, ſans ſe donner la mort,
Et que pour dénoûment j'éprouve un meilleur ſort.
La route que ſouvent aux Héros on fait ſuivre:
Eſt qu'en perdant le jour, on les voit encor vivre:
Je le laiſſe à ce prix mourir ſeul en ces lieux,
Et je vais conſulter & l'Oracle, & les Dieux.

La Princeſſe ſort d'un côté, & le Roi entre de l'autre.

SCENE IX.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, DÉGOUTANT.

DÉGOUTANT *avec chaleur & qui n'entre qu'après le Roi.*

LE bruit de vos douleurs m'a fait quitter mon poſte,
Et pour venir plûtôt, Seigneur, j'ai pris la poſte.
Vos fureurs pourroient bien vous donner le trépas;
Et pour vous ſoûtenir, je viens tendre les bras.

SIROP-AU-CU.

Hélas, il eſt trop vrai que la fureur m'anime,
Et je ſens que les Dieux m'en rendront la victime;
Mais pour tenter ſecours j'irai juſqu'aux enfers,
Et prétens par mes cris étonner l'Univers.
Fuyons ſans héſiter, dans la nuit infernale.....
Mais que dis-je? un foireux y tient l'urne fatale,
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes puantes mains
Minos juge aux enfers tous les breneux humains.

Que diront mes ayeux à ma séche arrivée !
Ils ont avec honneur fini leur destinée ;
Et quoique constipés, en terminant leur sort ;
N'ont-ils pas d'un étron payé leur passeport ?
Ah ! combien frémira l'ombre de mon cher Pere !
Que faute de chier j'abandonne la terre.
Mon cul ne peut nier tous ses forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers.
Que dira ce foireux à ce spectacle horrible ? ....
Je crois voir de sa main tomber l'urne terrible . . . ;
Cachons-nous néanmoins dans l'éternelle nuit . . . ;
Quelle triste clarté dans ce moment me luit ! . . .
Je ne me trompe pas, j'aperçois mon grand-pere..
Que vois je dans ses mains ?... un étron de ma mere..
Tout fumant.... de chier il me prescrit la Loi.....
Dieux ! quels ruisseaux de merde en ces lieux j'entrevoi ! . . . . .
Ah ! le Ciel irrité me reproche ma foire ;
Les Dieux de m'en guérir vouloient avoir la gloire.
Mais, quoi, tout disparoît & mon pere me fuit..
Pour un mauvais étron après tout que de bruit !
Il vaut mieux succomber, n'importe à quel supplice ?

Le Roi tombe dans les bras des confidens, & continüe à voix basse.

Du crime de mon cu, mon cœur n'est point complice..
Je vais quoiqu'il en soit, rejoindre mes ayeux,
Et fais à mes amours mes très-humbles adieux.

Les deux confidens emmènent le Roi, & rentrent sur le champ.

SCENE X.

ÉTRONIE, LES QUATRE MEDECINS; CURIDÉ, DÉGOUTANT, MORVENBOUCHE, GARDES.

ÉTRONIE, *avec joye & tranſport.*

NOus ne pouvons douter de ce qu'a dit l'Oracle
C'eſt à vous, chers ſujets, à faire le miracle :
Chacun, ainſi que moi l'a fort bien entendu,
Et l'on va voir, enfin ce qu'on n'a jamais vû.
Dans l'inſtant, a-t-il dit, le Roi perd la lumière ;
Si, ſans perdre de temps, on lui ſouffle au derrière,
Les deſtins ont écrit qu'il reverroit le jour.
J'eſpére, mes amis, au nom de mon amour,
Au nom de tout l'État, de votre ardeur fidelle ;
Voir éclater par vous l'effet de ce grand zéle
Qu'un Sujet doit avoir pour le ſalut d'un Roi.
Ce doit être à préſent votre plus doux emploi.
Que pour votre grand Roi votre amour ſe réveille ;
Ou votre Prince eſt mort, ou votre Roi ſommeille ;
Diſputez-vous l'honneur de lui ſouffler au cu,
Et de reſſuſciter le grand Sirop-au-cu.

SCAVANTINET.

Lui ſouffle qui voudra ; ce n'eſt plus notre affaire
D'approcher à préſent ce Roi, ni ſon derrière :
On ne voit pas deux fois le rivage des morts.
Le mortel par notre art va paître aux ſombres bords ;
Mais pour l'en retirer il devient inutile.

ÉTRONIE.

Perfides, gardez-vous de m'échauffer la bile....
Si votre Roi vivoit, plus bas qu'un vermiſſeau
Vous feriez de ſa merde un très-friand morceau;
Vous vous conſumeriez en cent mille baſſeſſes,
Pour lui plaire cent fois vous baiſeriez ſes feſſes;
Et vous appréhendez de lui ſouffler au cu....
Eh bien! vous le ferez, Meſſieurs, c'eſt entendu.
Si c'eſt peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

PECORUS.

Nous reſpectons beaucoup votre Auguſte Perſonne.
Mais les Sçavants jamais ne donnent dans l'abus;
Et tous vos cris, ici, deviennent ſuperflus.
Votre Oracle inſolent, Princeſſe, a voulu rire;
Il faut un nouveau Roi, nous venons pour l'élire.
Voilà pour nous le ſoin qui devient important.

ÉTRONIE, *avec menace.*

C'eſt aſſez. J'ai recours à toi, cher Dégoutant;
Partage ce Laurier avecque Morvenbouche,
N'importe qui des deux? il ne faut qu'une bouche
Qui ſcache adroitement du Roi ſouffler l'anus,
Et rendre ces Docteurs auſſi bas que Camus....
Mais quoi! vous vous taiſez; cet indigne ſilence...

DÉGOUTANT.

Le refus des Docteurs nous eſt une ordonnance
Que nous n'enfreindrons point. Notre Prince eſt bien mort;
L'Oracle peut, s'il veut, mettre en doute ſon ſort?
Mais s'il croit à ce Roi rendre encor la lumière,
Nous n'empêcherons pas qu'il lui ſouffle au derrière.

ÉTRONIE.

Et quand il ſeroit vrai que l'Oracle eût menti,
M'obéir, eſt pour vous le plus ſage parti....

Vous verrez le retour de ma juſte colère.

(*Aux Gardes.*)

C'eſt donc vous maintenant que touche cette affaire.
Montrez à m'obéir votre docilité,
Et vous aurez le prix qu'elle aura mérité.

Les Gardes ſe mettent à rire en niais & diſent de la tête qu'ils ne le veulent pas.

Eh bien ! je vais moi-même en ceuillir le ſalaire.
Je vais vous faire voir comme on ſouffle au derrière !
De ſauver votre Roi vous ſerez diſpenſés ;
Mais malheur aux ingrats qui s'y ſont refuſés.

La Princeſſe ouvre le fond du Théâtre où l'on voit Sirop-au-cu ſur un lit de repos, elle fait ſigne aux Gardes de ſoulever le Roi : quand il eſt aſſez élevé elle lui ſouffle au cul à pluſieurs repriſes, on voit en même temps un étron bien dodu tomber ſur le nez de la Princeſſe, elle l'ôte fort proprement de la main droite, & l'apporte en triomphe au bord du Théâtre, ce qui rend ſtupéfaits les Médecins & les Confidents ; le Roi en même temps s'avance, & paroît comme un homme qui ſort d'un profond ſommeil & qui a de la peine à ſe réveiller.

SCENE XI. ET DERNIERE.

ÉTRONIE, *l'étron à la main, faiſant alluſion à l'urne que tient Cornélie dans la mort de Pompée.*

MEs yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge,
Qui ſur mes vœux puiſſans a formé ce menſonge?
Je revois un Héros, un Roi qui m'eſt ſi cher ;
Et que je ſauve, enfin, des honneurs du bucher.

Cet étron que je tiens vaut bien mieux que ſa cendre.

(*Parlant à l'étron.*)

O vous, à mon bonheur objet ſenſible & tendre,
Fumez juſques aux Cieux, embaumez tous mes ſens,
Et ſervez aux Mortels de parfums & d'encens.
Vous venez appaiſer mes regrets & mes larmes.
Incomparable étron, que vous avez de charmes!
Vous ramenez la joie en ces murs déſolés,

(*Regardant les Médecins.*)

Et mes traîtres bientôt vous ſeront immolés.
Vous voilà confondus, lâches & téméraires:
Si le Prince à préſent avoit trente derriéres,
Vous les ſuceriez tous, bien loin de les baiſer.
Le Roi reconnoiſſant va vous récompenſer.

(*Au Roi qui paroît toujours étonné.*)

Sire, les Dieux touchés vous ont rendu la vie;
Sortez, il en eſt temps, de votre léthargie.
L'Oracle a prononcé qu'en vous ſoufflant au cu
Nous reverrions regner le grand Sirop-au-cu.
Tous vos Sujets ingrats rejettant cet office
Ont refuſé, Seigneur, de vous rendre un ſervice,
Où mon amour preſſant vient de ſe ſignaler.
La perfidie, enfin, les a fait reculer.
Après avoir, en vain, fait agir la prière
Moi-même avec tranſport ſoufflant votre derrière,
Je rends à tout l'État, ainſi qu'à mon amour,
La joye & le repos, à vous je rends le jour.
Qu'il eſt doux de baiſer un cul que l'on adore!
Mes lévres du plaiſir me chatouillent encore.
Le prix que j'en attens eſt déja dans mon cœur;
Mais contre ces ingrats ſecondez ma fureur.
Qu'ils périſſent ſoudain d'une main meurtrière,

Et qu'ils ſervent d'exemple à la nature entière ;
Déſobéir aux Rois, c'eſt offenſer les Cieux,
Et vous devez punir à l'exemple des Dieux.

Le Roi embraſſe tendrement Etronie dont le viſage eſt tout emberné, & qui emberne celui du Roi.

SIROP-AU-CU.

Princeſſe, autant qu'aux Dieux je dois à votre flâme,
Et je vais couronner l'ardeur qui vous enflâme.
Mes indignes Sujets méritent le trépas ....
Mais remettons aux Dieux à punir les ingrats.
Oui, puiſque dans ce jour, je prends un nouvel être ;
Que ma clémence, ici, ſe faſſe reconnoître ;
Et pour la ſignaler aux yeux de l'Univers,
Bien loin de les charger d'opprobres & de fers,
Le Ciel m'inſpire un trait digne enfin qu'on l'admire,
Je vais en miel pour eux convertir leur martyre:
Cet étron qu'on devroit conſerver chérement,
Et tout fumant, aux Dieux offrir en cet inſtant,
Qu'il n'en ſoit plus parlé par faveur efficace
Mangez-le proprement pour ſceau de votre grace.

(*Aux Médecins & aux Confidents.*)

Ils ſe mettent tous ſix à genoux contre la main de la Princeſſe dans laquelle ils mangent l'étron ; ce qui fait un coup de Théâtre ſucculent, parce qu'alors tous ceux qui ſont ſur la Scene ont le viſage embrené.

Et nous Princeſſe, allons rendre graces aux Dieux
Dont la bonté céleſte a fait tout pour le mieux.
Allons à leurs Autels cimenter l'alliance
Qui fait de votre Roi l'heureuſe délivrance,
Et qu'on diſe partout le grand Sirop-au-cu
Etoit mort, eſt vivant & n'a plus mal au cu.

FIN.

LE

POT DE CHAMBRE CASSÉ,

TRAGÉDIE POUR RIRE,

OU

COMÉDIE POUR PLEURER,

DEDIÉE

A UN HABITANT DE L'AUTRE MONDE,

Avec un Discours préliminaire sur l'excellence des nouvelles Découvertes en Poësie.

Représentée pour la premiere fois à RIDICULOMANIE, Capitale du grand Royaume de BAVARDISE, à l'occasion du Mariage du Génie POMPON & de la Fée CLINQUANTINE, le 12 de la Lune du Verseau, remise au Théâtre le 19 de la Lune de l'Écrevisse, l'an 30, depuis le renouvellement de l'Ortographe.

Prix, 24 s.

A RIDICULOMANIE,

Chez Georges l'Admirateur, rue de la Raison perduë, à l'Enseigne de l'Antithèse.

Avec Approbation & Privilége du bon goût.

Ridendo dicere verum, quid vetat ?

EPITRE DEDICATOIRE

A L'OMBRE

DE MOLIERE.

MAnes admirables du Pere du vrai Comique, Ombre encore redoutable au ridicule & chére à l'enjouement, divin Moliere, j'oſe t'adreſſer aux Champs Eliſées un hommage ſincere & légitime, & ſoumettre à ton jugement une eſpéce bizarre de Drame, qui ne peut être digne de toi que par le motif qui me l'a fait entreprendre. Mais s'il eſt poſſible que les vœux & les productions des Mortels puiſſent pénétrer juſqu'au ſéjour agréable que tu habites ſans doute, garde-toi de venir m'en aſſurer, & de quitter un ſeul moment tes plaiſirs délicieux pour me blâmer ni m'approu-

ver. Depuis que j'ai vû de mes propres yeux le grand Ninus venir par deux différentes fois effrayer tout le monde & faire même déſerter aux plus intrépides les lieux où il faiſoit ſes apparitions, j'avouerai franchement que j'ai grand'peur des Revenans : autrefois je faiſois l'incrédule, je tranchois de l'eſprit fort ; mais enfin il faut bien ſe rendre à de tels Prodiges, & ſe conformer aux différentes façons de penſer du modéle de ce Siécle en Poëſie, en Proſe, en Phyſique & Méthaphyſique, en Morale & en Sentimens.

Mais quoi, je tremble déja ! je crois appercevoir ton Ombre ; il me ſemble la reconnoître à cette Critique auſſi aimable que ſolide qui t'accompagnoit toujours ! mais au lieu des jeux & des ris qui voltigeoient autour de toi, lorſque tu faiſois les délices de la Terre, la colere & le dépit éclatent dans tes yeux, tu ſaiſis mon Manuſcrit ; tu veux le mettre en piéces... Arrête, chere Ombre ! c'eſt ſans doute le titre de l'Ouvrage qui t'irrite ; tu veux me punir d'avoir l'audace de t'offrir une Tragédie ! ar-

rête, te dis-je ; & ne te méprens pas à ce titre ! Les choſes ſont bien changées depuis que tu nous a abandonnés ; tout eſt aujourd'hui ſans deſſus deſſous : pourrois-tu donc ignorer que la Tragédie eſt l'unique moyen de réuſſir à préſent dans le Comique ; que ſi le grand CORNEILLE, *le tendre* RACINE ; *le touchant* LULLY *revenoient avec toi dans le monde, votre beſogne ſeroit toute différente. Tu ne ferois que des Tragédies,* RACINE *que des Comédies ;* CORNEILLE *des Balets bouffons pour l'Opéra, &* LULLY *des Charivaris. Cette idée folle te rend ta gayeté ; tu fuis avec un ſourire ! mon triomphe n'eſt plus douteux, puiſque tu daignes accepter mon hommage : tu ſçus corriger les mœurs en badinant, réformer le mauvais goût, bannir les pointes, les affectations, & les faux brillans ;*

Hercule eſt dans la tombe, & les Monſtres renaiſſent ;

Puiſſai-je à ton exemple obtenir les mêmes Victoires ! Engager les Auteurs Tragiques à ne plus nous faire rire, les Comiques à ne plus nous faire pleurer, & le

Public à juger de l'Ouvrage par l'Ouvrage méme & non par la réputation de l'Auteur ; à ne pas ſe laiſſer ſubjuguer par la mode & par la cabale, enfin à ne plus ſe deshonorer, en applaudiſſant à tort & à travers toutes les nouveautés monſtrueuſes, qui vont remettre les Beaux-Arts dans le Cahos dont les Hommes Illuſtres qui vivoient avec Toi, ont eu tant de peine à les tirer.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

POUR ſe conformer aux régles de la raiſon & de tous les Arts, il faudroit ſans doute une Préface comique à un Ouvrage bouffon ; mais dans un Siécle où rien n'eſt trouvé beau, s'il n'eſt déraiſonnable ; où rien ne plaît s'il n'eſt bigarré ; dans un Siécle où l'on ne devient célébre qu'en s'écartant de tous les principes établis & reſpectés dans tous les Arts, par les Grands Maîtres qui y ont excellé ; dans un Siécle où l'on mépriſe les régles par ignorance, où l'on les viole par air de mode, où l'on confond tous les Genres par ſtérilité, où l'eſprit étouffe le bon ſens ſous la foudre & les éclairs ; dans un Siécle en un mot où celui qui fait le plus de bruit eſt celui-là préciſément qui eſt le plus applaudi ; je veux à mon tour tâcher de plaire par la bigarrure ou en criant comme les autres, &

en prenant le ton ſérieux & réfléchi, où il ne faudroit que du badin & du léger.

Sitôt que les Comédies Larmoyantes ont été goutées, qu'elles ont banni le ton de la bonne Comédie établie par MOLIERE, imitée par REGNARD, ſuivie par BREUYS; DUFRESNI, DANCOURT, LE SAGE (*) & autres petits eſprits qui ont mieux aimé ne paſſer que pour des imitateurs amuſans, plutôt que d'aſpirer au grand nom de génies créateurs; il falloit néceſſairement que le goût de la Tragédie changeât en même tems & qu'on y réuſsît ſans attendrir, ni intéreſſer le cœur: mais ce n'etoit pas aſſez pour que le triomphe de Momus fût complet; il falloit encore des Tragédies pour rire, comme des Comédies pour pleurer. Auſſi l'Auteur de la *Métromanie*, autre eſprit borné comme ceux que je viens de nommer, prédit-il dans cette Piéce ce Phénomène Litteraire, & en donna-t-il juſqu'au Titre, ſi ſérieuſement rempli depuis dans cette plaiſante Tragédie ** jouée avec tant d'empreſſement, ſur tant de différens Théâtres.

A la vérité le Chef-lieu du Théâtre François n'a pas encore adopté ce nou-

(*) On a eu attention de ne nommer ici aucun Auteur vivant, quoique pluſieurs méritaſſent de l'être.

** La mort de Bucephale.

veau Monſtre : mais il faudra bien qu'il y ſoit naturaliſé ; car il n'eſt pas poſſible que la recette ſe ſoutienne longtems avec ces froides Piéces qui ne gardent de la Tragédie que le nom ; qui ne font ni rire ni pleurer ; qui n'éblouiſſent que par leurs vieilles guipûres & leurs diamans de Stras ; qui ne ſont que les excreſſences du Poëme Epique ; pour qui enfin la ponction ſeroit un reméde plus ſpécifique qu'il ne l'eſt ordinairement pour l'hydropiſie.

Je ne doute pas que les Juges éclairés qui ſont chargés du culte de ce Temple des Muſes ; eux dont le bon goût ſe voit démenti tous les jours par les jugemens bizarres imprévus & inconſéquens du Public, n'euſſent fait un accueil favorable à cette Tragédie, & ne l'euſſent regardée comme très-capable d'attirer la foule chez eux. Mais pluſieurs raiſons déciſives m'ont empêché de porter mes vues ſi loin ; ne fût-ce que les obſtacles qu'il faut ſurmonter pour y parvenir ; car perſonne n'ignore qu'on ne pénétre dans ce ſanctuaire qu'à force de ſoumiſſions, de courbettes, de patience, & qu'après bien des difficultés, des peines, & des tracaſſeries, qu'on n'y peut réuſſir ſans le ſecours d'une cabale puiſſante.

Les dangers de l'impreſſion, quelque

grands qu'ils ſoient, n'approchent pas de ceux-là. On y eſt jugé par la réfléxion, qui à la vérité décide plus ſûrement, on la ſéduit avec plus de peine : mais ſi le jugement eſt plus ſévere il eſt toujours plus équitable, & la punition n'eſt jamais ni ſi cruelle, ni ſi publique, ni ſi humiliante. J'ai d'ailleurs été encouragé & raſſuré par pluſieurs perſonnes de goût, qui ayant entendu la lecture de ma Piéce, ont ſouhaité d'en avoir des copies pour s'amuſer à la repréſenter à la Campagne ; amuſement qui eſt aujourd'hui ſi fort à la mode, auquel on paſſe ſon tems avec plus d'utilité & d'avantage qu'au Médiateur ou à la Cométe ; il meuble l'eſprit de mille penſées brillantes, & le cœur des plus beaux ſentimens.

Je ne m'attacherai point à faire d'avance l'apologie de cette Piéce : il me ſuffira de dire que j'ai tâché en la compoſant de ſuivre les routes nouvelles que m'ont donné les Beaux Eſprits à la mode. D'abord le ſujet en eſt pris d'une Hiſtoire peu connue & que j'ai entiérement falſifiée ; ce qui eſt fort commode ; parce qu'on évite par-là la difficulté de peindre ſes Héros tels que l'Hiſtoire, la Fable ou la Tradition nous les repréſentent ; parce qu'on imagine à ſa fantaiſie des caracteres fictices qui n'ont

jamais exiſté ni pû exiſter. J'en pris l'idée dans un vieux Manuſcrit compoſé par un des premiers Troubadours de la Cour de RENE' D'ANJOU *Roi de Sicile*, dont un Bel Eſprit d'une Académie nouvelle prépare une traduction ornée de remarques très-ſçavantes & très-curieuſes. On jugera mieux alors des changemens que j'ai faits à mon original.

J'ai eu grand ſoin enſuite de ne pas m'aſſujettir aux régles de la vraiſemblance, ni dans les caracteres, ni dans les événemens. La vraiſemblance n'eſt qu'une traîtreſſe qui gêne trop, qui ne porte avec elle que des entraves dont elle embarraſſe, retient, rétrécit le génie, & par qui nous avions été privés juſques ici de mille beautés tranſcendantes, dont l'imagination ſans frein nous enrichit tous les jours. Qu'eſt-il beſoin en effet qu'il n'y ait qu'une action dans une Piéce; qu'elle ſe paſſe dans un ſeul jour & dans le même lieu; que tout ſe ſuive & ſoit lié; qu'on ne tienne point de diſcours déplacés & que l'eſprit ne brille jamais aux dépens du ſentiment; qu'enfin un Héros ſoit tel à la fin de la Piéce qu'au commencement? Secouons les préjugés en Poëſie comme nous les avons ſubjugués en Philoſophie. Pourvû que nous excitions la curioſité, la ſurpriſe,

l'admiration, qu'importe du reſte? Laiſſons le radoteur ARISTOTE, le benêt HORACE, le peſant D'AUBIGNAC, le pédant DESPRÉAUX, chercher, indiquer les cauſes & l'effet du plaiſir que font les beaux Poëmes. Pourquoi nous renfermer dans le cercle étroit de leurs idées bornées? Prenons l'eſſor dans les airs & à travers les champs. Nous raviſſons nos Spectateurs, nous les pétrifions par nos ſublimes métaphores, nos grands mots, nos événemens imprévûs & inconcevables; nous leur ôtons la force de critiquer, & ne leur laiſſons que celle d'applaudir; nous faiſons la fortune des Comédiens & les plaiſirs de ceux qui ſçavent tout ſans avoir jamais rien appris: que veut-on de plus? Ceux qui nous blâment ne ſont que des ſots & des envieux. Ne vaut-il pas mieux ſe divertir au ſein de l'extravagance qu'au ſein de la raiſon? l'une eſt bien plus douce & plus réjouiſſante que l'autre.

La duplicité d'action eſt très-marquée dans cette Tragédie; car le POT étant caſſé, & PROPET tué, en voilà une finie; mais il en renaît auſſitôt une autre par le retour ſubit de MORDAUCUL. L'Héroïne, ſortie moitié heureuſement & moitié malheureuſement du premier péril, retombe auſſi-tôt dans un ſecond bien plus

triſte. C'eſt peu d'avoir perdu le bien qui lui étoit ſi précieux parce qu'elle le tenoit d'un Amant adoré ; elle eſt encore en ſituation de perdre l'Amant lui-même. Il falloit bien au moins ces deux actions pour un ſeul acte : j'aurois eu matiere pour cinq bien complets, ſi j'avois eu prétention aux cinq actes. Mais comme c'eſt par la malice d'un de ces Etres Tout-puiſſans qui, au grand ſcandale de la raiſon, * ſe ſont pompeuſement mis en poſſeſſion depuis quelque temps, de tous les Théatres, que la Princeſſe & ſon Amant ſont réduits à la plus fâcheuſe extrêmité ; il falloit néceſſairement un Dieu dans la machine pour les tirer d'intrigue, & un Dieu plus puiſſant que les Fées & le Deſtin même. Tout eſt merveilleux dans cette Piéce, expoſition, nœud, denoûment, juſques à la richeſſe des habits. Il ne lui manqueroit qu'une Muſique brillante ſans choix, ſçavante ſans délicateſſe, harmonieuſe ſans mélodie ; pour en faire un Opéra magnifique. Quelle féconde matiere pour des Accompagnemens délicieux, lorſque la Princeſſe eſt majeſtueuſement aſſiſe ſur ſon *Trepied* favori, lorſque *Propet* met en fuite avec tant de ſubtilité les Gardes qui oſoient l'ap-

* La raiſon & le goût loin de ſe ſcandaliſer, applaudiroient avec joye, s'il naiſſoit de cette Féerie, des morceaux auſſi agréables, auſſi ſéduiſants, & auſſi délicats que l'incomparable ORACLE.

procher pour ... ! Quel champ fertile pour des Ballets caracteriſtiques & des Pantomimes voluptueuſes, pour des Airs & des Symphonies ſinguliers & ſurprenans, ſurtout lorſque les *Gadoarts* vainqueurs s'applaudiroient de leur triomphe ! Leur danſe vaudroit bien les chanſons des Grenouilles. Le Muſicien ne ſeroit-il pas forcé de convenir que jamais Poëte, jamais Ecrivain, pas même le Gazetier d'Hollande, n'auroit plus vivement, ni plus noblement échauffé ſa riante imagination, & ne lui auroit ouvert une plus vaſte carriere ?

L'unité de temps & de lieu n'eſt pas mieux obſervée que celle d'action ; car il n'eſt gueres poſſible que tant d'événemens imprévûs arrivent dans le même jour ; & il n'eſt du tout point naturel que la Princeſſe continue ſa converſation dans un lieu qui vient d'être ſi indigement ſouillé par le Prince Propet. Pour les autres *invraiſemblances*, les contradictions dans les caractéres, les irrégularités & les diſparates dans le dialogue, & autres beautés du temps, tout le monde les ſentira ſans doute, & rendra juſtice à l'art avec lequel eſt manié le rolle de la Confidente, qui élevée dans une Cour polie, favorite d'une grande Princeſſe, & peut-être fille de qualité, ne parle ordinairement qu'avec une familiarité inſolente, & un langage des

Halles ; qui tantôt n'eſt qu'une buze, & bientôt eſt une fille très-ſpirituelle, tour-à-tour poltronne & hardie, fiere & rampante, bavarde & raiſonnable. On pourroit preſque reprocher à certaine *Baronne* & à certaine *Comteſſe* qui ont paru dans le monde avec éclat, d'avoir pris le ton de cette Suivante, ſi l'on n'étoit ſûr d'ailleurs qu'il n'y a pû avoir aucun commerce entr'elle & ces Dames. Il vaut mieux croire que les Beaux Eſprits ſe rencontrent ſouvent.

On ſera encore plus convaincu de cette vérité en liſant cet Ouvrage ; car m'étant attaché avec un ſoin extrême à la verſification comme à la partie la plus eſſentielle & qui ſeule aujourd'hui fait tous les ſuccès au Théâtre, on m'a fait voir que les vers que je croyois les plus beaux & les plus heureux, étoient preſque mot pour mot épars dans les plus belles Tragédies anciennes & modernes : on m'en a fait voir de plus de quarante Piéces différentes. Que l'on juge de ma ſurpriſe & de mon déſeſpoir à cette nouvelle aſſommante ! Quel admirable coup de Théâtre ! Quel parti prendre ? Il falloit pourtant renoncer à un Chef-d'œuvre tout fait, ou le recommencer. Quelle ſituation pour un Auteur qui a ſué ſang & eau ! Un citoyen benin, auſſi bon pere que bon mari, obligé de

prononcer un arrêt de mort contre ſa femme ou contre ſon fils unique, n'eſt pas ſans doute dans un plus grand embarras. Un ami charitable a ſçû m'en tirer ſans aſſaſſiner perſonne. Il m'a prouvé clairement, par cette ſinguliere rencontre, combien mes vers étoient excellens, puiſqu'ils étoient conſacrés par l'admiration générale & non interrompue, ou de pluſieurs années, ou du moins d'un grand nombre de répréſentations ; & flattant en même temps une vertu peu commune parmi Meſſieurs les Auteurs, mais dont j'oſe me piquer (la modeſtie) il m'a fait comprendre qu'en faiſant imprimer d'un caractere différent les vers que d'autres avoient faits avant moi on n'auroit rien à me reprocher, & que mon Ouvrage ne perdroit rien de ſa beauté ; qu'au contraire tous ceux qui y trouveroient quelqu'un de leurs vers, ou des Auteurs qu'ils adorent, ſeroient intéreſſés à le prôner & à le faire vendre ; car les Poëtes ne pouſſent pas l'éloge des productions d'autrui juſques à les acheter. J'ai ſuivi ce conſeil, & j'ai fait imprimer en lettres italiques tout ce que je n'avois compoſé qu'en ſecond ; non que j'oſe aſſûrer que je ſois le premier Auteur de tout ce qui eſt d'un autre caractére. Dans une ſeconde Edition j'aurai ſoin de

prendre

prendre la même précaution pour tous les vers qu'on pourroit encore revendiquer ; ce qu'on pourra me faire ſçavoir par les voyes ordinaires des Gazettes, Journaux & Mercures. Cependant ce qui prouve mon innocence & ma bonne foi dans ces plagiats involontaires, c'eſt qu'on trouvera ici beaucoup de vers de quelques Piéces nouvelles, qui ne ſont pas encore imprimées, & que je n'ai jamais vû repréſenter.

On ne manquera pas ſans doute d'obſerver encore avec quel ſoin & quelle attention j'ai placé des Sentences & des Maximes, même en bien des endroits qui en auroient le moins exigé ; comme dans les grandes douleurs, dans des récits, dans ces momens critiques qui demandent plus d'action que de paroles, enfin par tout où j'ai cru que je me ſerois attiré des *brouhaha* à la repréſentation, & un battement de mains, que l'Acteur n'auroit pas manqué d'annoncer & de mandier en s'avançant avec affectation au bord du Théatre, en ménageant ſes tons de loin pour finir par trois ou quatre grands coups de voix déplacés, qui jettent la penſée & le vers à la tête de l'Auditeur ſurpris, puis s'arrêtant tout court pour jouir du flatteur carrillon dont il vient de donner le ſignal. Avant que l'art de réciter ſur le Théâtre fût par-

venu à ſa perfection, on avoit vû des Acteurs qui faiſoient la ſottiſe de ſe tuer à force de crier pour faire valoir leurs Rolles : les Comédiens d'aujourd'hui ne veulent pas céder à leurs anciens ; il n'eſt point de Piéce nouvelle, favoriſée d'un de leurs regards complaiſans, où ils n'affrontent hardiment l'eſquinancie & la pleuréſie.

Enfin j'eſpere que cette Piéce produira le double effet que j'ai annoncé. *De tout on a mis* pour cela. Mauvaiſes plaiſanteries, fades alluſions, expreſſions triviales, pointes rondes, jeux de Théâtre amuſans, bas comique, &c. que faut-il de plus pour faire pleurer ? Sentimens nobles, & délicats, penſées ſublimes, diſcours pathétiques & touchans, ſituations intéreſſantes, morts malheureuſes & imprévuës, que faut-il de plus pour faire rire ? Jaurois dû peut-être moins promettre dans mon Titre, n'en prendre qu'un vague, qui n'annonçât rien moins que l'eſpéce de l'Ouvrage ; mais il eſt quelquefois de notre intérêt de ne pas nous attacher trop ſervilement à nos Modèles.

Au reſte, ſi ceux qui auroient envie de placer cette Piéce parmi celles qu'ils honorent de leur déclamation & de leur jeu, la trouvoient trop difficile pour l'exécution de certains lazzi nouveaux & charmans,

chacun peut les ſupprimer ou les arranger à ſon gré. J'ai voulu laiſſer ſur le papier toute l'action dans ſa force & ſa vérité, pour ſuppléer au défaut de l'illuſion théâtrale. Mais il ſera facile de la repréſenter de façon que ni les nez, ni les yeux des Spectateurs n'en ſoient point offenſés.

ACTEURS.

LA PRINCESSE FOIRANTINE, Veuve du Prince Foirantin.

LE PRINCE MORDAUCUL, Amant de la Princeſſe.

LE PRINCE PROPET, autre Amant de la Princeſſe.

MERDINE, Confidente de la Princeſſe.

CHIANLIT, Capitaine des Gardes de la Princeſſe.

L'ENFILÉ, Valet de Chambre de la Princeſſe.

GARDES de la Princeſſe.

SOLDATS du Prince Propet.

L'AMOUR, avec ſa Suite.

La Scene eſt dans le Palais de la Princeſſe Foirantine, à Angers.

LE POT DE CHAMBRE CASSÉ, TRAGÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE seule. *Elle entre sur le Théâtre toute effrayée, sortant de son lit ; elle est en Pet-en-l'air & en Cornette de nuit.*

Phantôme injurieux qui troubles mon repos,
Ne recommence *plus tes insolens propos ;*
De quoi te mêles-tu de critiquer *ma vie ?*
Je suis veuve ; je veux vivre à ma fantaisie ?
Je ne t'ai point tué ; que me reproches-tu ?
Ne puis-je m'enflammer sans blesser ma vertu ?
Mais, quoi ; le front me sue, & je suis hors d'haleine !
Mon ame, en ce sommeil, *a trouvé tant de peine,*
Qu'elle est émuë encor *de colere & d'horreur.*
Hola, quelqu'un....

SCENE II.

LA PRINCESSE, MERDINE *toute effarée, & en deshabillé comme la Princeſſe.*

MERDINE.

EH bien ! j'y cours... Quelle vapeur
Vous a fait devancer le réveil de l'Aurore ?
Madame, *je croyois que vous dormiez encore.*

LA PRINCESSE.

N'as-tu pas entendu, quand *j'ai parlé tout haut ?*
Je viens de m'éveiller tout-à-l'heure en ſurſaut ;
Après la viſion la plus mélancolique.
C'eſt un avant-coureur de quelque coup tragique.
Mon eſprit eſt troublé du rêve *que j'ai fait.*

MERDINE.

Bon, pure viſion ; chimere ſans effet !
Oh, que voilà d'allarme & du bruit pour des ſonges.
Là, tranquiliſez-vous, tous ſonges ſont menſonges.
Vous faites, je ne ſçais, quel galimatias...
Si le Diable venoit...

LA PRINCESSE.

Paix... il ne viendra pas.

MERDINE.

A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage ;
Faites-moi cette hiſtoire : allons, prenez courage.

LA PRINCESSE.

Merdine, tu connois ce Préſent ſi charmant,
Qu'en partant me laiſſa le Prince mon Amant ;
Ce don ſi précieux, gage de ſa tendreſſe ;
Ce tréſor qui depuis fait toute ma richeſſe ;
Ce Bijou, *ſi ſouvent témoin de mes ſoupirs*,
Le Confident ſecret de mes plus doux plaiſirs ;
Que j'ai toujours chéri comme un autre lui-même ;
Ce Pot de Chambre enfin qu'il m'a donné, que j'aime ;
Tu le connois, Merdine....

MERDINE.

Eh, vraiment je le dois,
Puiſque par jour au moins je le vuide dix fois.

LA PRINCESSE.

Je commençois à peine à cligner la prunelle ;
A peine je venois d'éteindre ma chandelle,
(Car avant de dormir je la ſouffle toujours,)
La nuit étoit à peine au milieu de ſon cours,
Un bruit affreux ſoudain chez moi ſe fait entendre ;
Tout tremble, tout paroît ſe briſer & ſe fendre ;
J'entends des cris, des pleurs & des gémiſſemens
Des ſerpens de l'effroi, j'entends les ſifflemens ;

Bref, après tous ces cris d'horreur & d'épouvante ;
A la pâle lueur d'une lampe mourante,
Je vois un Spectre affreux s'élever d'un tombeau ;
Tenant entre ſes mains *un lugubre flambeau* :
Dieux, c'étoit mon époux mort depuis une année !
D'un panache flétri ſa tête étoit ornée ;
Il ſembloit que de ſang tout ſon teint ſe couvrît ;
Et ſa bouche étoit morte encor qu'elle s'ouvrît.
Le dépit, le courroux ſur ſon front étincelle ;
Il viſite partout, juſques dans ma ruelle ;
Il tourne autour du Pot la rage dans les yeux ;
Il pâlit à ſa vuë, & d'un ton furieux,
Perfide, me dit-il, au mépris de ta gloire,
Tu trahis donc ainſi mon nom & ma mémoire ?
Ton époux eſt outré de tes feux inſolens ;
Plus les nœuds ſont ſacrés, plus les crimes ſont grands ;
Je connois tes erreurs, je les rapelle toutes.
Le Prince Mordaucul t'adore, & tu l'écoutes ;
Son Pot eſt à tes yeux le plus grand de tes biens ;
Tu chétis ſes préſens, tu mépriſes les miens.
Où donc eſt la Seringue & la Chaiſe-percée ?
Que dans mon Teſtament ma flamme t'a laiſſée ?
Contre un vil Pot de Chambre as-tu pû les changer ?
Tremble, perfide femme. Oui, je viens me vanger.
Encor ſi je voyois ton repentir ſincére,
Je pourrois m'écrier, étouffant ma colére,

Du devoir il eſt beau de ne jamais ſortir ;
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.
Tu n'as rien à répondre... Ah c'eſt trop... Il s'approche ;
Et tirant auſſitôt un marteau de ſa poche,
D'une main vigoureuſe il veut fraper mon Pot ;
Immobile, glacée & n'oſant dire mot,
J'avois juſques alors écouté ſes menaces ;
Mais voyant le danger je vole ſur ſes traces,
Je penſois l'arrêter... Le Phantôme odieux
Me renverſe à ſes pieds & le briſe à mes yeux.
Je vois briller l'éclair ; je ſens trembler la Terre ;
Et le ſonge finit par un coup de tonnerre.
Je m'éveille à ce coup, & tremblante, je cours
A mon cher Pot de Chambre objet de mes amours :
Il m'a ſervi d'autel ; jamais nul ſacrifice
Ne fut offert aux Dieux avec plus de délice ;
Et combattant ainſi ce pronoſtic mortel,
J'ai forcé le tombeau de céder à l'autel.
Voilà quel eſt mon ſonge... Eh bien, dis, que t'en ſemble ?
Parle-moi ſans détour....

MERDINE, *qui a écouté le récit du ſonge toujours dans la même poſture d'effroi, ouvrant de grands yeux & la bouche béante.*

Moi je dis que je tremble.

LA PRINCESSE.

Conçois-tu quels ſujets de trouble & de terreur ?

MERDINE.

Ma foi, je n'en ſçai rien, vous m'avez tant fait peur
Que je n'ai rien compris à tout ce verbiage;
Vous me parliez d'éclairs...

LA PRINCESSE.

Epouvantable image;
Eloignez-vous, fuyez... Mon Amant en ces lieux
Ne ſera pas longtems ſans paroître à mes yeux;
Je l'attends aujourd'hui: quelle ſera ma joye!
Va me chercher mon Pot, il faut que je le voye;
Je veux me diſſiper *un moment avec lui;*
Je ne l'ai point encore étrenné *d'aujourd'hui.* (*)

MERDINE.

Eh, comment contenter le deſir qui vous preſſe?
Ne m'avez-vous pas dit qu'on l'avoit mis en piéce?
Qu'un Mort l'avoit caſſé?...

LA PRINCESSE.

Te mocques-tu de moi!
Je n'ai jamais rien vû de ſi bête que toi.

MERDINE.

L'Eſprit ne s'apprend pas...

LA PRINCESSE.

Mais il ſe donne...

MERDINE.

Dame!
J'en pourrai donc avoir dans quelques jours...

(*) La force de la paſſion lui fait oublier ſans doute le ſacrifice qu'elle venoit d'offrir.

SCENE III.

LA PRINCESSE, MERDINE, L'ENFILÉ en habit de Pierrot & d'un air très-sérieux portant une grande Perruque, & un Casque.

L'ENFILÉ.

MAdame,
Pardon si j'interromps vos augustes secrets !
Un esprit curieux ne me guida jamais.
Monsieur Propet attend, il dit que, de la flame,
Qui pour vous nuit & jour, rissole sa pauvre ame ;
Il voudroit en secret un moment vous parler.

LA PRINCESSE.

Qu'il vienne, l'Enfilé ; vous pouvez l'appeller ?
(*à Merdine.*)
Et toi, va donc chercher l'objet de mes tendresses !

MERDINE.

Quoi, Madame à son nés vous montreriez vos fesses ?

LA PRINCESSE.

Apporte-le, Merdine, & *ne replique pas.*

SCENE IV.

LA PRINCESSE, LE PRINCE PROPET, *habillé de papier* Joseph *galonné de papier, sur lequel il y a eu des Biscuits; le chapeau bordé de même, & orné de touffes de Goupillons, en guise de plumes; le nœud d'épaules pareil; il tient sa culotte d'une main, & fait toutes les grimaces d'un homme qui fait tous ses efforts pour arrêter & retenir les fonctions de la nature.*

PROPET.

MAdame, en ce moment je sors d'un bon repas;
Quelques besoins pressans m'ont fait quitter la table;
Et vous me paroissez toujours plus adorable:
Belle sans ornement dans le simple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
J'ai guetté pour vous voir le moment desirable;
Chacun me croit aux Lieux, prétexte favorable;
Je me suis retenu.... Considérablement....
Et je viens à vos pieds avec empressement
Mettre à profit le tems, trop charmante Princesse,
(*fort vîte.*)
Que je devrois donner au besoin qui me presse.

Je ſens ce ſacrifice, & je voudrois, Seigneur,
Eſtre dans ce moment maîtreſſe de mon cœur :
Ma main à Mordaucul dès longtems eſt promiſe ?
Ne croyez pas qu'ici mon ame ſe déguiſe ;
Je lui donnai mon cœur en la lui promettant ;
Et plus que les ſermens ce don en eſt garant.
Il eût été pour vous, ſi vous l'aviez ſçu prendre.
Mais, Seigneur, depuis peu vous avez dû l'apprendre,
On l'a tant répété : *l'amour a deux carquois*,
Dont il fait, de nos cœurs le deſtin à ſon choix :
Dans l'un, des traits de paix forment d'heureuſes chaînes ;
Dans l'autre, ils ſont amers & cauſent mille peines :
Vous avez, de ceux-ci reſſenti la rigeur ;
Mordaucul, des premiers éprouve la douceur.
Oui, Prince, je l'adore, *& ne veux plus m'en taire*,
Puiſqu'enfin je ſuis veuve, & n'ai ni pere ni mere,
Le jour qu'il eſt parti de la Ville d'Angers,
Pour aller dès combats affronter les dangers,
(Veuillent les juſtes Dieux qu'il ne perde aucun membre !
Ce cher Prince me fit préſent d'un Pot de Chambre ;
Je le reçus de lui comme un gage aſſuré

De l'amour le plus tendre & le plus épuré ;
Il m'eſt trop précieux...

PROPET.

Ah, quittez ce langage !
Vous méritez, Princeſſe, un bien plus noble hommage.
Ne puis-je vous offrir un plus riche préſent ?
Le mien l'emportera ſur ceux de votre Amant.
Au lieu du don meſquin d'un Pot ou d'une Chaiſe,
Je vous ferai bâtir de beaux lieux à l'Anglaiſe ;
Sculptés, marbrés, dorés & perfectionnés,
Avec leurs robinets bien conditionnés ;
Et le petit jet d'eau qui vous fera, Madame,
Plaiſir en vérité juſques au fond de l'ame.

LA PRINCESSE.

Non, Seigneur, au plaiſir vous m'excitez en vain,
Rien ne peut me toucher ; perdez-en le deſſein,
Des préſens ſi flateurs ne ſçauroient me ſéduire ;
A mon cher Pot de Chambre, en vain vous voulez nuire :
Du plus fidéle Amant il me prouve la foi ;
Apprenez que ce Pot *eſt l'Univers pour moi* ;
Pour lui, pour conſerver l'éclat qui l'environne ;
Je ſacrifierois tout ; repos, gloire, couronne ;
Je l'aimerai toujours... Un ſonge plein d'horreur ;
M'effrayant cette nuit, j'ai crû voir... Mais, Seigneur,
Je commence à ſentir que mon amour vous bleſſe ;

Vous ſouffrez à regret l'aveu de ma tendreſſe ;
Oui, je le ſens, ce Pot doit vous être odieux ;
Retirez-vous, Seigneur, on l'apporte à vos yeux.

SCENE V.

LA PRINCESSE, PROPET, MERDINE *paroît dans l'enfoncement du Théâtre, tenant le Pot de Chambre ſur une Soucoupe.*

PROPET.

AH, c'eſt trop me parler d'un feu que je déteſte!
A mon heureux Rival, mon bras ſera funeſte :
Je périrai du moins en Amant glorieux.
Tenter eſt des Mortels, réuſſir eſt des Dieux.
Mais je réuſſirai ; *l'œil* de la jalouſie
Eclairera ſans doute au gré de mon envie,
Le doigt de la vengeance armé pour le punir ;
L'éclair brille ; tremblez ; la foudre va partir.
Depuis une heure au moins je me retiens, m'arrête.
La contrainte, Madame, a groſſi la tempête,
Je me livre en fureur à mes tranſports jaloux ;
Vous allez à l'inſtant ſentir tout mon courroux :
Rien ne peut vous ſauver, & ce Pot qui m'outrage
Servira le premier d'inſtrument à ma rage :

Je prétends m'en ſervir . . . .

Il veut ſaiſir le Pot.

LA PRINCESSE.

Arrête, malheureux !

Hola, Gardes à moi ? Qu'on l'ôte de mes yeux !

SCENE VI.

L'A PRINCESSE, PROPET, MERDINE, L'ENFILÉ, CHIANLIT & LES GARDES, *qui demeurent interdits.*

CHIANLIT.

QUi, Madame ? . . . .

LA PRINCESSE, *aux Gardes.*

D'où vient cette ſurpriſe extrême ?

(*Montrant Propet.*)

Obéiſſez, Poltrons... oui, Propet, oui, lui-même ;

Qu'enfermé dans les Lieux, *on ne le quitte pas ;*

(*à Chianlit*)

Garde-le ſur ta tête, & tu m'en répondras !

PROPET.

Chianlit, pour m'approcher, avez-vous de l'eau-roſe ?

CHIANLIT.

Seigneur, je n'en ai point . . . .

PROPET.

PROPET, *ôtant la main dont il tenoit ſa culotte, lâche tout dans ſes chauſſes & par terre, & s'en va en diſant gravement :*

Sens-*moi donc ſi tu l'oſe !*

Chianlit & les Gardes s'enfuyent en ſe bouchant le nés.

LA PRINCESSE, *à Propet.*

Mordaucul punira tes mal-propres forfaits !

à l'Enfilé.

L'Enfilé, courez tôt balayer mon Palais !

SCENE VII.

LA PRINCESSE, MERDINE.

LA PRINCESSE.

TOi, donne-moi le Pot ! Eſt-ce bien lui, Merdine ?

N'en aurois-tu pas pris quelqu'autre à la Cuiſine?

MERDINE.

C'eſt lui-même ; Madame, il vient d'être vüidé.

LA PRINCESSE.

Je le trouve fumant, tremblant, intimidé,

Il ſemble comme moi reſſentir ſon outrage ;

La pâleur eſt encor peinte ſon viſage.

Raſſure tes eſprits, cher objet de mes vœux !

Propet dût-il armer les Enfers & les Cieux ;

Coûtât-il tout le ſang qu'Helene a fait répandre ;
Dûſſai-je, après dix ans, voir mon Bidet *en cendre ;*
Je ne balance point, je vole à ton ſecours ;
Je défendrai ta gloire *aux dépens de mes jours !*
Il ne me répond rien... Il frémit ; il ſoupire ;
Ciel, quel affreux ſoupçon... Je tremble de le dire ;
Merdine, par quelqu'un n'eſt-il point profané ?

MERDINE.

Perſonne juſqu'ici n'y a fourré le né,
Vous êtes aujourd'hui d'une humeur bien étrange !
Craignez-vous qu'on l'emporte, ou bien que l'on le mange ?

LA PRINCESSE.

Non, rien dans l'Univers n'eſt plus cher à mes yeux ;
Quand je ſuis ſur mon Pot, je me crois dans les Cieux.
Ah, lorſque gémiſſant *d'un* beſoin *véritable*,
J'ai pu faire à mon aiſe un Grand-tour délectable,
Dans ces tendres inſtans, j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé !
Oui, *ſi le Ciel un jour doit me réduire en poudre*,
C'eſt ſur mon Pot *au moins que j'attendrai la foudre !*

Elle ſe met deſſus, on entend un grand bruit, un cliquetis d'épées, de fourches, & des pelles &c.

De quel tapage affreux, de quels horribles cris,
Retentiſſent ſoudain ces auguſtes lambris?
Quel noir preſſentiment... Ah, tout mon ſang ſe glace!

SCENE VIII.

LA PRINCESSE, MERDINE, L'ENFILÉ.

LA PRINCESSE, *pourſuivant.*

L'Enfilé, quelle peur déſarme ton audace!
Où cours-tu? N'as-tu plus de cœur pour me venger?

L'ENFILÉ.

Ah, *je tremble du crime* ainſi que *du danger.*
Faites graces, Madame, à ma frayeur mortelle:
Un mal-propre, un vilain, un infâme, un rebelle,
Propet vient d'ameuter des Gadouards odieux;
En tumulte à grands cris il marchent vers ces lieux;
Rien ne peut du Palais leur fermer le paſſage;
Vos Gardes renverſés vous livrent à leur rage;
Ils veulent, pous vanger leur Maître mépriſé;
Qu'en morceaux bien menus votre Pot ſoit briſé;

LA PRINCESSE.

Quel horrible attentat! Allons punir le crime!

Dieux qui me trahiſſez, livrez-moi la victime;
Sur qui doit retomber l'éclat de mon courroux;
Que la foudre me vange, ou conduiſez mes coups!
(*Le bruit redouble.*)
Courons .... mais ç'en eſt fait, on enfonce les portes;
Du ſcélérat Propet, j'apperçois les cohortes!

L'ENFILÉ.

Quel deſtin eſt le vôtre, Amans *infortunés*!
En vain aux plus beaux feux *vous vous abandonnez*;
Des Jaloux *pour vous perdre, à des* Faquins *s'uniſſent.*
Jamais à vos ardeurs, *tous les cœurs n'applaudiſſent.*

MERDINE.

Maxime bien placée! alors qu'il faut agir;
Eſt-ce donc, en grands mots le tems de réfléchir;

L'ENFILÉ.

Du Tragique aujourd'hui, c'eſt là la rocambolle;
Les Sentences toujours rendent brillant un rolle.
(*Le bruit redouble encore plus fort.*)

LA PRINCESSE.

Tout eſt perdu, Merdine; où fuir, où nous cacher?
Cher Pot, à l'ennemi, qui pourra t'arracher?
MERDINE *crache dans ſes mains & les frottant.*
Je m'en vais le torcher: allez, laiſſez-moi faire.
à l'Enfilé.
Toi, fais venir le Guet avec le Commiſſaire!

LA PRINCESSE.

Il n'eſt plus tems: le traître approche ; oui, c'eſt lui.
L'innocence, grands Dieux, n'a-t-elle plus d'apui ?
(prenant ſon Pot.)
Digne objet de mes pleurs, viens que ma Garde-robe
A ſon couroux encore un moment te dérobe !
(Elle s'en va dans une Garde-robe ; elle ferme la porte ; Merdine ſe met devant pour la cacher.)

SCENE IX.

MERDINE, PROPET *avec ſes guerriers qui ſont des Gadouarts armés de Pêles, &c.*

PROPET.

Frappez, frappez, Amis, *ne vous laſſez jamais ;*
Et briſez ſans quartier tous les Pots du Palais !
Du bruit de ma vengeance *effrayez tout le monde ;*
Qu'au fracas de ces Pots, *partout l'écho réponde* !
Et nous, cherchons l'objet de mon reſſentiment.

MERDINE *à part.*

Ils caſſent tous les Pots, où piſſer à préſent ?

PROPET *fouillant par-tout.*

Dieux, ne permettez pas qu'il échape à ma rage !
Echellons, s'il le faut, au quatriéme étage.

Perçons, de ce Palais le plus ſombre réduit . . .
De ce côté je crois entendre quelque bruit.
(il apperçoit Merdine.)
Du Dieu que je pourſuis, c'eſt la digne Prêtreſſe . . .
Où pourrai-je trouver le Pot de la Princeſſe ?
Parle.

MERDINE *avec fierté.*

Qui, moi ! *je laiſſe aux cœurs lâches & bas*
La noire trahiſon & les aſſaſſinats.

PROPET.

Jamais dans des vaincus a-t-on vû tant d'audace !
Inſolente, mon bras . . . . . .

Il menace Merdine d'un ſoufflet.

MERDINE *mettant ſes poings ſur les rognons.*

Je ris de ta menace ;
Tu n'es qu'un fanfaron ; je me moque de toi.

PROPET. *bien fierement.*

Suivante, *oubliez-vous que vous parlez à moi ?*

MERDINE.

A vous ſoit ; beau muzeau, pour qu'il me faſſe taire.

PROPET *voulant la ſaiſir.*

Ah, je t'arracherai ta langue de vipere !

Merdine s'échapant, Propet découvre la porte.

MERDINE.

Zeſte, vous prendrez mal à vous mettre en courroux.
Vous m'entendrez toûjours vous dire qu'un jaloux
Eſt un objet hideux, qui . . .

PROPET *appercevant la porte.*

Quelle eſt cette porte ?

(*Il regarde à travers le trou de la ſerrure malgré Merdine.*)

La Princeſſe ! & le Pot !

MERDINE *en fuyant.*

Que le Diable t'emporte.

PROPET.

Grace aux Dieux, *mon bonheur paſſe* tout *mon eſpoir.*

Il enfonce la porte à coups de pied.

Encor un coup de pied, tout eſt en mon pouvoir.

(*La porte tombe, la Princeſſe ſort tenant le Pot de Chambre d'une main, Propet ſe recule.*)

SCENE X.

LA PRINCESSE, PROPET, *la Suite de Propet.*

LA PRINCESSE, *le menaçant avec le Pot.*

OSe-tu t'en flatter ? Va je te brave, avance !

(*Propet veut avancer.*)

O Pot, en périſſant, ſers ma juſte vengeance !
Va, briſe-toi du moins ſur ſon crâne inſolent
Comme la foudre écraſe un cédre du Liban.

(*Elle tue Propet en lui caſſant le Pot ſur la tête.*)

PROPET *mourant.*

Ah, qu'il put... mais ma mort entraîne le perfide.
Je ne me plaindrois pas s'il avoit été vuide.
Quel ſupplice effroyable... il eſt donc des forfaits
Que le couroux des Dieux ne pardonne jamais.
Ah, du moins, en mourant, j'ai la douceur extrême
De vous voir encor plus à plaindre que moi-même!
(*Il meurt, on l'emporte, & ſa ſuite s'en va en pleurant.*)

SCENE XI.

LA PRINCESSE, *ſeule.*

J'Ai vangé par ta mort, & mon Pot, & mes feux;
Mais me rend-elle hélas, un don ſi précieux?
Juſtes Dieux, falloit-il que pour punir le crime,
Aujourd'hui la vertu fût livrée en victime!
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau;
De mes biens à jamais j'ai perdu le plus beau.
Mais quelle affreuſe nuit tout à coup m'environne!
Quelle horreur me ſaiſit! d'où vient que je friſſonne?
Grace au Ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers!
J'y veux aller chercher le bonheur que je perds.
Deſcendons... *Quoi, Propet, je te rencontre encore?*
Trouverai-je par-tout un puant *que j'abhorre?*

Tu n'auras pas l'honneur de me faire trembler.
Ce Pot *toujours vainqueur ſuffit pour* t'accabler.

SCENE XII.

LA PRINCESSE, MERDINE.

MERDINE, *en ſautant.*

Uſpendez la douleur où votre ame eſt en proie ;
Le Canon, les Tambours & la publique joie
Annoncent le retour du Prince Mordaucul ;
J'ai couru, j'ai volé, Madame, je l'ai vu :
Il brule de vous voir, une importante affaire
Qu'il ne peut différer & que lui ſeul peut faire,
Le retient... Il m'a dit de venir annoncer
Qu'il s'eſt, ſur le Balcon, arrêté pour piſſer.

LA PRINCESSE.

à Merdine. (*à part.*)
Cache bien ces débris ! Grands Dieux, je ſuis perduë !
Ah, quel moment prend-il pour paroître à ma vuë ?
(*Merdine pouſſe avec le pied les débris du Pot dans un coin du Théâtre.*)

MERDINE.

Paix, je l'entends cracher ; il entre dans ces lieux,

LA PRINCESSE.

Ciel, comment, ſans mon Pot, me montrer à ſes yeux ?

(*On entend un grand bruit de Timbales & de Trompettes.*)

SCENE XIII.

LA PRINCESSE, LE PRINCE MORDAUCUL, MERDINE, Suite du Prince, Suite de la Princeſſe. *Mordaucul eſt vêtu d'un habit de Criſpin, avec un Tonnelet de Guerrier à la Romaine, un Caſque, l'Epée & les Gantelets de Criſpin, & aux jambes une paire de Bottes fortes, ſur leſquelles on a attaché des Brodequins.*

MORDAUCUL.

Madame, il fut un tems, où, dans votre Anti-Chambre,
On pouvoit aiſément trouver un Pot de Chambre :
Mon abſence a détruit le bon ordre en ces lieux.....
Que vois-je ! Mon aſpect embarraſſe vos yeux ?
Je vous vois interdite, éplorée, éperduë,
Muette à mes ſoupirs, & détourner la vuë. : :
D'où vient ce triſte accueil ? *Parlez, expliquez-vous.*

LA PRINCESSE.

Calmez-vous un moment, Seigneur, point de courroux.

MORDAUCUL.

Quoi, lorſque de piſſer on a preſſante envie,
En peut-on, croyez-vous, différer la partie !
Non, non, quand la nature a formé ce beſoin,
C'eſt mourir que d'oſer en retarder le ſoin.
Je rougis, revenant vainqueur de vingt batailles
De piſſer dans la cour, ou contre les murailles ;
Et de laiſſer couler dans de ſales ruiſſeaux
Les flots harmonieux de mes puiſſantes eaux.
Madame, c'eſt avoir peu de ſoin de ma gloire :
Qu'auroit-ce donc été ſi j'avois eu la foire !

LA PRINCESSE.

Mon cœur n'a point de part à l'erreur de mes Gens ;
Calmez, Seigneur, calmez le trouble de vos ſens :
Rappellez bien plutôt toute votre conſtance !
Des maux... à les conter.... je tremble.... je balance...
Ce pot ſi Précieux.... O regrets ſuperflus...
Ce Pot....

MORDAUCUL.

Eh bien... Madame...

LA PRINCESSE.

Ah Seigneur.... Il n'eſt plus.

MORDAUCUL.

Il n'eſt plus, dites-vous... quelle main aſſaſſine
A pû trancher des jours...

LA PRINCESSE.

La main de Foirantine.

MORDAUCUL.

Qui, toi, tu me trahis ? l'ai je bien entendu ?

LA PRINCESSE.

Je ne te trahis point : j'ai fait ce que j'ai dû ;
J'ai vangé ſon outrage : un rival téméraire
Propet, ſur lui portoit une main ſanguinaire ;
J'ai vendu cher ſa vie à ce Monſtre fatal ;
Le coup dont il périt immole ton rival.

MORDAUCUL.

Juſqu'au dernier ſoupir tu devois le défendre.

LA PRINCESSE.

Sa perte...

MORDAUCUL.

Ta mort ſeule auroit dû me l'aprendre.

MERDINE.

Les Pots de Chambre ici *ſont-ils ſi précieux*,
Qu'on n'en puiſſe caſſer *ſans offenſer les Dieux* !

MORDAUCUL, *à Merdine, montrant la Princeſſe.*

Si tu ſçavois le crime & le ſort qui m'accable,
Tu frémirois d'horreur de la voir ſi coupable.
Puiſque j'ai tout perdu, que je n'ai plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre & la mort un devoir.

(Il veut ſe tuer, la Princeſſe l'arrête.)

Tu m'arrêtes ! ſçais-tu qu'un Oracle barbare
Dicté par le Deſtin pour jamais nous ſépare ?

LA PRINCESSE.

Ah ! que m'annonçez vous . . .

MORDAUCUL.

Connoiſſez mon malheur :
Le Ciel au ſort d'un Pot attacha ma valeur ;
Il faut que ce ſecret ſorte enfin de ma bouche.
Piſſantine ma mere en relevant de couche,
Sur la Fée Etronaſſe appuyant ſon eſpoir,
Courut en ma faveur implorer ſon pouvoir.
La Fée avec bonté la reçoit & l'embraſſe ;
Et ſans perdre de tems, avec elle la place
Sur un ſuperbe Char traîné par un Cochon ;
Qu'elle a l'art de conduire avec un goupillon.
Phœbus étoit à peine au milieu de courſe ?
Ses chevaux bien peignés & leurs cheveux en bourſe,
Ne couroient ni ſi bien ni ſi rapidement
Que le grognant Courſier de ce Char tout brillant ;
Si bien qu'ayant la foire, elle ſçut brayes nettes,
Arriver au Palais, où mettant ſes lunettes,
Elle ouvre ſans délai le livre des Deſtins,
Et cherche en nazonant l'article des Pantins.
Au bonheur de mes jours elle trouve un obſtacle ;
Elle touſſe, elle pette, & rend ce triſte Oracle,
» Mordaucul avec ſoin doit éviter l'amour ;

» Ses feux ſont menacés d'un funeſte retour ;
» Par malice aujourd'hui la Fée Ambroiſiette,
» De ce Prince naiſſant a noué l'éguillette.
» Ainſi le mal ſe mêle aux biens les plus parfaits !
» Si *pour ſe nuire entre eux les Scélérats ſont*
» *faits* ;
» Sans crainte on peut de nous dire la même
» choſe ;
» Car toujours une Fée à quelqu'autre s'oppoſe.
» Un Pot de Chambre ſeul pourra changer le
ſort,
» Si le Prince le peut garantir de la mort.
Juſte Ciel, quel Arrêt ! A ces mots Etronnaſſe
Effrayant l'Univers d'une horrible grimace,
Le poil tout hériſſé regardant ſon Cochon,
Lui donne ſur le Groin un coup de goupillon.
Que d'une Fée, ô Ciel, le pouvoir eſt étrange !
L'Animal ſur le champ en un beau Pot ſe change ;
L'Univers *étonné l'admire en frémiſſant* :
L'immortelle s'éclipſe & le laiſſe en fuyant.
Ma mere s'en empare & ſa tendeſſe extrême
Le lui faiſoit chérir à l'égal de moi-même ;
Mais voyant, de ſes jours approcher le déclin,
Elle me le remit & m'apprit mon deſtin.
Je crus le confiant aux ſoins de ce que j'aime,
Qu'il braveroit du ſort l'inclémence ſuprême ;
C'eſt ta main cependant qui m'en prive à jamais !
De ſa perte déja je reſſens les effets ;
Je ſens évanouir tout ce qui m'intéreſſe...
A peine ſuis-je encor ; ah, cruelle Princeſſe !
Ce que j'ai de plus cher diſparoît...

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur !

Non, je ne puis ſurvivre à ce dernier malheur.
Je vais, pour vous vanger, m'en punir la premiere,
En me précipitant au fond de la Riviere.

MERDINE, *la retient.*

Fort bien, c'eſt un ſecours où je ne ſongeois pas.
Noyez-vous... beau ſecret *pour ſortir d'embarras.*
Rare & ſublime effort de fermeté... *J'enrage,*
Lorſque j'entens tenir un diſcours ſi peu ſage.
Poule mouillée... Or ſus ...une Invocation
Doit mener à bon port cette grande Action!
Souvent à l'Opéra, l'on voit, ſans qu'on l'appelle,
L'Amour quitter des Cieux la demeure ſi belle
Pour finir les tourmens de deux cœurs malheureux,
Dont le deſtin, ſans lui, ſeroit des plus affreux.
Implorez-le; il viendra: c'eſt le meilleur remède...

On entend une ſymphonie douce de flutes & muſettes, la Princeſſe & Mordaucul paroiſſent ſurpris.

Ai-je raiſon... Tenez, ce Dieu court à votre aide!
Vous me traitez de bête, & cependant je voi
Que vous avez tous deux bien moins d'eſprit que moi.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens. L'AMOUR *& ſa ſuite.*

L'AMOUR *arrive dans une brouette pouſſée par une Troupe de petits Amours, de jeux &c.*

FOirantine, *calmez ces injuſtes allarmes;*
Vos yeux ne ſont pas faits pour répandre des larmes;
Ginnes, & Farfadets, Fée; & Démons & Dieux,
Tout céde à mon pouvoir ſur Terre & dans les Cieux,

Tendres cœurs, j'ai pitié d'une flamme si pure ;
(L'amour lui donne un Pot de porcelaine dorée.)
Mordaucul, prends ce Pot, & reprends ta figure,
(aux morceaux du Pot cassé.)
Et vous, disparoissez, débris infortunés,
Pour occuper les Cieux qui vous sont destinés !
(L'Amour s'envole, & une troupe de Plaisirs & d'Amours emportent les morceaux du Pot cassé.)

SCENE DERNIERE.

MORDAUCUL, FOIRANTINE, MERDINE.

MORDAUCUL.

Déja divin amour, je ressens ta puissance ;
Quel changement subit, quelle douce existence !
Ah, je sens tout le prix du plus grand des bienfaits !

LA PRINCESSE.

Pourrons-nous, envers lui, nous accquitter jamais!

MORDAUCUL.

Tout ce qu'il veut de nous, notre plus digne hommage.
Sera de nous *aimer, s'il se peut, davantage.*

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur ! avant tout, pour rendre grace aux Dieux,
Rempliſſons à l'envi ce Pot miraculeux !

FIN.

MADAME ENGUEULE,

OU

LES ACCORDS POISSARDS,

COMEDIE-PARADE,

EN UN ACTE.

AVEC PROLOGUE ET VAUDEVILLE.

A CONGO.

M. DCC. LIV.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MADAME ROGNON, Tripière.

GUIGNE-AU-POT, Gargottier.

PROLOGUE.

MADAME ROGNON.

EH ! bon jou ' Moſieu Guigne-au-Pot.
Ma foi, j' vous crayais à Vaulau.

GUIGNE-AU-POT.

Mais j'ons eû du pour & du contre.

Mde ROGNON.

Ah ! qu' c'eſt plaiſant com' on s' rencontre !

GUIGNE-AU-POT.

Pour quant-à-moi, j'en ſons charmé ;
Car je vous ons toujous aimé.
Et ſi j'oſions vous l' dire encore.....

Mde ROGNON.

Eh ! mais vrament, tête de Maure !
I'-r'vient ſus l'yeau pour s'enflâmer.
Oh ! j' n'avons pus d' fête à chômer.
C'eſt guignonant, mais qu' veux-tu faire ;
Après l' plaiſi ' ſuit la miſere.

GUIGNE-AU-POT *gayement.*

J'ay pourtant des momens, qu' je m' ſens cor aſſez dru...

Mde ROGNON.

Va, j'avons tort tous deux, c'eſt d'avoir trop vécû.
Quiens, ma mère chantoit, roulant ſa quenoüillette,
Qu'à gens qui ſe marient, comme nous, impotens,
C'étoit tramper une moüillette
Dans un œuf frais gardé vingt ans ;
De ça, faiſons profit. Et dis-moi, qui t'amène ?

GUIGNE-AU-POT *fâché.*

Pargué, vous en valés la peine,
En vérité, Catin Rognon.

Mde ROGNON.

Eſt-ce-ti' pour un plat d' ta façon?

GUIGNE-AU-POT.

Mais .. quaſiment ... à peu près .. comme!

Mde ROGNON.

Quoi, vous boudés, mon beau jeune-homme!
Eh! ben n' v'la-ti' pas d' quoi périr!
Monſieu, n' vous laiſſez pas mourir.
Avet-vous com'! faut-i'-qu'on l' preigne?
Hom! j' te vas coler cent coups d' peigne.

GUIGNE-AU-POT.

Un moment, la mère, en douceur.
Car, pour rien, j' vous laiſſerions ſeule; ...
Connoiſſés-vous Madame Engueule?

Mde ROGNON.

Eh! cor long d'ça j'étions ſa ſœur.
Vla ſon logis, où j'ons affaire.

GUIGNE-AU-POT.

Bon! moi, j'en ſors: alle eſt en guerre
Avet Suzon, qu'all' veut bailler
Au-vis-à-vis d'un imbécille
Nouvel apprenti Maltoquier.
C'te fille s' gimbe, eſt indocile,
Et dit com'ça qu'alle n'en veut pas,
Ou ben qu' la mort aura ſa vie.
Si ben qu'moi qui fuis l'embarras
J'ons planté-là la companie.

Mde ROGNON.

Mais, qu'eſt que tu quiens-là dans ta main?

GUIGNE-AU-POT.

Ça? c'eſt la carte du feſtin.

Mde ROGNON.

T'oublie donc que j' ſons leux Tripière!
Quoi, j'nous voyons rompe en viſière
Par un fruilain Pas-trop-net,
Et je n' ly barrons pas l'œillet!

Non ; je n' me r'connois pus. Tu cours ſus à ma pratique !

GUIGNE-AU-POT.

Eh ! l'ai-je été chercher ? on vient à ma boutique...

Mde ROGNON.

Va, va, l'ami, n' ſois pas fâché.
Avant toi, j'avions fait l' marché.

GUIGNE-AU-POT.

J' n'ai donc qu'à rembaler ma viande ?

Mde ROGNON.

A ton âge eſt-ce que ça s' demande ?
Adieu, l'Entrepreneur.

GUIGNE-AU-POT.

Adieu, Giron moiſi.

Mde ROGNON.

Adieu, Gîgot ſans jus.

GUIGNE-AU-POT.

Adieu, vieux Cuir boüilli.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

Madame ENGUEULE, Marchande de Poiſſon.
SUZON, Fille de Madame Engueule.
CADET, Poliſſon, Frère de Suzon.
LAVIGUEUR, Batellier. }
NIGAUDET, Commis de la Barrière. } Amans de Suzon.
TRANCHET, Savetier, Oncle de Suzon.
Madame TRANCHET, Blanchiſſeuſe.
Madame LADOUCE, Revendeuſe, Mère de Nigaudet.
RAGOLIN, Intriguant, Sergent de Milice ſuppoſé.
M. LE PRUDE, Notaire.

La Scene eſt chez Madame Engueule.

MADAME ENGUEULE

OU

LES ACCORDS POISSARDS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LAVIGUEUR, SUZON.

LAVIGUEUR.

OUI, j' te le dis, Suzon, que le diable m'enlève, si ce tapage-là se passe sans bruit.

SUZON.

Eh ! est-ce que tu crais que de ma part, j'allons consentir tout roide au mariage, qui ' trafiquons l'a dedans, quand ce cœur y répugne ?

LAVIGUEUR.

Dame, que sçai-je ? Je vois que je n'ons que note parsonne à produire au vis à vis de toi, & que ta mère tient pour Nigaudet par l'occasion qu'il est tout fraîchement Commis de Barrière : O ! ça

galoppe rudement l'eſprit, voi's-tu : d'autant mieux que je n'ignorons pas que le cœur d'eune fille eſt, comme qui diroit la poche d'eune ſarvante, j'voulons dire, entourré de goucets, & que ç' tila qui les remplit, s'y loge. Eh ! ſarpéjeu, ſi je ne ſons que Batellier.....

SUZON.

Mais, n'faut pas tant que ma mère faſſe la faſſeuſe, mon pète l'étoit ben l'y. C'eſt que tu ne ſçais pas qu'alle a toujours été pis qu'un ſatire pour la rudeur. Veux-tu que je t'en montre un objet terribe? Quiens ; ..... T'emagine ben qu'eune jeune fille comme nous qui a zunbrin le tour tapageux, ne manque pas de farquenteux, & que juſqu'à c'theure que j'en avons évû un million à nos trouſſes, j'ons ribotté eune miétte, c'eſt tout ſimpe ; faut viv'e ou périr, d'arbord ; O ! pour revenir à note mère, c'te chienne-là, qui ne vaut pas m'eyeur que les autes, mais qu'eſt pûs envieuſe de leux bien, Monſieur, note plaiſi l'y a toujou reſſemblé comme eune débauche, & niantmoins, drés qu'alle nous ſentoit dans eune Güinguette avec queutes amoureux, zeſt, alle y accouroit, alle les engueuſoit ſi ben d'eſpérance, qu'alle en accrochoit toujou le pus beau & le meyeur ; & pis alle vous les entraînoit à la danſe en façon de gloire, comme en diſant, quiens, Suzon, vla le fertin. Dame, vla pourtant de ſes tours ! Et tu diras que ce n'eſt pas regoulant pour eune fille de cœur?

LAVIGUEUR.

Jarnichien ! que c'eſt noir !

SUZON.

Faut dire que malgré ſes rubriques alle n'avoit pas tous les ceux qu'alle vouloit, non ; & entr'autes ce Garçon Procureux qu'a de l'eſprit comme un Collége, qui n'auroit pas démaré, ſi tu ne lui avois

fait lâcher pied ; car je pouvons le dire ſans vanité, drès que je t'ons vû, tu m'as tenû ſur le cœur comme eune tache.

LAVIGUEUR.

Eh ! ben, quiens, c't aveu-là me fait venir la fantaiſie de forcer nature...

SUZON.

Comment ?

LAVIGUEUR.

Faut joüer d'eſprit queuques fois ; O ! v'la ce que je ruminons. La mère Engueule eſt aſſotée de ton frere Cadet, y' faut le faire engager par frime ; Racolin, qu'eſt de mes cotteries, fra le ſemblant d'être le Sargent !..... Ben mieux ! Nigaudet, qu'eſt tout nouveau dévalé de ſon Village, & que ſa mère n'a pas vû depuis pus de dix ans, je le frons paſſer pour Fuyard de Mélice : il aura eune peur d'untrente chiens ; au mitant de tout ça, faura ben qu'il foüine. Va, laiſſe-moi faire.

SUZON *avec vivacité*

Cours vîte, mon Enfant, cours vîte cheux ce Cabaret du coin, mon onque Tranchet & ſa femme y ſont avec Cadet, ils ne demanderont pas mieux que de nous aider. Mais, à quoi donc que tu rêves ?

LAVIGUEUR.

C'eſt que Racolin, quoi qui'-ne ſoit qu'un croc, voura t'être payé comme un Capitaine, & le pouſſier ratte cheux nous.

SUZON.

Ah ! vla ben le diable ! Encore ſi on diſoit ; j'en emprunterons ; ..... Mais le tems eſt ſi dur : & y a ſi peu de ſûr à prêter de l'heure qu'il eſt, que c'eſt pis qu'eune décadence ; mais pourquoi donc que tout le monde n'eſt pas riche ? à la fin p't'être que ça vienra ! .... Ah ! je ſonge eune choſe ; ça

ſeroit-y un ſi grand mal ſi je pinſions le magot de note mère ?

LAVIGUEUR.

Quoi ? eſt-ce qu'on n'eſt pas bon pour l'y rende dans un aute quart d'heure ?

SUZON.

Va. Ça vaut fait. Cours de ton côté, & moi du note, j'allons guetter le moment.

LAVIGUEUR.

Bon.

SCENE II.

SUZON, NIGAUDET.

NIGAUDET.

EH ! là, là, Mademoiſelle Suzon, ne courez donc pas ſi fort, il me ſeroit avis que je ſerois queque vermine, tant vous fuyez des que j'approche.

SUZON.

Carreſſez donc ce petit Mignon ! il a l'air à ça, oüi. Mais, dis-moi donc, modèle à pantins ; ſi tu crais jamais venir à bout d'enſorceler queute Créature, ne te vante pas que ça ſera Suzon, non ; car j' tavertis en conſcience que t'es pour moi ni pus ni moins qu'un ragoût qui fait lever le cœur.

NIGAUDET.

Ah ! je ſçavons ben qu'en penſer ; & ne vla pas moins les bijoux que nous vous barons ce ſoir à nos accordailles, da.

SUZON *prenant la boëte.*

Voyons ; ... Recule ſix pas, ſinon je te campe une giffle.

NIGAUDET.

Ah ! ah, ah, ah, toujou 'gaye, ça ne peut pas ſe retenir de lâcher queques douceurs. Eh ! ben quoique d'hazard, ça me coûte, ſans mentir quatre-vingt-trois francs.

SUZON.

Nigaudet, je trouvons tout ça de mon goût.

NIGAUDET.

Oüi ?

SUZON.

Oüi, & je t'avoüe que ſi je ſçavois un fondeux aſſez retords pour faire un lingot d'un malſoin, j'ty porterois tout brandy pour qui'-faſſit de toi queute choſe de prope à fin de t'aimer une goutte.

NIGAUDET.

Eh ! tenez, vous ſerez le fondeux, & dans vote moûle je devienrai bijou, (*riant très-fort.*) Ah, ah, ah, ah, ah.

SUZON.

L'eſprit l'y vient ! remêts-toi donc, tu tumbe en délice ?

NIGAUDET.

Ah, ah, ah, ah, j'crève.

SUZON *mettant la boëte dans ſa poche.*

Oh ! t'es trop long, je bas aux Champs.

NIGAUDET *courant après elle.*

Doucement . . . Doucement . . . comme vous empochés ! . . ça ne ſe donne qu'en finant. Oh ! donnant, donnant.

SUZON.

Là, là, prends donc garde, tu t'épanoüis comme uu goupillon.

NIGAUDET.

Rendez-moi ma boëte, là, vous ne ſortirez pas que je ne l'aye, non.

SUZON *fuyant.*

Tu me crois donc eune laroneſſe ?

NIGAUDET *la fouillant.*

Au guet, au guet . . . .

SCENE III.

SUZON, NIGAUDET, Mde ENGUEULE,

en habits diſtingués.

NIGAUDET.

AH ! je la tiens pourtant.

Mde ENGUEULE.

Queuque c'eſt donc que c'te ſcandal là cheux des honnêtes gens ?

NIGAUDET.

C'eſt vote fille qui en eſt cauſe ; comment ! alle vouloit me violer ; voyés donc ; dame : vlà comme les mauvais ménages feſons, y-ſe diſputons d'abord, & ſe battons après.

SUZON *à part.*

Non, je ne ſçais qu'eſt-ce qui me requient, car pour un brin je le mettrois en civet dans le jus qui l'y tumbe dans la gueule : mais gn'ia parſonne là-dedans, ſongeons aux noyaux. (*Haut*) Ma mère, je ne tardons pas à reveni.

Mde ENGUEULE.

Où que vous courés, note fille ?

SUZON.

J' courons . . . . . queri l'es violons, pour divartir ce Monſieu.

Mde ENGUEULE.

Dépéchez-vous ; Mademoiſelle.

SUZON.

Eh ! non, c'eſt que je touſſe !

Mde ENGUEULE *fort haut.*

Hay Suzon, hay, hay.

SUZON.

Quoi ?

Mde ENGUEULE.

Si tu rencontres ſus ton chemin des gens du feſtin, amène l'ſes vîte & tôt, parceque M. le Prud le Notaire va t'ête icy dans la minutte.

SUZON.

Oüi ; le diabe vous bahutte.

Mde ENGUEULE.

Hom ! la groſſière.

SCENE IV.

Mde ENGUEULE, NIGAUDET.

Mde ENGUEULE.

JE vous prions, Monſieu Nigaudet, d'oublier ce qui ſort d'arriver en reſperant ſur l'arvenir. C'a à queuques vivacités de jéuneſſe, mais le fond en eſt bon, a'quient de moi de ce côté-là. Si alle eſt mal polie, je veux que dans queutes jours y' n'y paroiſſe pus, partant que j'y mettions la main. Car, ſans me vanter, j' ſavons ce qui s'appelle vive-avet les vivans, je crais ?

NIGAUDET.

Oh ! pour ça c'eſt affaire à vous.

Mde ENGUEULE.

C'eſt donc pourquoi. Et pour en revenir à ce que je vous diſions là-dedans ; je n'ignorons pas que l'ayance que j'allons faire ne déplaiſe à la parent

de note deffunt (qui ſont toutes canailles au moins) & ſur-tout à Madame Tranchet, femme en prope de M. Tranchet note frère, qui n'eſt qu'un Savetier, ſi vous voulés, & qui nianmoins méritoit mieux qu'elle; mais toutes leux menaces n'y ferons rien, parce que je l'ay là, & vous itou, ça ſuffit. Si ben que pour qu'ils en ayons le démenti pus vîte, je vous prions de repaſſer cheux le Notaire encore eune fois, car ça me tormente comme eune colique.

NIGAUDET.

Allons, je vas vous l'amener.

SCENE V.

Mde ENGUEULE.

FAut être verte dans les affaires. Je leux ferai ben voir à qui qui ſe ſont frottés, les chiens.

SCENE VI.

Mde ENGUEULE, Mde TRANCHET, *en habits d'exercice.*

Mde ENGUEULE.

AH! note belle-ſœur, je ſommes.... au déſeſpoir que le ſujet ..... qu'eſt au-vis-à-vis de l'occaſion du mariage de Suzon, nous occaſionne.... l'occaſion .. de vous voir.

Mde TRANCHET.

Oh! pas tant de politeſſe. C'eſt un devoir qui ſe doit. Je vous prions ſeulement d'excuſer, ſi je nous parſentons ſi mal prope.

Mde ENGUEULLE.

Eh! Eſt-ce qu'on ne ſe connoît pas? Mais où qu'eſt donc votre Epoux, Madame Tranchet?

Mde TRANCHET.

Il eſt reſté à boire demi-ſequier avec eune pratique.

SCENE VII.

Mde ENGUEULE, SUZON, Mde TRANCHET.

SUZON *riant très-fort.*

AH, ah, ah, ah, ah, ah, ah. Vous vla, ma Tante?

Mde TRANCHET.

Oui. T'es de bonne heumeur. (*bas à Suzon*) Eſt-ce que t'as la plotte?

SUZON *bas.*

Tâtés plûtô. Oh, ah, ah, ah.

Mde ENGUEULE.

Pourquoi donc parler tout bas? Y-a t'il là du complot?

Mde TRANCHET.

Eſt-ce que vous rêvez..... Mais.... Bon! où qu'eſt les familles du Farquenteux? eſt-ce qu'il eſt bâtard?

Mde ENGUEULE.

Qu'eſt-ce donc que vous dites? Sa mère va venir, c'eſt Madame la Donce, la Revendeuſe.

Mde TRANCHET.

Quoi: on m'avoit dit qu'il étoit furet de Barrière.

SUZON.

Ce n'eſt pas des moques non plus; Madame ſa

mère vient de le couler dans ce poſſe-là par le canal d'un Moſieu de ſes pratiques. Oh ! C'eſt du prope.

Mde TRANCHET.

Ça doit faire deux pièces parcieuſes.

SUZON.

Pis qu'on vous dit que c'eſt du genti, hi, hi, hi, hi, hi. Mais, j'entends qu'on cogne, voyons.

SCENE VIII.

Mde ENGUEULE, SUZON, Mde TRANCHET, LAVIGUEUR, CADET.

SUZON *bas à Lavigueur.*

AH ! C'eſt toi. Quians, vlà le magot.

CADET *bas à Suzon.*

Cò mben qui ya ?

SUZON *bas.*

Douze Louis tout en or.

LAVIGUEUR *bas à Cadet.*

Ah ça, ſonge à bien jouer ton rôle, ſinon pas de caſtor.

CADET.

Attends, attends, tu vas voir.

Mde ENGUEULE *durement.*

Queuque vous demandez encore ici, Lavigueur ?

LAVIGUEUR.

Qu'eſt-ce donc qu'alle dit, avec ſes demandes ? eſt-ce qu'a nous prend pour queuque marcenaire ? Eh ! Serpéjeu, vous êtes pus revêche qu'un épron. Tenez, je vous ramenons Cadet, que Pons repêché dans le Ruſſeau.

Mde ENGUEULE.

Dans le Ruſſeau, note fils ! dans le Ruſſeau !

Madame

Mde TRANCHET.

Oh! y-n'y paroît pas.

SUZON.

Non; ce n'eſt qu'eune crotte.

Mde ENGUEULE.

Tu te batteras donc toujou? hay, enfant de vipère.

CADET *effrontément.*

Eh! ben quoi! qu'eſt que vous nous bavez, vous? ne faut-y pas que je nous laiſſions ſaccager, voyons? Car vlà comme c'eſt venû, tenez; j'étions devalé à ce chou... i-là, . . . ſous les pilliers, où je tapions ſimpelment d'mi-ſeptier de ſix yards à l'avenant du contoi. Oh! Tape-à-l'œuil étoit là itou qu'entaroit le darnier coup de ſa chopeine, & parce qu'il a de la rencune endevars nous, au vis-à-vis de ce que je l'ons triché, eune miette à ce matin à la brique, y s'emaginoit que j'allions fouiner roide; mais, un chien, qui recule, avet nous; ſi ben donc que ça l'y fichoit malheur Oh! le vlà qui file du long, & pis qui m'aceuille d'un revars dans l'ſeuils en façon de ſalut. Parle donc hay farau, de la goaille, j'ly dis; Non, c'eſt de bon, m'fit-y; y-ſort, moi de d'-même; zon, je vous l'y détache deux emplans ſus lés viſières, y'me repart queuques coups de ſouyers en venant à l'accolage: Oh! un moment, m'fis-je, Cadet, pas d'abattage ici. Sans parde de tems je recule ſix pas pour prende du champ; & pis, zin, zon, (tou ou de volée) je l'y ſarvons par-ci-par-là qu'eutes ſuçons ſus la gueulle; y'tumbe à gauche, & là j'vous le travaillerions encore d'un fier goût ſi Lavigueur n'étoit venu m'arracher de deſſus ſa voitie, allez. Eh! ben, direz-vous que j'ons tort?

Mde ENGUEULE.

Quiens, chien, ſi je prends un tricot...

CADET.

Vous?

Mde ENGUEULE.

Comment? tu crais donc, parce que j'tons gâté, que je n'oſons le faire?

CADET *tirant une Cocarde de ſa poche.*

Eh! au cheny. Eſt-que c'eſt fait pour un Seuldar de Mélice?

Mde ENGUEULE.

T'es donc engagé, Pouillaſſin?

CADET.

Vantez. Tambour, Corbieu. Rlon, rlan, rlon, rlan, rla, tapa, tapan, rlan.

Mde ENGUEULE *pâmée.*

Ah! je ſommes eune mère aux abois.

LAVIGUEUR.

Tenez, j'agis royalement. Si vous vlez je prends Suzon pour notre épouſe, le Sargent de Cadet eſt de mes cotteries, drès ce ſoir je vous mettons ſon congé en main.

SUZON.

Ah! vlà qu'eſt parler ça.

Mde ENGUEULE *vivement.*

Suzon pour ton épouſe! tu viens donc encore ſlogner ſon aloyau? Tu feras des accords ſi tu veux, regarde ſi ça te convient; ſinon détale.

LAVIGUEUR.

Allons, je le veux. Mais, qu'eſt qui nous vient-là?

Mde TRANCHET.

Je crais que c'eſt c'tobjet.

CADET.

Place à l'amoureux.

SCENE IX.

SUZON, Mde ENGUEULE, LAVIGUEUR, CADET, NIGAUDET, Mde TRANCHET.

NIGAUDET.

ALlons, allons, fendez-vous, vlà le Notaire. (*appercevant Lavigueur*) (*à part*) Oh! qu'eſt-ce que fait ici, c'tilà.

Mde ENGUEULE.

J'allons au-devant de l'y, pour l'y toucher queute choſe de l'affaire. Ah! Cadet, à la tandis, tiras nous queri zeune voye de bois de douze ſols, pour cuir la nôce.

CADET.

Ça ſuffit. Rlon, rlan. Hay Nigaudet, eſt-ce que t'as fait raſer ta ganache?... hom! t'as l'air d'un malin chien! (*lui montrant ſa Cocarde*) quiens vois-tu ça? Rlon, rlan.

NIGAUDET *naïvement.*

Ah! T'es engagé Soldat?

CADET

Apparemment. Dans la Mélice.

NIGAUDET.

Veux-tu que j'aille avec toi?

CADET.

Où? à la guère?

NIGAUDET.

Oh! non, queri c'te falourde.

CADET.

Eh! ben, quand j'te dis que t'es un malin chien! allons, ſuis-moi. Rlon, rlan. (*Il ſort.*)

LAVIGUEUR *arrêtant Nigaudet.*

Reſtez avec nous, ribotteur; y-va venir un Eufficier vous voir.

NIGAUDET *ſe débattant.*

Non, y'-a toujours des rudoyures...

SUZON *le tirant d'un autre côté.*

Ah! Ne nous quittez donc pas, bijou.

Mde TRANCHET *le pouſſant par derrière.*

Monſieu, revenez donc; qu'on te careſſe.

NIGAUDET.

Oh! quoique vous ſayez deux femelles, ça ne nous feroit pas peur, non, ſi il s'agiſſoit..... Là.... vous m'entendez ben.

Mde. TRANCHET.

Je crais pourtant que je n'y gagnerions guère; car, ſans vous inſulter, vous avez l'air un peu Marchand de playant.

NIGAUDET.

Tenez ce n'eſt pas de ça qui retourne; mais qu'eſt-ce que Lavigueur à affaire ici? a-t-il un *laiſſez-paſſer*?

LAVIGUEUR.

Pale donc, hay, l'favory, eſt-ce que je ne ſons pas ſimoné?

NIGAUDET.

Moi, je ne veux pas...

LAVIGUEUR.

Sarpéjeu? tu veux donc périr?.. Quiens ne me fais pas reſſouveni que t'eſt au monde; autrement ..... tu vois ben, t'eſt Commis, je te réduirons, morbieu, pus mince qu'un fromion.

SUZON.

Allons, il eſt ben genti, faut le laiſſer vive.

Mde. TRANCHET.

Pargueune ſans doute, eune puce vit ben (*lui paſſant la main ſous le menton*) pas-vrai jeune homme?

NIGAUDET.

Finiſſez.

SUZON.

Eh ! ne preſſez pas ce citron, ça l'y fra parde ſon jus.

Mde. TRANCHET.

Mais encore faut-il faire ſa petite politeſſe (*lui faiſant la révérence.*) Monſieu vous êtes donc le pertendû ?

NIGAUDET.

Oui. A quoi voyez-vous ça ?

Mde. TRANCHET.

Ah ! c'eſt que vous vlà retapé comme un Perroquet de baſſe cour, & ça frappe le regard, grand train : mais je vous connois, ... ne ſeriez vous pas Pelerin de Toulon ?

SUZON.

Tout beau, ma Tante, y' ne faut jamais goailler les pauvres d'eſprit. Quoi ! parce que Monſieu eſt là comme Miché ? Eh ! peut-être qui reſſemble aux Pierrots, y' ne chante qu'en cage ; que ſçait-on, y'a ben d'ſanimals que le monde effarouche, da.

LAVIGUEUR.

Moi, je crais que c'eſt un amour armonté qui le ſuffloque.

Mde. TRANCHET.

Ah ! Monſieu, ſi vous en avez trop, vlà eune Porteuſe.

NIGAUDET.

Mais, vous avez tertous le caquet bien afilé.

SUZON.

Eh ! vla deux heures que je l'réguiſons ſur eune crûche.

NIGAUDET.

Là, là, patience.

LAVIGUEUR.

Oui, oui, tu vas rire ; d'un grand goût même : attends.

NIGAUDET.

Oh ! je m'entends ben, ſuffit. Et je verrons qu'eſt-qu'il l'aura.

LAVIGUEUR *levant ſa canne.*

Crais-moi ; ne parle pas de çà. Car quiens je me ſens d'humeur à faire un bourdalou de ta pieau. M'en défie tu ? . . avec ta lichoire au côté . . .

NIGAUDET.

Ah ! je varrons.

Mde. TRANCHET.

Vous verrez qu'il l'aura.

SUZON.

Y-ne l'aura pas.

SCENE X.

Mde. ENGUEULE, SUZON, Mde. TRANCHET, CADET, LAVIGUEUR, NIGAUDET, TRANCHET, *Savetier, en habit de Jurande, coupé.* M. LE PRUDE, *Notaire.*

Mde. ENGUEULE.

ALlons, je finirons ſans Monſieu Tranchet.

TRANCHET *entrant ivre, par une couliſſe.*

Si fait, ma ſor, j'nous vlà.

Mde. ENGUEULE.

Suzon, va queri dès chaiſes ; & toi, Cadet, amène un bout de tabe pour Monſieu le Notaire. (*Ils ſortent.*)

TRANCHET.

Pour quant-à ce . . qu'eſt de la tabe, rèvérence . . . . parler, . . je crais qu'à ne ſervira guère.

Mde TRANCHET.

Eh ! contés-nous pourquoi ?

TRANCHET.

Je ne ſçais : mais... qui eſt-ce qui me donne... du Tabac.. dans ma pipe ?

NIGAUDET *naïvement.*

En vla, Monſieu Tranchet, *votre ſerviteur.*

TRANCHET.

Ah !.. & qui êtes-vous ? Si.. c'eſt permis.

Mde ENGUEULE.

Monſieu, c'eſt le futur époux.

TRANCHET.

Oüi ? Eh ! ben.. ça me fait plaiſir, mais pour la Tabe, .. ne la faites pas venir ... à moins qu'on ne veüille .... boire. Oh ! pour ça !..

Mde ENGUEULE.

Pas tant de raiſons. C'te Cirémeunie-là n'eſt pas de vote goût ? Mais le premier qui dira queutes choſes à l'encontre, à la porte.

CADET *au Notaire.*

Note Bourgeois, vla zeune Tabe.

M. LE PRUDE *s'aſſeyant.*

Allons, mes Enfans, faites ſilence.

Mde TRANCHET.

Sans doute. Y' ſera toujours aſſés tems de parler quand on en ſera à leux intérêts.

SUZON.

Je le pertendons ben de même. Qu'eſt-ce donc que je ſerions ici, des ânes ?

LAVIGUEUR.

Dame, c'eſt ce qui' ne faut pas ; car les Notaires diſons comme ça que leux Bareaux, c'eſt pour les y attacher.

Mde TRANCHET.

Ah ! pour ça ben.

M. LE PRUDE *d'un ton vif.*

Mais, vous tairés-vous ?

TRANCHET.

Tenés, ne vla-t'il pas... Monſieu.. qui eſt en colère?... que diable... vous parlés.. vous parlés.. Eh! ventrebieu... moi, qui ne ſuis (au reſpect de l'honnête copagnée qui m'entend) qu'un Savequier; ... Si on venoit comme ça m'aboyer, tandis que je traite.. eune remon ure, je pardrois de vûe... mes ſoyes, & vla tout de ſuite.... un Bourgeois mal ſervi. Car, ſans me vanter,... j'ons tout ce qui y a de mellieur en pratiques; & des jaloux!... hom!.. faut voir ça;.... Pourquoi?.. C'eſt que je me ſuis toujou étuguié à travailler d'un goût!.. enfin, c'eſt tout dire, n'eſt pas Juré... qui le veut ben;.. &...

M. LE PRUDE.

Eh! voilà qui eſt bien, Monſieur le Savetier.

SUZON.

Mais, Moſieu, c'eſt note onque, y-' faut ben qui' s'esplique.

TRANCHET.

Eh! mais c'eſt que.. je ſçavons un peu comment ça... ſe mène, & tel que vous me voyés, j'ons paſſepus d'eune fois par les mains... de la Juſtice,.. au moins.

M. LE PRUDE.

Mon Dieu, je le crois, mais taiſés-vous.

TRANCHET.

Ah! c'eſt juſte.

CADET *accourant fort vîte, bas au Notaire.*

A propos, note Bourgeois, mettés que je ne ſine rien ſans le Caſteur, non.

M. LE PRUDE.

Ah! la chienne d'eſpèce de gens!

NIGAUDET *à voix baſſe.*

Ah! ça, Monſieu, ſans vous interrompe, moi, qu'eſt comme qui diroit le Prétendu, parlerai-je?

M. LE PRUDE *se levant.*

Encore un autre. Ma foi, je n'y puis plus tenir.

Mde ENGUEULE.

Eh ! Mosieu, ne les écoutés pas ; roulés, roulés toujou', ça ne sçait pas vive.

SUZON.

Allés, allés, qu'on se taise ou qu'on parle ; un chien, si ça quient.

NIGAUDET.

Ah ! vla pourtant ma chère mère.

SCENE XI.

Mde ENGUEULE, SUZON, TRANCHET, *sa femme*, NIGAUDET, LAVIGUEUR, CADET, Mde LADOUCE *en habits de jours d'œuvres, couverts de différentes vieilles nippes, & Coëffée de vieux Chapeaux.* M. LE PRUDE, *Notaire.*

Mde TRANCHET.

AH ! la vla donc. Ah !

SUZON.

Ah !

CADET.

Ah !

SUZON.

Ah !

CADET.

Ah ! ah ! ah !

Mde LADOUCE.

Pourquoi donc tous ces ha ! là ?

Mde ENGUEULE.

C'est par la joye qu'on a de vous voir. Assisés-vous ?

Mde LADOUCE.

Y-me paroît que j'arivons ben à point. Mais la dot ?

SUZON.

Oh ! alle n'eſt pas loin.

Mde ENGUEULE, *au Notaire.*

Non, non. Mais, Moſieu', que ça ne vous empêche pas de trimer. Pour moi, je n'ai jamais tant vû reculotter, ça m'allume à la fin.

M. LE PRUDE.

Commençons. Monſieur Nigaudet, fils de qui?

SUZON *gayement.*

Couchés hardiement, fils de Toupie, vla ſa mère.

Mde LADOUCE.

Parle donc, Hay, Veſtale de Vaugirard, t'es Pucelle comme ma poche, toi.

SUZON.

Qu'eſt-ce donc que tu dis, hay, pâture à Corbeaux, Roſſignol ſans pleumes, t'es venuë au monde pour le gâter.

Mde ENGUEULE *gravement.*

Suzon, tairas-tu ta gueule?

Mde TRANCHET.

Ta mère a raiſon, que veux-tu réponde à eune Poiſſarde?

Mde LADOUCE.

C'eſt tes yeux qui poiſſent. Hay, idole à Savequier; .. tenés, ne me faites pas parler, pour vote honneur.

Mde TRANCHET.

Mais regardés-là donc, c'te Simonne, avet ſon honneur! Ah! ſi y-' t'en reſte, c'eſt de c' tila de tout un chacun.

SUZON.

Vantés. Encore eſt-il bercé par eune Laxonneſſe.

Mde LADOUCE.

Suzon, t'as envie que j' te magne.

SUZON *ſe levant.*

Toi? ne te mêle pus de ça, t'as pardu ta roideur

la jambe en l'air ; y-ne t'en reſte pus que la mêche, qu'eſt ta chienne de langue, encore eſt-elle comme eune abandonnée dans ſon vilain Carrefour, car ſi t'as queuques chicots, le nés les ſent, mais les yeux n'i ont pus que faire. Et tu vieras menacer les autes ! jarnichien ! faut que j'tabîme. (*Elles ſe battent.*)

Mde TRANCHET.

Ah ! j'en ſerons. (*Elle s'y joint.*)

CADET.

Ma mère, mettés donc les ola..

Mde ENGUEULE *tirant ſa fille.*

Veux-tu lâcher, chienne.

Mde TRANCHET *lui portant un coup de poing..*

Eh ! pourquoi voulés-vous qu'à ſe laiſſe agonir ?

Mde ENGUEULE *luy ripoſtant.*

Comment, affrontée, tu toucheras ſus eune femme comme nous !

LAVIGUEUR.

Ah ! vous y-vla ! haut ; de l'ardeur.

M. TRANCHET.

Vla pourtant . . . quatre parſonnes . . . dans les éprintes. Ma femme, laiſſe ça . . là.

CADET.

Haut, haut Suzon, touche ſus la mène Ladouce.

M. LE PRUDE *allant ſe cacher.*

Attendons pour reparoître ; . . Eh ! . . ma perruque.

LAVIGUEUR.

Là, bon, Suzon. Toujours, haut. Ah ! . . , la mère Engueule, vla le Sargent.

CADET *à Lavigueur.*

Apporte-t'il le Caſteur ?

LAVIGUEUR *bas.*

Un moment, donc, chnapan.

SCENE XII.

Mde ENGUEULE, SUZON, TRANCHET, *sa femme*, CADET, LAVIGUEUR, NIGAUDET, Mde LADOUCE, M. LE PRUDE *caché*, RACOLIN *en Sergent de Milice.*

Mde LADOUCE *s'en allant.*

SUzon, tu vois ben ce que tu m'as fait. Le Commiſſaire en va juger. Ah ! les petites gens !

NIGAUDET *à ſa mère.*

Quoi ! vous vous fâchés pour ça ? bon, bon, rentrés. (*Elle ſort.*)

RACOLIN.

Meſdames, excuſés ſi je trouble vos plaiſirs, je viens chercher un petit jeune-homme que j'ai enrôlé ce ſoir, & que voici. Allons, marche.

Mde ENGUEULE *au Sergent.*

Bellement, bellement, Moſieu. Vla Lavigueur qu'eſt votre ami, & qui m'a pormis le congé de Cadet de vote main manuelle.

RACOLIN.

Je ne le puis ; allons, partons ; .. Mais, je crois reconnoître ce gaillard-là. N'es-tu pas un certain Nigaudet, qui demeuroit il y a peu de tems dans un Village ... proche d'Amiens ?

NIGAUDET.

Tout juſte !

RACOLIN.

Comment coquin, tu as l'audace de paroître après avoir fui ton Village pour éviter de tirer à la Milice ?

NIGAUDET *ſtupéfait.*

Ah ! le vilain menteur !

SUZON.

Comment, chien, t'es déſalteur?

Mde TRANCHET.

Ah, ah, ah, vlà l'amoureux dans de biaux draps blancs.

Mde ENGUEULE *étonnée.*

Mais pas moins, vlà eune drôle d'hiſtoire, da! Tu voulois donc nous tromper?

RACOLIN.

Et vous qui parlés, je vous apprendrai à donner retraite aux Fuyards. En priſon tous d'eux. Allons.

Mde ENGUEULE *à genoux.*

Oh! Monſieu!

NIGAUDET *à genoux d'un autre côté.*

Monſeigneur! vrai, vous me prenés pour un autre.

RACOLIN.

Point de miſéricorde.

LAVIGUEUR.

Allons, mon Officier, ne faut pas non plus être un Tiran, parce qu'on a la force en main.

RACOLIN.

Eh! bien que Nigaudet me compte quarante écus, & je lui fais grace.

NIGAUDET.

Je n'ay que les bijoux d'accords, mais ſi je les donne....

SUZON.

Allons, allons, donne toujours.

NIGAUDET.

Les vlà, mais c'eſt un vol qui n'eſt guère légitime.

RACOLIN.

Bon. Maintenant, il me faut quinze Loüis pour que je rende l'engagement, & comme je ſçais que ces jeunes gens s'aiment, la mère n'obtiendra ſa grace qu'en conſentant à leur mariage, ou bien, en priſon.

SUZON.

Pour au mariage note mère y-consentira bon, mais c'est trop de quinze Loüis ; douze, ça sera ben honnête.

RACOLIN.

Eh ! bien, volontiers.

Mde ENGUEULE.

Comment ! douze Louis

LAVIGUEUR.

A ça ne quienne je vas les confiner.

Mde. ENGUEULE.

Quiable ! Regardez-donc ce Milord.

LAVIGUEUR.

Suffit que les vla ; ça y-est-y ?

Mde. ENGUEULE.

Eh ! ben, va, je le veux ; pis que ça ne me coûte rien.

NIGAUDET.

Tout doux. A vote conte, je n'aurois donc pus que faire ici ?

Mde. ENGUEULE.

Eh ! pourquoi que t'es fuyard ?

NIGAUDET *s'en allant.*

Allez, vous êtes de vrais filoux.

Mde. TRANCHET *battant des mains.*

Adieu l'Amoureux.

RACOLIN.

Mes douze louis ?

LAVIGUEUR.

Tenez, mon Officier, les vla.

RACOLIN.

Bon. Faites venir le Notaire. (*à part.*) Mon métier est de faire des dupes, j'ai les mains pleines, sachons de nous évader. (*au Notaire.*) Monsieur mettez dans vote Contrat, Lavigueur au lieu de Nigaudet.

M. LE PRUDE.

Ah! qui l'on voudra.

RACOLIN *fuyant.*

Je crois qu'on me demande à la porte.

CADET.

Et mon Castor? parsonne n'en parle. Voyons ça.
(*il le suit.*)

M. LE PRUDE.

Qui est-ce qui signe?

SUZON.

Parsonne: mais, où qu'est donc le Sargent?

SCENE XIII. ET DERNIERE.

Mde. ENGUEULE, SUZON, TRANCHET, *sa femme*, LAVIGUEUR, M. LE PRUDE, CADET.

CADET *pleurant.*

PArgué faut dire qui-y-a de grands coquins dans les hommes.

Mde. ENGUEULE.

Qu'est-qu'il a donc c'tenfant?

LAVIGUEUR.

Oh! Je me méfie de queuques choses.

SUZON.

Parions que le Sergent s'est enfoui avet la plotte.

Mde. ENGUEULE.

Quand ça seroit, c'est son bien.

CADET.

Eh! mais vrament! C'est ben le vôte, vantés.

Mde. ENGUEULE.

Comment!

CADET.

Sans doute. Tenez, le Sargent n'étoit pas Sargent,

& moi, je n'étions pas Seuldat, j'avions inventé c'tatrape-là dans le Cabaret à seule fin que Lavigueur épousit Suzon; y m'avons promis un Cafteur pour ne rien dire; & l'argent que Racolin a reçu.....

Mde. ENGUEULE *ébaubie.*

Eh! ben?

CADET.

C'eſt vote magot que Suzon vous a eſbigné ce ſoir, & que Racolin devoit rende à Lavigueur; point du tout, i'-file avet comme un voleur! Milſieux! ſi j'avois été de ſa force!...

Mde. TRANCHET.

Ah! véla un vilain tour!

SUZON.

A-qui donc ſe fier?

Mde. ENGUEULE *fort en colère.*

Sarpé-millions d'eſcadrons de chiens! C'eſt, Suzon qui m'a joué ce tour-là!... Garés; que je la mette en bringue...

LAVIGUEUR.

En douceur, en douceur.

Mde. ENGUEULE.

Eſt-ce-ti là, chienne, le grand-marcy de t'avoir porté neuf mois dans mes entrailles?

SUZON.

Eh! ben, montés dans ma hotte, je vous porterai un an, & vous me devrés encore trois mois.

LAVIGUEUR.

Paix, Suzon. Oüi, la mère Engueule, vla zun tour à tumber en démence: mais que cinq cent diables meſterminent, ſi je n'en ai pas la vengeance: vous me connoiſſés; laiſſés faire.

Mde ENGUEULE.

Pour toi, j'te pardonne tout; mais pour Suzon, & ce petit chien-là qu'étoit dans le miniſtère ſans m'en avertir, je les rends bâtards. (*Elle s'en va.*)

TRANCHET.

TRANCHET.

Vla .. qu'eſt fâcheux .. mais, faut pourtant aller... boire un coup.

Mde TRANCHET.

Sans doute; je les régale de tout, moi.

M. LE PRUDE.

Et qui eſt-ce qui me paye mon Contrat?

LAVIGUEUR.

Dame, note Bourgeois, ſi vous voulés vous ſerez du feſtin, & vous ne payerés rien pour vote écot.

M. LE PRUDE.

Allons, ſoit.

SUZON.

Vaille que vaille, vla les violons, danſons.

CADET *douloureuſement.*

Oh! le vôleur.

FIN.

VAUDEVILLE.

Air de Manon Giron.

SUZON.

L'Amour un tems nous balotte,
Et pis s' radouci.
Sans Lavigueur j'étions morte,
Mais j' l'ons pour mari.
Au rancart fichons la hotte,
Pus d' miſère ici.
Allons, vive la ribotte,
Et zaux chiens le ſouci.

Si je n' ſons pas d' ces D'moiſelles
D' fignolant caquet,

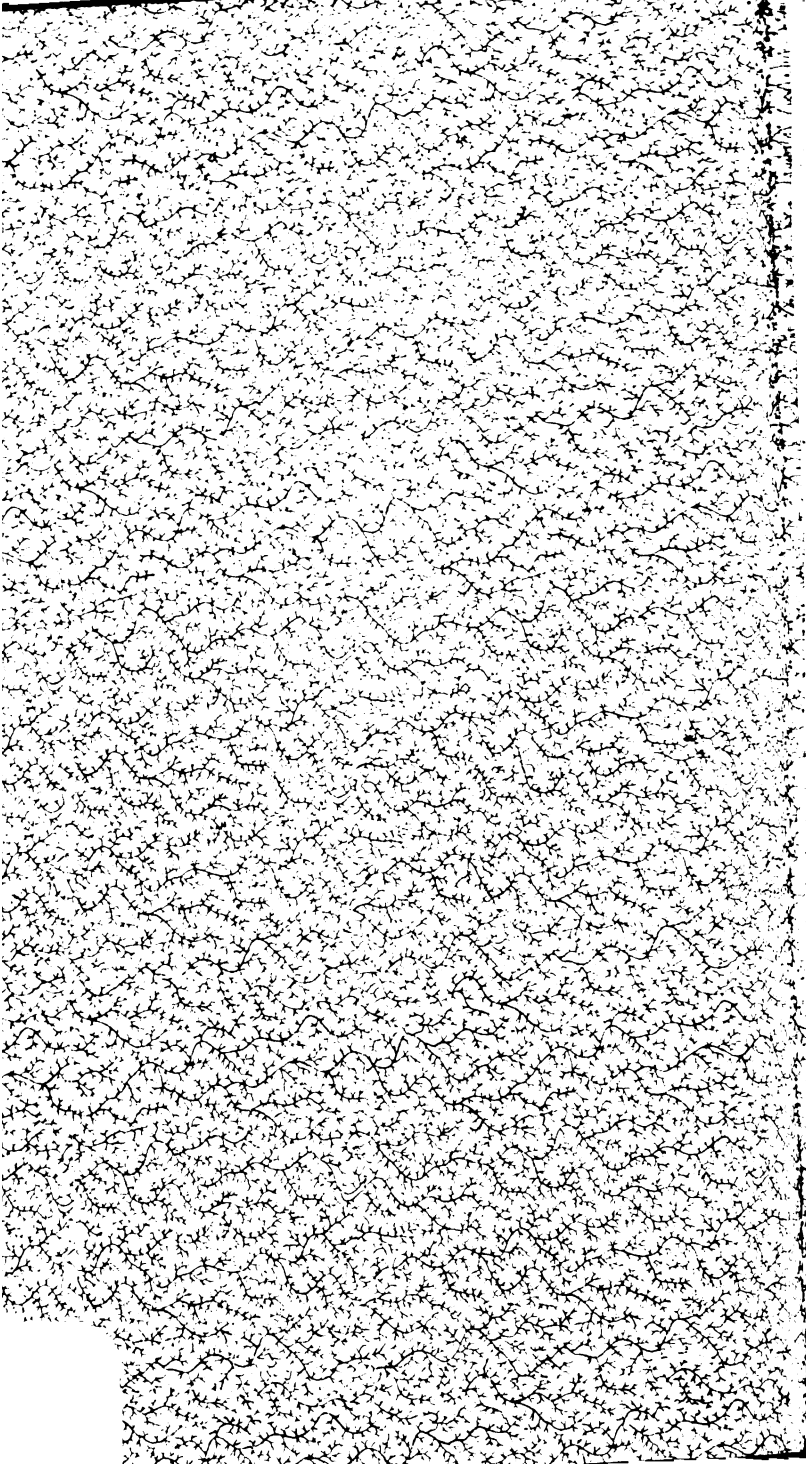
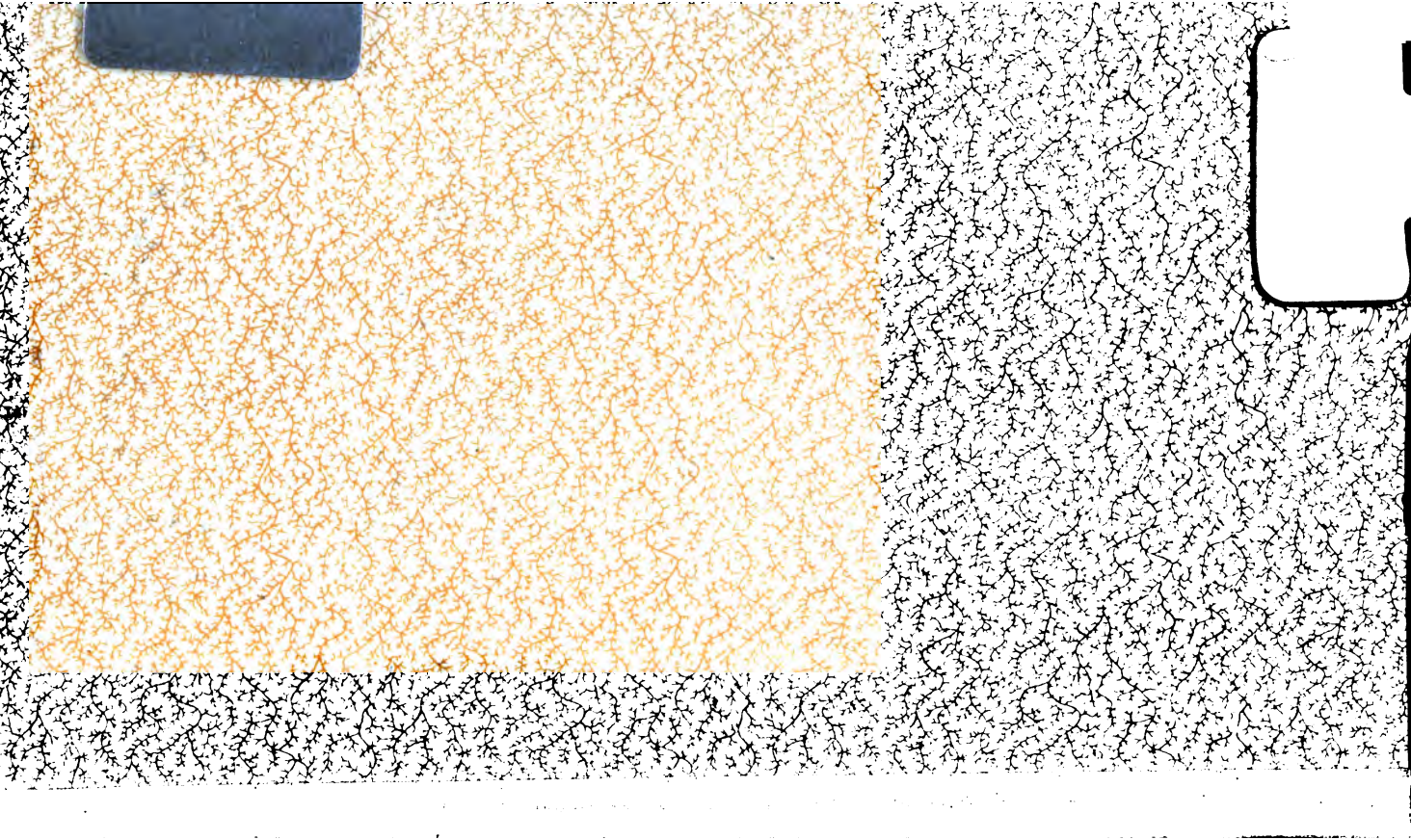
Dans nos façons naturelles,
J'allons toujou' drait.
J' n'avons bichon ni dantelles,
Ni fringuant Corſet;
Mais, j'ons ben autant com' elles
L' deſſous propr & net.

LAVIGUEUR.

Moi, ſarpéjeu, pour la gloire
D'autres j'en valons.
J'engueuſons mieux la victoire
Que n' font cent Canons.
Et dres qu' du Roi ſur ma tête
La Cocarde on mit,
J' veux tête chien, ſi ce bon Maître
Un brin s'en repentit.

Quand d' rouler par les Guinguettes,
J' pernons la faveur
C' qui y-a là d' genti' fillettes,
C'eſt pour Lavigueur.
Et ſi d'un faraut l' caprice
D' ça n'eſt pas contant,
Ces bras là m' font la juſtice
D' ly mettre l'âme au vent.

Mde TRANCHET.

Oüi, vous vla mari-et femme;
Eh! ben, c'eſt charmant!
Mais en varſant votre flamme,
Allés doucement.
A ce mequier quand on s'dépêche
Ben tôt on apprend
Que l' jus ſorti de la pêche
G'nia pus d'agrément.

Fin du Vaudeville.